

ADRIENNE MONNNIER ET
EDMOND CHARLOT

Eric Verrax et l'association des amis du Musée du Fixé (AMF) présentent
Éditions du Musée du Revard



Avec quatorze fixés sous verre
de CHANATH

Pour l'amour des livres

Autour de l'exposition 2019 - Au Musée du Revard – Musée du Fixé sous verre



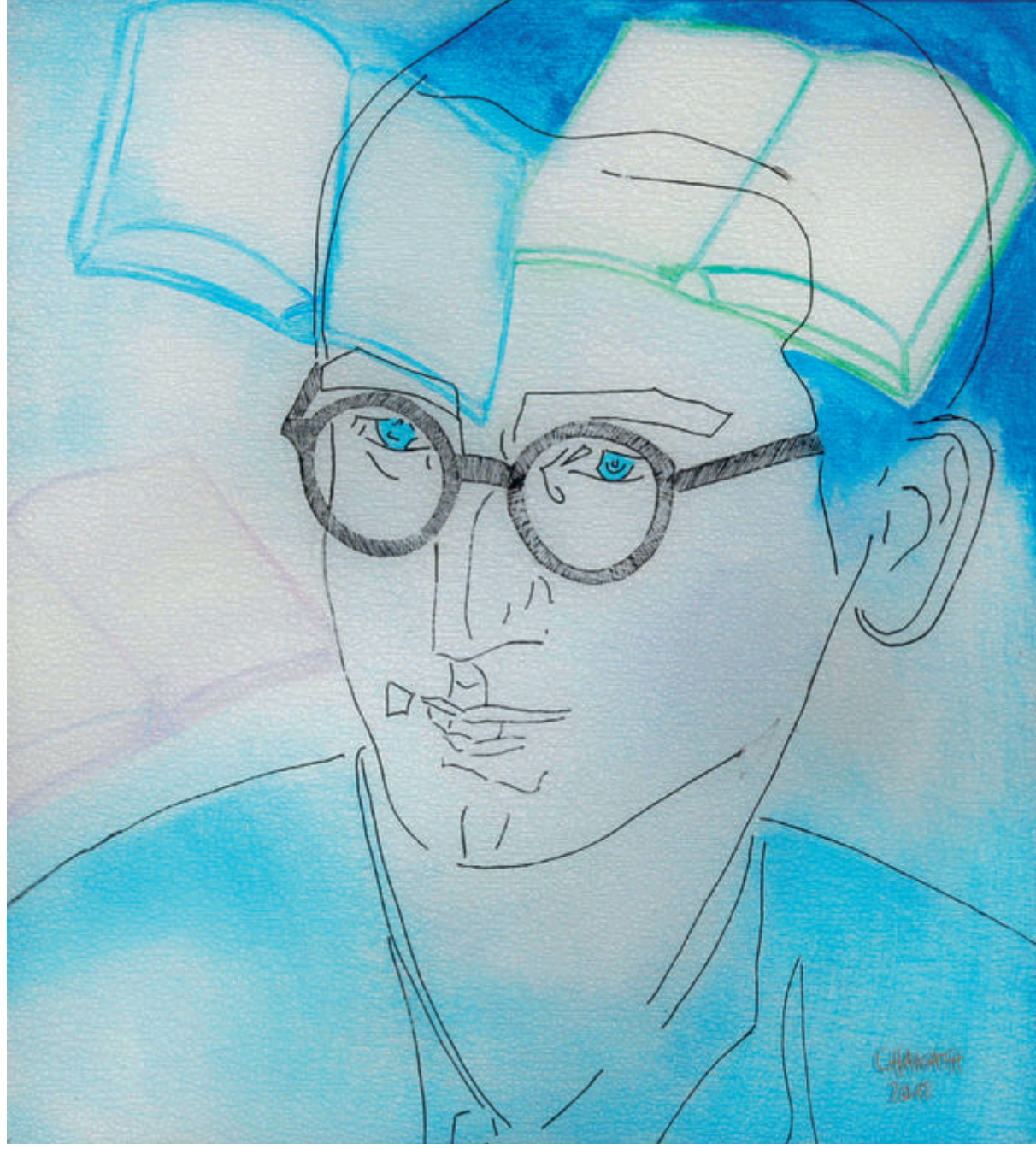
Sommaire

Introduction	10
Adrienne Monnier	12
Évocations biographiques	14
Inventaire des œuvres exposées	20
Choix de textes publiés	31
Une grande dame des lettres	34
Adrienne Monnier et André Gide, deux amis au service d’une même cause	53
Les Déserts dans l’odyssée littéraire de la France au XXème siècle	58
Regards sur Adrienne et Sylvia, citoyennes savoyardes	58
Souvenirs d’enfance	62
Poésies offertes à Adrienne Monnier	64
Edmond Charlot	70
Évocations biographiques	74
Inventaire des œuvres exposées	80
Choix de textes publiés	98
Edmond Charlot et les peintres	101
Camus et Charlot ou l’amitié insoumise	118
Petites histoires de livres : l’envers des éditions	123
A la redécouverte du libraire- éditeur Edmond Charlot	131
L’édition en partage	135
La graine donne de beaux fruits, de Camus à Charlot	138
Poésies offertes à Edmond Charlot	140
CHANATH, l’amour des livres et des créateurs	150
Table des illustrations	153
Table des auteurs	156
Bibliographie sélective en français	158

Adrienne Monnier



Edmont Charlot





Eric Verrax
et l'association des amis du Musée du Fixé (AMF)

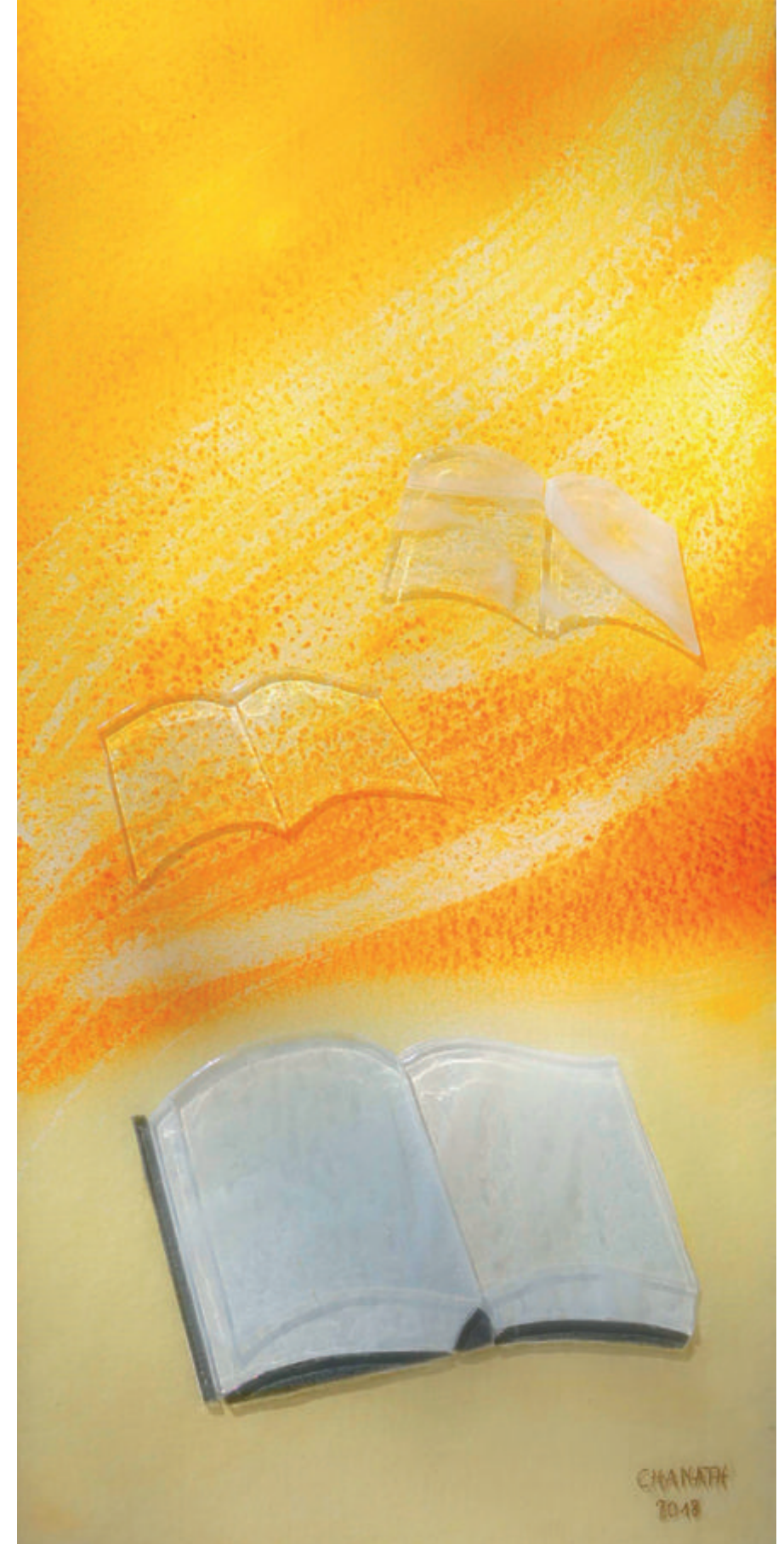
ADRIENNE MONNIER ET EDMOND CHARLOT, Pour l'amour des livres

Avec quatorze fixés
sous verre de CHANATH

Autour de l'exposition 2019
au Musée du Revard – Musée du Fixé sous verre
Éditions du Musée du Revard

Page précédente :
Le bâtiment du Musée du Revard – Le Musée du Fixé.
Photographie de René CLAUDE, 2018.

Page suivante :
CHANATH. *Les amis des livres - Renaissance.* Fixé sous verre, 65,1 x 31,7 cm, 2018.



Introduction

Une femme, un homme, la même passion, la même variation autour d'un thème unique : le livre. Et les lieux de leurs attaches, ici les Déserts, là-bas, Alger-la-Blanche, Paris comme une évidence ou comme un mirage. Paris où ils brillèrent comme des météores que le flot du siècle emporte. La trentaine à peine passée, ils avaient déjà fait don de leur énergie, de leur abnégation et continuèrent sur leur lancée, sans jamais retrouver le succès que ce feu sacré avait produit.

Les deux, à vingt ans à peine, ouvraient librairie, commençaient d'éditer, prêtaient des milliers de livres, tenaient une manière de salon littéraire, inventaient brochures et revues, agrégeaient autour d'eux les plus vifs esprits du lieu : Gide, Valéry, Perse et tant d'autres pour la parisienne ; Camus, Roblès, Audisio pour l'algérois.

Ils pratiquèrent les mêmes métiers, ou presque, mais pas dans les mêmes proportions : elle, Adrienne, écrivit quelques poèmes qu'elle édita, et consacra une énergie insensée à sa bibliothèque de prêt, qui comprenait autour de 20 000 volumes, à tel point qu'elle en fit un catalogue raisonné aussi vite périmé qu'imprimé. C'est que selon elle un livre entraînait dans une bibliothèque comme un honnête homme dans un logement : en ami, et qu'il fallait donc bien le connaître pour lui ouvrir sa porte. De là tenait-elle qu'il valait mieux n'acheter que des livres que l'on avait déjà lus... On comprend qu'elle se soit retirée de la revue *Commerce* dès avant son lancement... Lui, Edmond, a prêté des livres, en a vendu, plus que des peintures qu'il exposa longtemps, mais a surtout édité - jusque deux livres par semaines en comptant les réimpressions, a décompté François Bogliolo. En moins de quinze ans, près de 300 titres...

Ce qui les rapprochait outre l'amour des livres, fut le sens de l'amitié, de l'échange. D'Hemingway la prenant dans ses bras à la Libération à Benoist-Méchin qui s'offrit à faire libérer sa compagne Sylvia Beach pendant la guerre jusqu'aux potassons, ce surnom que les habitués de la Maison des amis des livres se décernaient - le potasson était juste un être gentil et aimant la vie -, Adrienne Monnier aimait ses écrivains autant que la littérature. Quant à Charlot, sa fidélité en amitié était telle qu'il conduisit Camus chez Gallimard, ne se sentant pas de donner à *L'étranger* toutes sa chance. Et l'histoire retiendra que sa sentence définitive après qu'un ami l'eût trahi était : « Bah, c'était un copain ».

On n'en finirait pas de multiplier les anecdotes sur ces deux-là, tant leurs vies couvrent le siècle d'un parfum d'encre et de papier qui en exhale une bonne part du meilleur. On a voulu ici, pour l'amour des livres et de ces deux parcours singuliers et pluriels à la fois, rassembler quelques textes de spécialistes, mais pas que, ainsi que des poésies offertes à nos héros et des peintures sous-verre de Chanath qui rendent un hommage inédit à cette saga littéraire du siècle. A plusieurs reprises, les auteurs de l'une se sont retrouvés chez l'autre, et inversement, faisant une manière de trait d'union.

L'association des amis du Musée du Revard - Le Musée du Fixé sous verre avait initié ce projet dès 2015. Ce devait n'être qu'une occasion de rendre hommage à la grande dame des Déserts et à son épigone. Mais la générosité de la « bande à Charlot », pas encore rangée des camions, que je remercie avec enthousiasme ici, plus quelques aficionados de ce couple de passeurs, ont donné une dimension imprévue à l'événement.

Plus d'une centaine d'ouvrages originaux exposés, quatorze fixés sous-verre réalisés pour l'occasion par Chanath, une peintre amie des livres, des manuscrits, un mobilier ad hoc réalisé par Philippe, des toiles des peintres exposés par Charlot permettent d'évoquer cet univers des lettres que le Revard a côtoyé pour une part dans le premier XX^{ème} siècle.

Eric Verrax

Adrienne Monnier

Adrienne Monnier
était comme un
jardinier, et dans
la serre de la rue
de l'Odéon où
s'épanouissaient,
s'échangeaient, se
dispersaient ou se
formaient les idées
en toute liberté, en
toute hostilité, en
toute promiscuité,
en toute complexité,
souriante, émue
et véhémence, elle
parlait de ce qu'elle
aimait : la littérature.

Jacques Prévert

Page suivante :

CHANATH. *Adrienne Monnier au fil des pages*. Fixé sous verre, 51 x 46 cm, 2018.



Adrienne Monnier

Évocations biographiques : Adrienne Monnier

Pour permettre aux visiteurs d'approcher la vie de nos deux héros, des kakémonos ont été disposés dans les salles d'exposition ; ce sont ces textes qui sont reproduits ci-dessous.

Pour des biographies plus conséquentes, le visiteur intéressé consultera avec profit :

Sur Adrienne Monnier : Laure Murat, *Passage de l'Odéon*. Fayard, 2013.

Sur Edmond Charlot : François Bogliolo, Jean-Charle Domens, Marie-Cécile Vène, *Edmond Charlot, catalogue raisonné d'un éditeur méditerranéen*. Domens, Pézenas, 2015. Incontournable.

Pour une évocation romancée de la librairie d'Edmond Charlot à Alger : Kaouther Adimi, *Nos richesses*. Seuil, 2017.

Pour une synthèse de l'activité de bibliothécaire d'Adrienne Monnier : *Adrienne Monnier et la Maison des amis des livres*, 1915-1951. Textes et documents réunis par Maurice Imbert et Raphaël Sorin, IMEC éditions, 1991.

Née à Paris le 26 Avril 1892, elle y reste toute sa vie.

La mère d'Adrienne, Philiberte, solide savoyarde, initie ses deux filles à la philosophie, au théâtre, à la musique. **A 10 ans, chez les bouquinistes, rencontre décisive du Mercure de France. Découpe, assemble, relie des articles de Claudel, Valéry, Gide, Laforgue, Rimbaud...**

Attachée à ses origines savoyardes, elle passe chaque été **aux Déserts**.

1909, à 17 ans voyage à Londres comme gouvernante et professeur de français.

1915 : grâce à l'argent de son père, elle réalise son rêve, « **la Maison des amis des livres** » au 7, rue de l'Odéon, à la fois librairie, bibliothèque, et maison d'édition voit le jour.

Années 20, elle lie sa vie à celle de **Sylvia Beach**.

Elle écrit des recueils de poésie : *La Figure* (1923), *Les Vertus*, (1926), *Les Fableaux* (1932), et des chroniques, *les Gazettes*.

Création de la revue *Commerce* avec la collaboration de Saint-John Perse, Jean Paulhan, puis en 1925 le *Navire d'Argent*, revue mensuelle de culture générale.

1928 : traduction française d'*Ulysse* de **James Joyce**, éditée début 1929.

Années 30, participe à la revue *Mesures*, rédige le *Catalogue* de sa librairie.

Publication de la thèse de Gisèle Freund sur la photographie.

Années 1939 / 1945, aide aux réfugiés antinazis, continue la *Gazette*, s'associe avec Maurice Saillet. Écrit pour différents journaux et revues, reçoit et soutient les jeunes auteurs.

1951 : fermeture définitive de la librairie. Écrit un recueil d'articles *Les gazettes d'Adrienne Monnier* 1925-1945 publié en 1953 par Julliard.

19 juin 1955, très fatiguée, souffrant d'acouphènes, elle met fin à ses jours.

Au temps de la Maison des amis des livres : 1915/1951

36 ans d'activité, 6 pôles.

A l'ouverture, elle seule possède l'intégralité des fonds des deux meilleures maisons d'édition, *Le mercure de France* et la *NRF*.... **Gaston Gallimard fait partie de ses clients...**

Elle offre des ouvrages de poésie à ses premiers clients – **ainsi fera Charlot...**

Dès 1916, de bouche à oreille, **la librairie** est de plus en plus fréquentée. Le tout Paris littéraire s'y retrouve : **Cendrars, Valery, Apollinaire, Reverdy, Jacob, Claudel, Aragon**... Elle soutient **Paul Fort**, publie **Jules Romains**, se lie avec **Fargue, Larbaud**.

Amitié profonde avec **Gide** rencontré en 1916, qui durera jusqu'à la mort de celui-ci en 1951. **Charlot publiera Gide, bien plus tard...**

Mars 1917, première séance de lecture, la première d'une longue série...

Création de revues, *Commerce* (1924), *Le Navire d'argent* (1925) malgré le soutien de Rilke la met en péril, elle doit vendre sa bibliothèque particulière, *Mesures* (1932), *La gazette des amis des livres* (1938).

Les publications
La plus marquante : **traduction et publication d'Ulysse de Joyce**, 'le livre qui tue ses traducteurs'.

Expositions et ventes
Photos de Freund, de textes et dessins... qui **annoncent Charlot galeriste**, 40 ans plus tard...

La bibliothèque de prêt
Les abonnés des premières heures : Aragon (1916), Breton, Lacan (1919), en 1920, elle compte 580 abonnés. En 1922 le chiffre a presque doublé, on voit apparaître, Lurçat, Montherlant et Grenier –celui qui soutiendra 15 ans après l'entreprise de Charlot à Alger - ...

Le Cabinet de lecture et les expositions
L'arrière-boutique de la librairie devient Cabinet de lecture dévoué aux œuvres modernes : pour l'amour des textes, elle organise des séances mensuelles de lecture, sous le triple signe de l'intimité, la convivialité, l'amitié.

Satie joue, Gide et Fargue lisent du Valéry.
Jean Cocteau lit *Cap de bonne espérance*.

Une vraie maison où se retrouvent Gaston Gallimard, Henry Laurens, Juan Gris, Paul Valéry, Gaston Bachelard...

Fin 1917, Valéry donne lecture de *La jeune Parque*

« **A Adrienne Monnier en souvenir de ma première conférence où l'on fondait où je pataugeais. 80 personnes dans 8 mètres carrés et moi. Bien amicalement. Non 80, mais 150** ». Paul Valéry

1921, conférence de Larbaud sur Joyce, 1922, Valéry sur Poe, 1923, Gide...

1936 : une séance consacrée à la revue *Mesures* en présence de Ponge, Paulhan, Michaux...

1939 : séance de projection de photos de Freund avec Grenier, **Giono –qui vient d'autoriser Charlot à utiliser le nom Les vraies richesses pour sa librairie**, Gide Claudel, Valéry, Sartre, Malraux, Éluard...

1946 : vente de textes et dessins de Cocteau, Paulhan, Éluard, Cassou, Michaux, Mauriac, **lettres et manuscrits de Joyce, Giraudoux, Valéry, Breton**, un portrait de Max Jacob par Picasso signé par le peintre et le modèle...

Ulysse, Beach et Joyce

Juillet 1920 Adrienne et Sylvia Beach rencontrent à Neuilly Joyce et son épouse Nora chez André Spire.

Joyce se lie d'abord avec Sylvia, qu'il prend l'habitude de voir dans sa librairie *Shakespeare & Co*.

Fin 1920 Sylvia lui présente Larbaud, qui sous le charme, envisage une séance de lecture, chez Adrienne.

Décembre 1921 conférence de Larbaud sur Joyce et lecture d'extraits d'*Ulysse* qu'il a traduit. Février 1922 Sylvia publie la première édition en anglais.

L'idée d'une traduction intégrale d'Ulysse fait son chemin. Elle met 5 ans à voir le jour.

Juin 1929 : parution d'*Ulysse* en français. Adrienne organise un grand repas, Joyce à l'honneur entre Valéry et Fargue.

1945 : Philippe Soupault, qui a aidé avec Monnier et Larbaud à la traduction d'Ulysse, fait paraître chez Charlot des Souvenirs de James Joyce... La boucle est bouclée.

C'est la plus grande aventure éditoriale d'Adrienne la rendant mondialement connue.

L'amour des livres

« Derrière ces dos (de livres) il y a un corps simple et mystérieux qui est celui même de l'esprit humain dont l'essentiel est invisible (...) cet infini sorti de nous ne tient-il pas tête à l'infini dont nous sortons et qui nous écrase de ses regards vides... Celui qui vous aime (les livres) et qui vit en votre présence connaît la sérénité, **il a déjà commerce avec les immortels.**

Il sait que tout au long de son chemin terrestre vous ne ferez jamais défaut. Avant que les livres disparaissent l'homme aura disparu » ... (Adrienne Monnier, Gazette, n°1, 19).

Dans ma solitude de Muzot, le navire d'Argent est toujours reçu avec joie : mon petit port s'éclaire aux reflets des voiles grises. **En montant à bord de votre navire, on se trouve vraiment chez vous ».** (Rainer Maria Rilke à Adrienne Monnier, lettre inédite).

Une boutique un petit magasin, une baraque foraine, un temple, un igloo, les coulisses d'un théâtre, un musée de cire et de rêves, un salon de lecture et parfois une librairie toute simple avec les amis des livres venus pour les feuilleter, les acheter, les emporter. Et les lire (...)

Et puis la nuit tombait. Adrienne avant de fermer boutique, toute seule avec ses livres, comme on sourit aux anges, leur souriait. Les livres lui rendaient son sourire. Elle gardait ce sourire et s'en allait. Et ce sourire éclairait toute la rue, rue de l'Odéon, la rue d'Adrienne Monnier ». (Jacques Prévert, Soleil de nuit. NRF Gallimard, 1980).

La graine donne de beaux fruits

« Je mets fin à mes jours, ne pouvant plus supporter les bruits qui me martyrisent depuis huit mois sans compter les souffrances et les fatigues que j'ai endurées ces dernières années.

Je vais à la mort sans crainte, sachant que j'ai trouvé une mère en naissant ici et que je trouverai une mère également dans l'autre vie. » (Journal d'Adrienne Monnier).

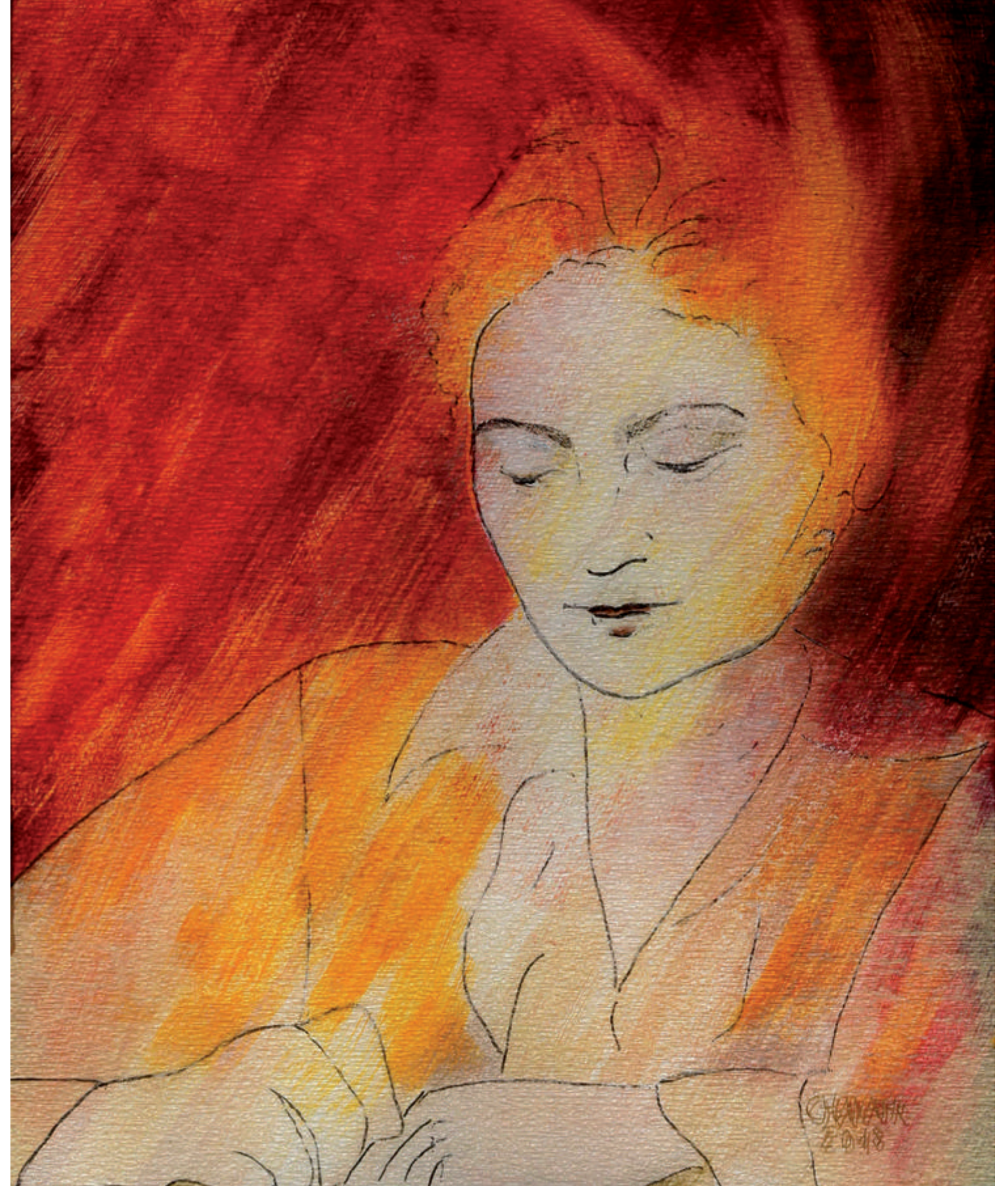
Pionnière reconnue, elle reçut à plusieurs reprises les hommages de la presse française et étrangère (1923, New York Tribune - 1948, Diaro de Noticias - 1954, die Weltwoche).

Sa création, son audace, sa passion furent un point d'appui pour Edmond Charlot qui la rencontre, avant ses vingt ans, dans sa librairie rue de l'Odéon.

Et en novembre 1936, il crée à Alger sur le modèle de « la Maison des amis des livres » sa propre librairie, bibliothèque et maison d'édition : Les Vraies Richesses.

Il existe aujourd'hui au moins deux librairies en France qui ont choisi pour nom Les Vraies Richesses.

La graine donne de beaux fruits.



Inventaire des œuvres exposées : Adrienne Monnier

OUVRAGES écrits par Adrienne Monnier



10 – Adrienne MONNIER. *Trois agendas d'Adrienne Monnier* : Hors commerce, 1960. Édition originale.

Recueil de trois agendas : septembre 1921, rencontres avec André Gide, mai-juin 1940, janvier-juin 1955, non destinés à la publication et imprimés pour les Amis d'Adrienne Monnier. Texte établi et annoté par Maurice Saillet, associé, ami et dernier collaborateur d'Adrienne Monnier. (Prêt SJ)



11 – Adrienne MONNIER. *Les Poésies d'Adrienne Monnier*, Mercure de France, 1962. Édition originale partielle.

Sont rassemblés ici les poèmes des recueils *La Figure* et *Les Vertus*, publiés en 1923 et en 1926 par la Maison des Amis des Livres. Suit une lettre de Valéry Larbaud à Adrienne Monnier, ainsi que des poésies diverses. Dans *La Figure*, l'auteur rend hommage à ses amis écrivains. (Prêt SJ)



12 - Adrienne MONNIER. *Fableaux*, Mercure de France, 1960. Édition originale.

Parus du vivant d'Adrienne Monnier en 1932 sous la signature de J.-M. Sollier, ces textes ont été réunis par Maurice Saillet dans une nouvelle édition augmentée d'un neuvième fableau, signée Adrienne Monnier. Ces contes campagnards s'inspirent librement de personnages pittoresques du village de Savoie de ses grands-parents maternels. Les dessins sont de Marie Monnier, sa sœur, le livre est dédié à Sylvia Beach. (Prêt SJ)



13 - Adrienne MONNIER. *Les gazettes*, Gallimard, coll. L'imaginaire, 1996.

Sont rassemblées ici par Gallimard les chroniques publiées par Adrienne Monnier dans diverses revues : *le Navire d'argent* (1925-1926), *la NRF* (1934-1937), *la Gazette des amis des livres* (1938-1940), *le Figaro littéraire* (1942) et *Fontaine* (1945). (Prêt SJ)



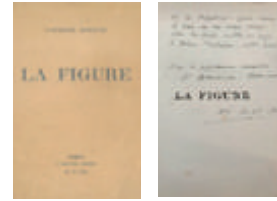
14 - Adrienne MONNIER. *Dernières gazettes*, Mercure de France, 1961. Édition originale.

Recueil des dernières gazettes publiées par Adrienne Monnier dans les *Lettres Nouvelles* (1953-1954), auquel Maurice Saillet a ajouté des écrits divers parus entre 1926 et 1951, qui n'ont pas pris place dans *Les Gazettes* (1925-1945) et dans *Rue de l'Odéon*. (Prêt SJ)



15 et 15 bis - Adrienne MONNIER. *Rue de l'Odéon*. Albin Michel, 2009 (1960).

Cette édition posthume rassemble les textes d'Adrienne Monnier, mis en forme par Maurice Saillet, revus et complétés par Maurice Imbert. Sont évoqués notamment ses souvenirs de sa vie de libraire, la découverte des peintres préraphaélites lors de son séjour à Londres, ainsi que des écrits sur la naissance de sa vocation et l'exercice de sa profession. (Prêt SJ)



16 – Adrienne MONNIER. *La figure*. 1923, Édition originale.

Premier recueil de poésie d'Adrienne Monnier, publié à compte d'auteur, à l'adresse de la librairie. Elle y met à l'honneur ses amis et visiteurs, comme Gide, Jules Romains, James Joyce, Paul Claudel... Le recueil se finit par un hommage à sa compagne Sylvia Beach. Notre exemplaire est enrichi d'un envoi de l'auteur à Arthur Fontaine, industriel et mécène. (AMF)



17 – Adrienne MONNIER. *Souvenirs de Londres*. Mercure de France, 1957. Édition originale.

Adrienne relate ses voyages à Londres, qu'elle affectionne depuis ses dix-sept ans et où elle retournera des décennies plus tard. La publication comprend une lettre de Michel Leiris. (AMF)

Inventaire des œuvres exposées : Adrienne Monnier

OUVRAGES édités par Adrienne Monnier



100 – James JOYCE. *Ulysse*. Traduction intégrale d'Auguste Morel assisté par Stuart Gilbert, entièrement revue par Valéry Larbaud et l'auteur. La Maison des Amis des Livres, Paris, 1929.

Ce volume n'a malheureusement pu être exposé.



101 – Paul CLAUDEL. *Introduction à quelques œuvres*. Monnier et Cie, 7, rue de l'Odéon, Paris, 1920. Édition originale, exemplaire n° 681.

Texte de la conférence faite le 30 mai 1919 au théâtre du Gymnase pour la Maison des amis des livres. La soirée fut l'occasion d'une lecture d'autres textes de Claudel. Il y rappela sa maxime morale préférée : « *Ne impedias musicam* », autrement dit : « *agissez toujours de manière à ce que vos actions et vos plus secrètes pensées (...) provoquent ou créent l'harmonie dont vous êtes un élément* » (AMF)



102 – Paul VALÉRY. *Album de vers anciens*. Les cahiers des Amis des livres, édition originale, 1920. Exemplaire relié.

Comme il l'avait écrit, Valéry avait depuis longtemps cessé la pratique des vers et n'a accepté que du bout des lèvres cette édition. Ils forment le départ d'une nouvelle période d'écriture. Valéry en gardera toujours l'émotion intacte et une fidélité impressionnante envers Adrienne Monnier. (AMF)



103 – Paul FORT. *Deux chaumières ; Au pays de l'Yveline* – « En vente à la librairie A. Monnier, 7 rue de l'Odéon ». Édition originale, 1916.

Le prince des poètes avait confié une édition de ses ballades à une Adrienne Monnier toute jeune editrice, qui se présente comme simple dépositaire de l'ouvrage. (AMF)



104 – Valéry LARBAUD. *Samuel Butler*. La Maison des amis des livres, 1920. Édition originale, n° 872.

Conférence faite à la Maison des amis des livres le 3 novembre 1920 par Valéry Larbaud, traducteur de Butler. Il défend la thèse d'un Butler avatar d'Epicure. Au cours de la soirée, Jacques Benoist-Méchin interpréta des compositions de Butler. Adrienne Monnier dira de lui : « *Aucun jeune homme ne fut autant que lui l'enfant de la maison (...) Je suis très fière de notre enfant*. » Lorsque Sylvia Beach fut arrêtée en 1943 comme citoyenne américaine, Benoist-Méchin intervint pour la faire libérer. (AMF)

Inventaire des œuvres exposées : Adrienne Monnier

REVUES dirigées ou administrées par Adrienne Monnier



200 – LE NAVIRE D'ARGENT. 2^{ème} année (sic), N° 9. 1^{er} février 1926. La Maison des amis des livres. Édition originale.

Avec des textes de et sur Italo Svevo, et de Giraudoux et Mistler. Adrienne Monnier fait suivre les textes originaux qu'elle publie d'une revue critique et même d'une façon de carnet mi-mondain mi-littéraire qui éclaire sur les affinités et les événements du temps. (AMF)



201 – LE NAVIRE D'ARGENT. Numéro de Poésie. 2^{ème} année, N° 12. 1^{er} mai 1926. La Maison des Amis des Livres. Édition originale.

Avec des textes de Alfonso Reyes, Jules Supervielle..., et Adrienne Monnier. Plusieurs traductions originales d'auteurs étrangers. On note également la présence de Gabriel Audisio, qui, alors installé à Alger, sera publié quelques années plus tard par un certain... Edmond Charlot. (AMF)



202 – MESURES. Numéro de poèmes et textes. 1^{ère} année. N° 1, 15 janvier 1935. Administration Melle A. Monnier. Édition originale.

Avec des textes de Claudel, Fargue, Jouhandeau, Ponge. Traductions originales de Pouchkine, Hopkins et Pirandello. (Prêt SJ)



203 – MESURES. Numéro de poèmes et textes. N° 3, 15 juillet 1935. Administration Melle A. Monnier. Édition originale.

Avec des textes de Valéry, Daumal, Claudel, Groethuysen, Arland. Traductions originales de Frost, Tseu, Wahl, Altolaguirre. (Prêt SJ)



204 – MESURES. Numéro de poèmes et textes. N° 1, 15 janvier 1937. Administration Melle A. Monnier. Édition originale.

Avec des textes de Claudel, Fargue, Breton, Eluard, Groethuysen. Traductions originales de Remizov, Ungaretti, Melville. (Prêt SJ)



205 – MESURES. 15 Janvier 1939 n°1 - Administration Melle A. Monnier. Édition originale.

Textes de Paul Claudel (les fossiles), Raymond Queneau, Kléber Haedens, Henri Michaux... On y trouve aussi une traduction par Kojève d'un texte de Hegel... A cette époque, il en est un spécialiste reconnu, mais a beaucoup de mal à se faire une place...(AMF)



206 – La Gazette des amis des Livres. 11 exemplaires de cette revue rédigée par Adrienne Monnier et par les Amis des Livres. Édition originale.

Revue parue entre janvier 1938 et mai 1940 à la fréquence de 6 numéros par an, seulement disponible sur abonnement. Elle comprenait 16 pages de textes et 16 pages de catalogue critique, travail personnel d'Adrienne Monnier. Le gérant de la revue semble avoir été le dessinateur P.-E. Bécot, le mari de sa sœur Marie. (AMF)



207 – Adrienne MONNIER. Catalogue critique de la bibliothèque de prêt – La Maison des Amis des Livres, 1932. Édition originale.

Très émouvant document, dans lequel Monnier recense les ouvrages qui composent sa bibliothèque de prêt. Quoique les tomes suivants soient annoncés, ainsi que des actualisations, ils ne verront pas le jour. Une de ses idées était que pour acheter un livre, mieux valait l'avoir emprunté d'abord, pour l'avoir lu et ne pas faire entrer dans sa bibliothèque un importun... Ce travail titanesque – peut-être 18 000 références... - est précédé d'une préface qu'Adrienne Monnier conclut ainsi :
« Nous avons fait, pour acquérir quelques-uns de ces livres, de grands souvent d'héroïques sacrifices. (...) Pour moi, j'affirme ici de la manière la plus solennelle que si, moralement, j'ai toujours été récompensée de mes efforts, je n'ai jamais pu que péniblement nouer les deux bouts. J'ai toujours vécu au jour le jour. (...) J'espère que ce catalogue, qui m'a coûté tant d'années de travail et de réflexions, amènera un plus juste état des choses. » (AMF)

Inventaire des œuvres exposées : Adrienne Monnier

CORRESPONDANCE



300 – Correspondance Adrienne Monnier & Henri Michaux. La hune, libraire éditeur, 1995.

Adrienne Monnier et Henri Michaux se sont rencontrés dans les années 20, mais leur correspondance est plus tardive. A sa mort, il écrira à sa sœur Marie : « *Son verbe familier, connaisseur, impertinent, sa présence affectueuse va nous manquer à tous, manquerait aux choses mêmes, si elles savaient qu’une amie de tout ce qui est spectacle ou secrets de vie, n’est plus...* » (AMF)



301 – Saint-John PERSE. Lettre à Adrienne MONNIER. Chez Jean Perce et Paul Hys, éditeurs à Burdignin par Boëge (Haute Savoie), 1987.

Le 26 mars 1948, Saint-John Perse écrit une assez longue lettre à Adrienne Monnier, pour se plaindre d’un texte de son collaborateur Maurice Saillet. Dans sa fameuse autobiographie de la Pléiade, Perse a caviardé une bonne part de sa lettre... La voici donc en version intégrale. (AMF)

OUVRAGES et REVUES sur Adrienne Monnier



400 - Laure MURAT. Passage de l’Odéon. Folio, Gallimard, 2005 (Fayard, 2003).

Laure Murat évoque de façon détaillée l’histoire de deux lieux essentiels et méconnus de la vie littéraire à Paris dans l’entre-deux-guerres, croisements de pensée d’une époque, les librairies « *des deux rives de l’Atlantique* » d’Adrienne Monnier et de Sylvia Beach. (Prêt SJ)



404 – Richard Mac DOUGALL. The Very Rich Hours of Adrienne Monnier. An Intimate Portrait of the Literary and Aristic Life in Paris Between the Wars. Charles Scribner’s Sons, New-York, 1976.

L’auteur traduit un grand nombre de textes d’Adrienne Monnier et les classe de manière pédagogique. A noter une grande sélection de photos, dont de nombreuses de Gisèle Freund. (AMF)



401 - Le souvenir d’Adrienne Monnier. Mercure de France, n°1109 du 1er Janvier 1956. Édition originale.

Numéro d’hommage après son décès. Saint-John Perse, Jacques Prévert, René Char, André Chamson, Henri Michaux, Michel Leiris, Jules Romains, Francis Poulenc, Arthur Koestler, Paul Claudel, André Gide, James Joyce et bien d’autres évoquent leurs souvenirs d’Adrienne Monnier dans ce n° spécial du Mercure de France, maison qui décida de sa vocation. Trois écrits d’Adrienne Monnier complètent ces éloges émouvants, les Vertus, Trois Fableaux, Eloge du livre pauvre. (AMF)



405 – Adrienne MONNIER. Aufzeichnungen aus der Rue de l’Odéon. Erste Auflage, 1995.

Une “somme” en allemand, témoignant de l’influence européenne notamment de la Maison des amis des livres. (AMF)



402 - Marie-Rose GUARNIERI. Adrienne Monnier, éternelle libraire. Associations Verbes, 2010.

A l’occasion de la 12ème édition de la Fête de la librairie indépendante du 24 avril 2010, l’Association Verbes a édité et offert à ses lecteurs, en hommage à Adrienne Monnier, un ouvrage compilant les textes de cette pionnière de la librairie indépendante, extraits des archives de l’IMEC. Tiré à 20 000 exemplaires, le livre a été préfacé par Laure Murat. (Prêt SJ)



403 – Maurice IMBERT, Raphaël SORIN. Adrienne Monnier et la Maison des Amis des Livres, IMEC Éditions, 1991.

Textes, documents et photographies racontent ici l’aventure de la librairie d’Adrienne Monnier, qui va faire de sa « boutique grise » l’un des lieux majeurs de la création littéraire de l’entre-deux-guerres. Maurice Imbert et Raphaël Sorin ont montré la profonde immersion d’Adrienne Monnier parmi ses amis écrivains passionnés par la littérature et dont l’ouvrage d’Adrienne Monnier elle-même, *Rue de l’Odéon*, réédité en 1989 chez Albin Michel, ne donnait qu’une idée partielle. (Prêt SJ)



406 – Adrienne MONNIER. Aufzeichnungen aus der Rue de l’Odéon. Suhrkamp, 1998.

Même ouvrage en allemand, en poche. (AMF)

Inventaire des œuvres exposées : Adrienne Monnier



450 - Magazine littéraire.
Numéro spécial JOYCE.
Mai 1980.

Chronologie, textes théoriques et souvenirs.
Valéry Larbaud qui avait rencontré Joyce au réveillon de Noël 1920 par l'intermédiaire d'Adrienne Monnier et Sylvia Beach, se déclare en février « *fou d'Ulysse* », et Joyce « *aussi grand et compréhensif et humain que Rabelais*. ». (AMF)



451 - Jean PARIS. JOYCE par lui-même.
Ecrivains de toujours, Seuil, 1969.

L'auteur mêlant vie et œuvre, dit d'Ulysse :
« *Incommensurable. L'histoire des lettres rencontre là une hydre absolue, qui participe du poème, du drame, de l'essai, de la farce, du récit, du reportage comme du sermon, de l'opéra, de l'apologie ou du traité*. ». Ailleurs, il rappelle que pour cet écrivain longtemps sans le sous (« *La semaine dernière, je suis resté sans manger 42 heures* ») le soutien sans faille de Beach et « *l'excellente traduction* » inspirée par Monnier furent un soleil. (AMF)

Choix de textes publiés par Adrienne Monnier

**L'entreprise
d'Adrienne Monnier
est l'œuvre d'une
femme d'exception :
comment mieux s'en
rendre compte qu'en
évoquant les grands
textes et noms qu'elle
a publiés, rencontrés,
conseillés même ?**

Antoine de Saint-Exupéry

« Battue par le vent de l'hélice, l'herbe jusqu'à vingt mètres en arrière semble couler. Le pilote, d'un mouvement de son poignet, déchaîne ou retient l'orage.

Le bruit s'enfle maintenant dans les reprises répétées jusqu'à devenir un milieu dense, presque solide, où le corps se trouve enfermé. Quand le pilote le sent combler en lui tout ce qu'il y a d'inassouvi, il pense : « C'est bien » puis, du revers des doigts, frôle la carlingue : rien ne vibre. Il jouit de cette énergie si condensée. Il se penche : « Adieu mes amis... » Pour cet adieu dans l'aube ils traînent des ombres immenses. Mais au seuil de ce bond de plus de trois mille kilomètres, le pilote est déjà loin d'eux :... Il regarde le capot noir appuyé sur le ciel, à contre-jour, en obusier. Derrière l'hélice un paysage de gaze tremble.

Le moteur tourne maintenant au ralenti. On dénoue les poignées de main comme des amarres, les dernières. Le silence est étrange quand on agrafe sa ceinture et les deux courroies du parachute, puis quand d'un mouvement des épaules, du buste on ajuste à son corps la carlingue.

C'est le départ même : dès lors on est d'un autre monde. Un dernier coup d'œil au tablier, horizon de cadrans, étroit mais expressif — on ramène, soigneux, l'altimètre au zéro — un dernier coup d'œil aux ailes épaisses et courtes, un signe de la tête : « Ça va... », le voilà libre. Ayant roulé lentement vent debout il tire à lui la manette des gaz, le moteur, décharge de poudre, s'embrase, l'avion, happé par l'hélice fonce. Les premiers bonds sur l'air élastique s'amortissent et le pilote, qui mesure sa vitesse aux réactions des commandes, se propage en elles, se sent grandir... »

Antoine de Saint-Exupéry. L'aviateur. *Le Navire d'Argent*, 1926. Première nouvelle éditée de l'auteur.

James Joyce

«et Ronda et les vieilles fenêtres des posadas de deux yeux de feu derrière le treillage pour que son amoureux embrasse les barreaux et les cafés entrouverts la nuit et les castagnettes et la nuit que nous avons manqué le bateau à Algesiras le veilleur qui faisait la ronde serein avec sa lanterne et O cet effrayant torrent tout au fond O la mer la mer écarlate quelque fois comme du feu et les glorieux couchers de soleil et les figuiers dans les jardins de l'Alameda et toutes les ruelles bizarres et les maisons roses et bleues et jaunes et les roseraies et les jasmins et les géraniums et les cactus de Gibraltar quand j'étais jeune fille et une Fleur de la montagne oui quand j'ai mis la rose dans mes cheveux.....d'abord j'ai mis mes bras autour de lui oui je l'ai attiré sur moi pour qu'il sente mes seins tout parfumés oui et son cœur battait comme fou et oui j'ai dit oui je veux bien Oui. »

Trieste-Zurich-Paris.

1914-1921

James Joyce. *Ulysse*. Gallimard, Folio 1978 (Editions de la Maison des amis des livres 1929). La traduction initiale d'Auguste Morel et Stuart Gilbert, revue et corrigée par Valéry Larbaud et l'auteur, utilisée dans l'édition de la Pléiade, a été renouvelée en 1957 et une nouvelle traduction coordonnée par Jacques Albert a vu le jour en 2004.

Choix de textes publiés

par Adrienne Monnier

Paul Valéry

« Au lecteur de bonne foi et de mauvaise volonté.

Le personnage de Faust et celui de son affreux compère ont droit à toutes les réincarnations. L'acte du génie de les cueillir à l'état fantoche dans la légende ou à la faire et de les porter, comme par l'effet de sa température propre au plus haut point de l'existence poétique, semblerait devoir interdire à jamais à tout entrepreneur de fictions de les ressaisir par leurs noms et de les contraindre à se mouvoir et à se manifester dans de nouvelles combinaisons d'événements et de paroles.

Mais rien ne démontre plus sûrement la puissance des créateurs que l'infidélité ou l'insoumission de sa créature. Plus il l'a faite vivante, plus il l'a faite libre. Même sa rébellion exalte son auteur : Dieu le sait...

Le créateur de ces deux-ci, Faust et l'autre les a engendrés tels qu'ils devinssent après lui des instruments de l'esprit universel. Ils débordent de ce qu'ils furent dans son œuvre. Il leur a donné des « emplois » bien mieux que des rôles ; il les a voués à jamais à l'expression de certains extrêmes de l'humain et de l'inhumain ; et par là, déliés de toute aventure particulière. J'ai donc osé m'en servir..... »

Paul Valéry. *Mon Faust, Ébauche*. NRF Gallimard, 1946.

Texte lu (extrait de son œuvre en cours) le 1er Mars 1941 dans la librairie d'Adrienne à l'occasion des Noces d'Argent de sa librairie.

Adrienne Monnier



Qui était donc Adrienne Monnier ? Pour la petite histoire littéraire, une libraire qui tenait boutique au n° 7 de la rue de l'Odéon à Paris.

Mais quelle librairie ! Celle dont Denis de Rougemont disait que c'était « une boutique de gloire où fréquentaient nos dieux ».

Entendez par là « les dieux de la littérature ». Mais aujourd'hui pour nous, Adrienne, c'est aussi une fille de la Savoie, dont la mère, une Sollier, est originaire des Déserts.

Si Adrienne est née à Paris le 26 avril 1892, d'un père jurassien, elle va demeurer profondément attachée à cette racine savoyarde, qui lui imposait de venir « se ressourcer » chaque été dans son village des Bauges.

Adrienne et sa sœur Marie ont vécu à Paris. La petite Adrienne y fait ses études, de bonnes études jusqu'au Brevet Supérieur, et sans doute avait-elle l'esprit agile, puisqu'elle peut en même temps chaque soir, avec sa mère et sa sœur, aller au théâtre s'enchanter de Debussy ou de Maeterlinck. Elle s'éveille aussi, à cette époque, à la littérature, en musardant chez les bouquinistes, dans les « boîtes sur les quais ». Elle raconte qu'elle découpait le soir les textes qu'elle aimait de Verlaine, Maeterlinck, Claudel, Valéry, Gide, Mallarmé, de Laforgue, Reynier, Verhaeren, Francis James, Jules Romains... Prédestination, beaucoup de ceux qui figurent dans cette anthologie de jeunesse, vont devenir quelques années plus tard ses amis.

Ses études terminées, elle va faire en 1909, un séjour de neuf mois à Londres pour y apprendre l'anglais, séjour dont elle ramènera des carnets qui nous permettent de la mieux connaître. On y trouve les clefs du voyage :

L'une c'est Debussy qui l'avait conduite vers la peinture préraphaëlique, celle de Rossetti et de Burne-Jones, dont Adrienne avait admiré les reproductions chez les marchands de la rue de Seine et ceux de la place de la Sorbonne ;

L'autre clef, c'est une amie de collège, Suzanne, qui doit aussi aller à Londres, et dont « le visage », dit-elle, « ressemblait étrangement à une figure de Rossetti ».

Les notes de son carnet de voyage, premier document sur Adrienne, nous disent ses impressions depuis le train Dieppe-Newhaven-Londres : le vert un peu bleu de la campagne anglaise, les premiers cottages, son arrivée à la gare Victoria, où l’attend Suzanne. Elles se disputent, et Adrienne, qui se retrouve seule chez un pasteur de Soho Square, dit « sa solitude dans une ville inconnue et immense, son avenir incertain, son angoisse et en même temps cette impression étrange de liberté ». Mais elle fait front : « le vent du large » dit-elle « soufflait plus fort que le souci et le chagrin... » Elle cherche du travail, visite Londres, s’émerveille de tout et découvre le préraphaélisme. Ce mouvement fut pour les Anglais une véritable renaissance, en s’étendant à la poésie, à la peinture, à l’architecture, à l’ameublement et aux Arts décoratifs (tapisserie, vitraux, tissus, papiers-peints, illustrations et ornements du livre).

Adrienne ne savait pas qu’il serait à l’origine du Modern Style ou Art Nouveau et qu’il aurait des liens avec le surréalisme. Mais elle en percevait les influences multiples.

En « arpentant » Oxford Street, elle aperçoit dans une vitrine la reproduction d’un Burne Jones, « Aurora », qui lui donne un tel « enchantement » quelle ne résiste pas à l’acheter, malgré son dénuement. Les jours suivants, elle court les musées : à la National Gallery, elle demeure des heures devant une « Nativité » de Boticelli, « l’Annonciation » de Carlo Crivelli, ou les portraits de Reynolds, de Gainsborough et de Romney qui « l’enchantent de leur grâce, de leur fraîcheur, de leur élégance » ; à la Wallace Collection, c’est le portrait de Mrs Richard Moore, un tableau de Reynolds, qui la fascine.

Autre surprise. Comme tant de voyageurs, elle découvre à Londres le XVIIIème siècle français : « Il me semblait frivole, et se confondait pour moi avec la galanterie » dit-elle. « C’étaient donc là les artistes que j’avais méprisés, Boucher, Pater, Lancret et Watteau ». D’un coup, elle comprend le « sens » de la légèreté et de l’élégance. Mais le coup de foudre, elle l’a pour un Fragonard, « le hasard de l’escarpolette », où le peintre a merveilleusement

rendu « la malicieuse figure de la dame qui se balance, comme une rose épanouie, dans l’envolée de volants de ses jupes roses ». Tout lui est sensible dans ce Londres « où elle oublie tout sauf le plaisir de marcher, avec l’ivresse de la solitude, comme si quelque grande chose était promise à elle seule ». Elle aime la couleur vermillon et la hauteur des boîtes aux lettres, la splendeur des tabacs, l’empilement incroyable des bonbons dans les confiseries, les « Maisons Lyons » aussi, où elle prend le thé en se gavant de « buns, muffins, scones et crumpets », parfois « de feuilletés aux mûres ». Et puis, il y a partout cette odeur de Londres : « ça sentait fort » dit-elle « la fumée d’anthracite avec un fond d’iode et de goudron qui disait la mer ». Enfin, un jeudi, elle fait connaissance avec le brouillard : « je fus bien contente » écrit-elle « il était promis et je l’attendais... Tout était plus beau... Les passants d’abord fantomatiques fondirent complètement. On ne distinguait plus rien, sauf le faible halo des réverbères qui, loin de guider, égarait encore... »

Le séjour est terminé. Elle va rentrer

à Paris. Elle a quitté « Picadilly Circus », étincelant avec ses vitrines de Christmas, et se retrouve à la gare du Nord. La comparaison entre les anglais et les parisiens n’est guère à l’avantage de ceux-ci : « Ce qui me frappa, ce fut le physique des hommes de chez nous... Que de barbes et de moustaches, que de ventres et de pantalons en tire-bouchon... » Une plaquette publiée en 1909 nous a conservé, très fraîches, ses impressions de Londres, ainsi que celles du rapide voyage qu’elle fit en 1948.

La voilà donc à nouveau parisienne, à un âge où elle doit s’orienter vers une carrière. Son ambition est alors de devenir secrétaire littéraire. Elle apprend donc la sténodactylographie, et elle entre à l’Université des Annales comme secrétaire d’Yvonne Sarcey. Ce que l’on appelait alors l’Université des Annales était une institution culturelle qui organisait à Paris des conférences de haute tenue, publiées chaque mois dans un bulletin bien diffusé. Adrienne y travaillera trois ans, « peu intéressée » dit-elle toutefois « par l’académisme

du lieu », où ceux qu’elle rencontre la jugent « insensée d’invention ». Elle s’en ouvrit un jour avec franchise à l’un des patrons, celui du Mercure de France, Valette. Mais dit-elle, « il n’eut même pas un petit sourire. J’étais pour ces hommes ce dont ils étaient le plus fatigués : l’enthousiasme, l’illusion ».

Les secrètes puissances du destin veillaient cependant pour faire bouger les choses de sa vie. Deux événements, l’un familial, l’autre mondial vont survenir :

- le premier, c’est au début de 1914, la catastrophe du chemin de fer de Melun. Le nombre des victimes fut considérable. Parmi elles, le Professeur Jaboulay, éminent chirurgien lyonnais et un inconnu, le père d’Adrienne. Celui-ci n’est que blessé, mais assez gravement pour demeurer boiteux et toucher une pension d’invalidité dont il va faire cadeau à sa fille aînée ;

- le deuxième événement survient en août 1914. La guerre a d’innombrables conséquences. Entre autre d’envoyer les libraires aux armées et de fermer leurs

boutiques. Celles-ci, devenues d’un prix modéré, seront accessibles à Adrienne qui va fonder sa librairie, au 7 de la rue de l’Odéon, le 15 novembre 1915.

Ce jour-là, sous l’enseigne de « La Maison des Amis des Livres », blason et devise d’Adrienne, une « vie nouvelle » commence pour elle. Ce qui va se passer, à partir de cette date, est en effet, surprenant : la petite savoyarde inconnue va faire de sa librairie un des hauts lieux de la littérature des années 20 et 30.

Vous avez découvert son visage il y a quelques instants sur les documents qui vous ont été présentés. Je vais m’efforcer de faire apparaître maintenant son image avec plus de « piqué », comme si elle sortait du brouillard opaque dans lequel elle s’est évanouie depuis plus d’un quart de siècle. Avec son visage lourd et son front dégagé, elle fait alors penser à un de ces personnages des fresques de Pierro de la Francesca. Mais le personnage n’est pas figé, comme celui d’une tempera, il est particulièrement vivant. Adrienne est très active, très communicative

et très moderne. Elle se fait couper les cheveux et avec le même enthousiasme, dévore des livres, des poèmes, ou des gâteaux. Mais, je ressens à cet instant, pour vous la faire mieux connaître, le besoin de m’effacer pour laisser parler ses amis :

- Sylvia Beach : « Adrienne avait les joues roses, les cheveux blonds, fins, lisses et très en arrière au-dessus d’un très beau front lumineux. Le plus frappant, c’étaient ses yeux (...) d’un bleu gris: des yeux de visionnaire (...) Elle était très gaie, très vivante, plus vivante que n’importe qui.

Elle s’habillait d’une façon bien à elle (...): une jupe grise aux amples plis lui tombant jusqu’aux pieds, un gilet de velours très ajusté (...) sur une blouse de soie blanche. (...) Elle parlait assez fort » et Sylvia ajoute « j’ai remarqué qu’on parle ainsi à la montagne où l’on a souvent l’occasion de se héler de loin.

- Écoutons Jules Romains : « Je vis devant moi une jeune fille au visage arrondi et rose, aux yeux bleus, aux cheveux blonds, dont il apparaissait

presqu’aussitôt qu’elle venait d’entrer au service de la littérature comme d’autres décident d’entrer en religion.. . »

- ou Solange Lemaître : « Elle m’apparut dans sa célèbre robe grise, au corsage ajusté et à l’ample jupe longue froncée à la taille. Il ne lui manquait que la coiffe pour ressembler à une religieuse, mais n’était-elle pas, après tout, une religieuse des lettres.

- ou encore André Chamson : « Je crois encore entendre sa voix, cette voix naturelle, et, pourtant, un peu apprêtée, comme une belle toile séchée au soleil sur les herbes d’une montagne. Il y avait toujours ce mélange de concerté et de naturel dans tout ce que faisait Adrienne. Parisienne, sans doute, et rompue aux façons de vivre dans cette ville, il ne lui fallait jamais bien longtemps pour redevenir une fille de la Savoie... qui parlait dru, même si elle était raffinée, pour faire sentir qu’elle n’avait pas peur de la vie ».

- ou enfin Saint-John Perse: « Assurée dans ses larges jupes de laine crue,

coiffée de court et tête ronde, le front têtu contre toute sottise et contre tout snobisme, elle croisait son fichu de bonne femme sur sa robuste foi littéraire ».

Les jours passent à la librairie. On peut la voir assise à son minuscule bureau, sur lequel s’empilent des paperasses, de vieux bouquins... Dans la boutique, des chaises de pailles anciennes, des chaises de parloir de couvent indiquent au visiteur qu’il ne vient là que pour dire l’essentiel. C’est ainsi qu’elle tient, dit Claudel « ce rôle de magasin et de salon qui était dans la tradition de nos vieilles demeures françaises ». Dans ce décor tapissé jusqu’au plafond de livres, Adrienne travaille. Elle travaille beaucoup, pour « construire », écrira-t-elle ensuite « en ce temps de destruction ». Car la guerre fait rage. Mais n’est-elle pas la gardienne de « l’arche », dont les livres sont comme autant de formes vivantes qu’elle doit préserver de la crainte et de la mort ? Au fond de son cœur, même aux heures les plus dures, elle a « la certitude que tout demeure et s’accroît, par-delà

les nuits de sommeil et de mort » et elle garde confiance, parce qu’elle est certaine « que tout est fidèle à la meilleure volonté ». Cet optimisme lui permet de conserver, quelles que soient ses difficultés matérielles, le sourire. Elle le dit joliment : « je m’efforçais de sourire à tous... et mon sourire me faisait sourire ».

Son travail, c’est d’abord la vente des livres. Mais c’est surtout la gestion de la bibliothèque de prêt. Fort heureusement, elle n’a pas besoin de faire des fiches, car douée d’une mémoire parfaite, elle a son fichier dans la tête, alors que son amie Sylvia se perd dans celui, bien réel, « le plan américain » de « Shakespeare and Co ». Elle est débordante d’activités, et trouve une autre réponse à son désir de servir la littérature. Elle va à plusieurs reprises publier des revues littéraires, dont la vie sera relativement brève. Dans les années 20, elle lance « Le navire d’Argent » et la revue « Commerce », dont le titre est tiré d’un vers d’Anabase : « ce pur commerce de mon âme », puis, dans les années 30, une gazette mensuelle, « La Gazette des

Amis des Livres ». Dans le bulletin préliminaire, elle manifeste ce qui depuis bien longtemps était son ambition : « publier pour chaque pays un ensemble d’informations concernant l’histoire de leurs idées et de leurs faits, la bibliographie des traductions existantes, les communications intéressantes... mon dessein est trop vaste » dit-elle aux lecteurs « pour que je puisse le remplir seule, et du premier coup. Nous y travaillerons ensemble, et peut-être arriverons-nous à doter notre pays d’un instrument culturel pratique et de grande portée ». Le bulletin cessera de paraître en mai 40. J’ai eu la surprise d’y découvrir, dans le courrier des abonnés, le texte d’un correspondant alors inconnu, le sous-lieutenant Jean Bernard, installé dans un couvent réquisitionné par le service de santé. Il écrivait à Adrienne : « je vis dans une cellule monacale de 1,50 m de large sur 2 m de long. Il faut y rester assis ou couché. On ne peut s’y tenir debout et encore moins marcher. Mais cette exiguité, dans les heures assez peu nombreuses

que le travail nous laisse, est propice à la méditation et à la lecture ». Et il adresse au bulletin un pastiche qu’il intitule « Ballade du premier obus ».

Dans un ordre d’idée un peu différent, Adrienne Monnier a aussi fait paraître au début des années 30 le premier volume du « Catalogue Critique de la Bibliothèque du prêt », composé » dit-elle « entre 1915 et 1932 ». Dans la préface, elle expose ses idées : elle a cherché à éclairer » les œuvres des écrivains qu’elle estime le plus, en fondant ses choix sur l’influence qu’ils ont exercée sur les formes, sur les pensées, sur les mœurs. « Une maison consacrée aux livres doit être dirigée avec conscience par quelqu’un qui joigne à l’érudition la plus vaste, l’amour de l’esprit nouveau.

La boutique des « Amis des Livres » était par la magie de la présence d’Adrienne devenue un lieu privilégié de la culture, et d’autant plus riche que les écrivains de l’époque le fréquentaient assidûment. Ils se réunissaient régulièrement dans l’arrière-boutique autour

d'Adrienne, pour lire un texte récent, et en discuter avec l'assistance. Il fallait faire partie de la maison, être inscrit « aux Amis » pour pouvoir assister à ces réunions littéraires, qui font penser à celles de Bernard Pivot. Nul besoin de TSF ou de télévision, pour que l'on se presse au 7 rue de l'Odéon, les soirs de séance. Le « charisme » d'Adrienne, l'ambiance qu'elle savait créer, suffisaient. Une famille de « La Maison des Amis des Livres », Gisèle Freud, a conservé de ce temps, des images subtiles dont certaines vous ont mieux que moi, replongé dans l'ambiance de l'époque. Elles ont fait récemment l'objet d'une exposition à Paris, et d'un volume de photographies.

A côté de ces séances que l'on peut qualifier d'ouvertes, même si elles sont « réservées aux Amis des Livres », la librairie était le lieu de réunions plus intimes, réservées, elles, aux familiers de la maison. Un jour, Léon Paul Fargue donnera à ceux-ci un nom : celui de « potasson », qui leur restera. Apprenez, pour satisfaire votre penchant pour l'étymologie, qu'un potasson était un bon gros chat, « carré comme un pot ». Mais ce

qui est plus important, c'est de savoir ce que sont ces potassons. Entendez par là, dit Fargue, « une variété de l'espèce humaine, se distinguant par la gentillesse et le sens de la vie... ils ont de la bonhomie et du cran... Ils sont tout de suite à la page... Avec eux, le monde est clair, on le traverse de bout en bout, du commencement à la fin, depuis les grosses bêtes des origines jusqu'à la fin des fins, où tout recommence ». Et il ajoute : « toujours avec bon appétit et bonne humeur... »

Le club des potassons ne manquait pas de distinctions. On y rencontrait des auteurs comme Valéry Larbaud, Jules Romains, ou Paul Valéry qui décida un jour, qu'ils devaient être « d'intérêt public », ou des compositeurs comme Eric Satie qui composa « La marche des potassons ». L'afflux des demandes pour être admis était tel qu'il fallut créer une catégorie préparatoire, celle des « aspirants-potassons » où certains demeurèrent d'ailleurs à perpétuité. C'est que les potassons pouvaient s'enorgueillir d'avoir inventé un mouvement, qu'ils qualifièrent de mouvement « Bibi ». Sa doctrine,

qui cherchait à développer le goût du baroque et du primitif, était très proche du mouvement « Dada » qu'il précéda légèrement. Aussi suit-on avec intérêt rue de l'Odéon, la parution du manifeste Dada, en 1918 : « Boumboum. Boumboum. Boumboum » et de la naissance du surréalisme. Comme autour d'Adrienne on cultive la bonne humeur, on commente avec animation la recette qui vient de paraître pour faire un poème dadaïste, et que je ne résiste pas au plaisir de rappeler à votre mémoire :

« Prenez un journal. Prenez des ciseaux. Choisissez dans ce journal un article ayant la longueur que vous comptez donner à votre poème... Découpez l'article. Découpez ensuite avec soin chacun des mots qui forment cet article et mettez-les dans un sac. Agitez doucement. Sortez ensuite chaque coupure l'une après l'autre dans l'ordre où elles ont quitté le sac. Copiez consciencieusement. Le poème vous ressemblera. Et vous voilà un écrivain original et d'une sensibilité charmante ; encore qu'incomprise du vulgaire ».

La librairie était donc le lieu de rencontre des écrivains, qui venaient s'entretenir entre eux, bavarder avec Adrienne ou lui lire leurs manuscrits. Beaucoup, qui étaient les premières années « en fleurs », se sont vite couverts de fruits. Malgré la notoriété, ils continuaient à fréquenter la rue de l'Odéon qui, à cette époque, avait encore des allures provinciales. Ce sont eux que je voudrais évoquer maintenant. Voilà donc les ombres, les grandes ombres qui reviennent, quand la nuit est immobile et la rue si tranquille qu'il semble que rien n'ait changé. Les voilà, descendant le trottoir de droite, pour entrer au no 7, dans un ordre qui n'est dû qu'au hasard de leur fantaisie :

Paul Claudel : en 1922, il écrivait à Adrienne alors qu'il est en poste à Tokyo, « afin qu'elle lui donne beaucoup de détails sur les choses et les gens de Paris et de la rue de l'Odéon », sur ce qu'il appelle « le monde des vivants ».

Paul Fort, son premier client, vient d'écrire « La Chapelle Abandonnée » qui demeure dans toutes

les anthologies.

André Breton, auquel Adrienne trouve une ressemblance avec ces figures d'archange qui sont au porche des cathédrales. L'archange est habillé, quand elle ouvre sa librairie, en bleu horizon de médecin auxiliaire et il éprouve un « besoin violent de nouveauté ».

Philippe Soupault, tiraillé entre son éducation traditionnelle et son désir de remettre en cause la Société.

Léon-Paul Fargue, le causeur éblouissant, qui « défaisait » dit Adrienne, « la vie sous toutes ses coutures pour nous montrer ensuite comment ça se recoud ». Un jour où Adrienne s'amusait à lui lire les lignes de la main, exercice dans lequel elle excellait, celui-ci, soudain inquiet, se mit à la questionner « Alors, vais-je devenir fou ? »

- « Oh ! Que non » dit-elle « Vous l'êtes bien assez comme ça ».

Paul Morand, Darius Milhaud, Raymond Radiguet, Marc Allegret, Jules Romains qu'Adrienne considère comme son gourou

personnel parce qu'il lui apporte sur le monde une idée féconde. Il est accompagné parfois de ses « copains » avec lesquels il se déguise en voyou pour aller flâner avec eux à Ménilmontant ou sur les bords du canal Saint-Martin.

André Gide aussi vient souvent. Il porte un grand chapeau Stetson à larges bords, une cape ou un manteau jeté sur les épaules. Il vient faire des lectures devant un cénacle si choisi qu'il dit un jour : « Mais il n'y a là que des génies ». Et Adrienne, soudain précieuse, lui répond : « Mais, cher Maître, vous ne voyez pas plus loin que le bout de votre nez ». Le maître félicite Adrienne lorsque celle-ci fait paraître « La Gazette » : « C'est de l'excellent » dit-il « vous avez su donner le ton de votre voix, la plus naturelle à vos phrases ». Paul Léautaud passe souvent rue de l'Odéon. On dit que son bureau au Mercure de France est recouvert de journaux sur lesquels sèchent des croûtes pour ses chats et ses chiens. On dit aussi que dans un coin, il y a des piles d'un livre de Gide qu'il n'aime guère, « Les Nourritures Terrestres ». Lorsque les visiteurs quittent son

bureau, il leur demande s'ils ne veulent pas emporter quelques nourritures.

Apollinaire s'était évanoui un des premiers. Mais il avait laissé un message de recherche : il voulait trouver des noms nouveaux et des sons nouveaux. Paul Valéry est beaucoup venu à la librairie. Il a un charme et une gentillesse extrême. Il est aussi très gai, nullement gâté par les « Chers Maîtres » qu'on lui prodigue constamment. Il raconte volontiers comment il a failli se suicider quelques années plutôt à Londres quand un livre est tombé du tiroir où se trouvait le revolver. Ce livre l'avait tellement faire rire qu'il avait changé d'avis.

Adrienne aimait bien aussi Blaise Cendrars, qui apportait « une atmosphère de film d'aventure parce qu'il parlait peu et avait de la gueule ». En rentrant de la guerre où il avait perdu un bras, il avait porté un poème au Mercure de France, qui avait été accepté. Apprenant alors que les poèmes n'étaient jamais payés, il s'était mis en colère. «Foutez-le donc en prose et donnez-

moi cent sous».

Valéry Larbaud arrive en tenant serré sur sa poitrine sa canne et son chapeau ; il a les plus beaux yeux du monde. Il vient peut-être d'Alicante ou part pour Jijona d'où il expédie à Adrienne cinq kilos de « Turron » en échange d'une lettre et des nouvelles de leurs amis. Il vient alors d'écrire « Barnabooth » qui demeurera une des grandes figures mythiques de la littérature. Pierre Reverdy, qui voudrait être le cubiste de la littérature, apporte aux « Amis des Livres » la revue d'avant-garde « Nord-Sud » qu'il a créée et où Apollinaire vient de publier quelques-uns de ses plus beaux poèmes. Il écrit lui aussi des vers simples et merveilleux qui enchantent Adrienne.

« En ce temps-là
J'écrivais dans un grenier
où la neige en tombant
par les fentes du toit,
devenait bleue ».

Louis Aragon, dont la lèvre est soulignée d'une ombre de moustache, est alors au PCN et affirme être scandalisé par la vulgarité des carabins. Il est capable de parler pendant des heures dans un coin de la librairie, oubliant tout. Quand il s'en va, il est allé rejoindre Cyprian, la sœur de Sylvia Beach, dont il est amoureux et qui adore le marché aux oiseaux et le théâtre.

Cocteau est venu un jour, puis il est revenu pour lire des vers de sa voix métallique, des vers avec lesquels il espérait «taquiner l'éternité».

Mais les ombres sont innombrables. 30 ans de vie littéraire. C'est un monde. Dans cette immense fresque, on discerne tout ce qui comptait alors en France dans le monde des Lettres. Et ce qui comptait alors à Paris comptait dans le monde entier. Regardez-les, reconnaissez-les : André Maurois, Francis Poulenc, Saint-John Perse, Denis de Rougemont, Jules Supervielle, André Chamson, Jean Schlumberger, René Char, Pascal Pia, Marianne Moore, Jacques Prévert, Jean Prévost, Antonin Arthaud,

Walter Benjamin, Arthur Koestler, et tant d'autres encore.

Mais pour la plus grande joie d'Adrienne Monnier, le destin lui a ménagé encore d'autres rencontres. Leur importance mérite une plus longue approche. Il s'agit de Sylvia Beach et de James Joyce.

Il me faut d'abord présenter Sylvia. Ses parents habitaient Princeton, dans le New-Jersey, où son père était pasteur. Ils étaient l'un et l'autre fous de la France et des français ». Heureuse époque ! Sylvia est donc venue à Paris. Un jour où elle est allée à la Bibliothèque Nationale pour y lire des poèmes de Paul Fort, elle s'aperçoit que ceux-ci sont en vente chez Adrienne Monnier. L'idée lui vient de se rendre au 7 de la rue de l'Odéon. A travers la vitrine, elle aperçoit une jeune femme assise à l'intérieur. Celle-ci découvre la visiteuse et l'accueille avec chaleur. Ce sera le début d'une très longue amitié. Sylvia voudrait créer à New-York une librairie de livres français mais le prix des boutiques y est extrêmement cher et de surcroît, Sylvia voudrait rester à Paris. C'est

un autre projet qui va alors prendre corps : celui de la création d'une librairie de livres américains à Paris. Sylvia s'installe rue Dupuytren, puis bientôt rue de l'Odéon, en face, à quelques mètres près, des « Amis des Livres », au no 12. Ce sera « Shakespeare and Co ». Le nom va très vite devenir célèbre auprès de tous les écrivains américains, si bien que ceux-ci, quand ils viendront à Paris, donneront comme leur propre adresse celle de Sylvia. Chez elle, et souvent avec Adrienne, on va pouvoir rencontrer Ezra Pound qui dit alors de l'Angleterre que « c'est une île qui s'enfonce si rapidement que les Anglais risquent de se réveiller un matin avec les pieds palmés ». Gertrude Stein, qui a une Ford extraordinaire avec des phares qui s'allument et s'éteignent de l'intérieur et même un allume-cigarette électrique... Sherwood Anderson, qui adore le poulet que fait mijoter Adrienne. Peut-être une recette savoyarde... Tant d'autres encore, dont la liste serait trop longue. Une mention cependant pour l'un d'eux, Hemingway. Il est beaucoup venu. Il reviendra en

1945 en libérateur de Paris et va apparaître rue de l'Odéon debout sur un char. Le char s'arrête au milieu de la rue, pendant qu'Hemingway hurle le nom de Sylvia. Puis il se précipite chez Adrienne et monte sur le toit de son immeuble afin d'aller nettoyer les toits du voisinage de quelques tireurs allemands qui y demeurent encore, et il s'en va, pour aller « libérer les Caves du Ritz ».

Mais la deuxième rencontre - celle-ci remonte à l'été 1920 - c'est celle de Joyce. Adrienne et Sylvia ont été invitées chez André Spire, où se trouve l'écrivain irlandais. Elles le découvrent pour la première fois. Il est mince, les épaules légèrement voutées, les mains étroites avec au médius et à l'annulaire gauches des bagues aux pierres lourdement serties. Mais il a des yeux d'un bleu profond, extrêmement beaux. Il porte un petit bouc au menton. Ses lèvres sont minces et finement dessinées. Sylvia est impressionnée. Joyce est à Paris depuis peu de temps avec sa famille, sans argent, sans amis. Il a de très graves ennuis oculaires, a dû faire opérer un glaucome à Zurich et a une vue

misérable. Il raconte qu'il a dû quitter Trieste où sa nationalité irlandaise l'avait fait considérer comme un espion. Il raconte aussi qu'il vient de terminer « Ulysse » et que son éditeur a refusé de le publier, pour des raisons de moralité - le puritanisme anglo-saxon étant alors très sévère, Joyce va devenir un familier de la rue de l'Odéon. Les deux jeunes femmes sont très vites convaincues que « Ulysse », dont il leur a confié le manuscrit, est un chef-d'œuvre. Sans argent, sans moyens, sans relations dans les milieux de l'édition, Sylvia décide alors de tenter l'aventure et d'éditer « Ulysse » en anglais. Avec naturellement l'appui d'Adrienne qui, dit-elle « est de très bon conseil et presque une associée ». C'est Adrienne d'ailleurs qui trouve l'éditeur, Maurice Darantière, de Dijon. Tous les amis de la « Maison des Amis des Livres » et aussi ceux de « Shakespeare and Co » sont mobilisés pour souscrire à la publication d'« Ulysse », qui cependant ne devait d'abord paraître, sur les instructions de Joyce, qu'à douze exemplaires. La première édition sera finalement de mille exemplaires. Tout reste

difficile. Joyce est exigeant. Il veut que le livre soit habillé d'une couverture en bleu grec. Et les dactylographes successives n'arrivent pas à traduire son écriture hiéroglyphique et buttent sur l'hermétisme de certaines pages. Le livre tarde. Les souscripteurs s'impatientent. Cependant, une première représentation d'« Ulysse » va avoir lieu. Celle-ci se fera chez Adrienne, aux « Amis des Livres », le 7 décembre 1921, Le fragment d'« Ulysse » qui est présenté a été traduit en français par Valéry Larbaud. Larbaud, bien que très enthousiaste pour l'œuvre, n'en est pas moins très inquiet. Il a prévenu les invités, avant de commencer la lecture, « que certaines pages étaient d'une hardiesse peu commune, qui pouvait très légitimement les choquer ». La lecture, cependant, s'avère un succès, succès qui se confirme quand le livre paraît enfin dans sa langue originale. Si la première édition est vite épuisée, Sylvia ne s'en débat pas moins dans d'extrêmes difficultés. Elle doit payer tous les frais pendant que Joyce encaisse tous les revenus. Au

point qu'elle va finir par renoncer, ne conservant aucun droit sur le livre qu'elle avait d'ailleurs publié sans contrat. Elle renonça sans amertume, disant « qu'un enfant appartient à sa mère et pas à la sage-femme ». Cependant, elle ne perdit pas tout puisque c'est à elle que revient l'honneur d'avoir été la première éditrice d'« Ulysse », dont la carrière ne faisait que commencer. Hemingway, qui vient de le découvrir, est si enthousiaste qu'il fait passer des exemplaires en fraude par le Canada aux Etats-Unis. Et le livre devient à New-York, mais aussi à Londres où il est également interdit, l'objet d'une véritable spéculation. Une seconde édition est donc tirée à Dijon et les éditions vont alors se succéder et les exemplaires partir dans le monde entier : Les Indes, la Chine, le Japon. Quelquefois, ils sont habillés en « Shakespeare » ou en « Contes Joyeux pour Enfant » afin que le lecteur n'ait pas de problème avec la douane.

Les visiteurs affluents rue de l'Odéon. Ils viennent du monde entier. Un jour, c'est la famille Lidvinof. Un autre jour, c'est Man Ray, le génial

photographe, ou Scot Fitzgerald qui, lui, gagne tellement d'argent avec ses livres qu'il a déposés sur un plateau à l'entrée de son appartement de l'argent à la disposition des livreurs et des encaisseurs. Mais le succès d'« Ulysse » entraîne sa contrefaçon. On le publie en effet aux U.S.A. sous manteau. Il est distribué par les « Bookleggers », cousins des bootleggers, qui vendent à la même époque de l'alcool, jusqu'à ce qu'en 1930, l'interdit soit levé après une brillante plaidoirie et que Random House édite « Ulysse » à New-York. Joyce, dès lors, est soudain riche. Son éditeur lui envoie 45 000 dollars. Sylvia ne recevra pas un seul dollar. Elle a d'ailleurs renoncé à tous ses droits et va refuser toute nouvelle aventure d'édition, même lorsque Henry Miller lui demandera de publier son « Tropic of Cancer ».

Adrienne a suivi avec passion la fantastique aventure. Il n'est pas surprenant qu'elle pense à faire traduire « Ulysse » en français et à en devenir l'éditeur. C'était là une toute autre tâche. Il fallait trouver un traducteur, et un traducteur exceptionnellement

habile car le texte était difficile, bourré d'expressions populaires irlandaises et de créations propres à l'auteur. Larbaud qui en avait si bien traduit un fragment, renonça devant l'importance du travail mais accepta de revoir la traduction qui, finalement, fut faite par Auguste Morel. Cette traduction était devenue le jeu d'un chat avec la souris. Il fallut cinq ans pour que la traduction puisse être réalisée et le livre ne parut finalement qu'en 1929. Adrienne y travaillait d'ailleurs, corrigeant les épreuves, retouchant certaines phrases. « La prose de Joyce » dit-elle « est nuancée à l'extrême. Personne mieux que lui ne connaissait la couleur essentielle d'un mot et ses rejaillissements sur le texte environnant ».

C'est volontairement que j'ai centré mon sujet sur les années 20 et les années 30. Adrienne va poursuivre après la publication d'« Ulysse » son travail quotidien. Elle va publier le « Catalogue Critique », sorte de librairie idéale, puis « La Gazette d'Adrienne Monnier » à la fin des années 30.

Mais pour peu de temps. Car c'est la guerre. Le car de l'Américan Express ne vient plus s'arrêter rue de l'Odéon pour montrer aux anglo-saxons la librairie de Sylvia Beach. Celle-ci, pendant l'occupation allemande, sera internée à Vittel. Elle ne rouvrira jamais « Shakespeare and Co », même si elle doit se réinstaller rue de l'Odéon. Adrienne, elle va continuer sa route difficilement. Le temps des grands auteurs a disparu. La France des années 40 et des années 50 n'est plus la même. Dans le cours des années 50, Adrienne est malade. Elle note soigneusement sur son agenda ses troubles. Ce sont des bruits dans l'oreille, des bruits de forge, des bruits de cigale, de cors de chasse, de cloche, de rumeurs, ou bien elle entend « une ville en fête pleine de rumeurs et de carillons ». Le 20 mars, elle note : « cloche lointaine au son très fin », le 21 : « bruit très fort, genre chute d'eau, puis grand brouhaha », le 31 : « tantôt cigales, tantôt forge à sonorités argentines, mais surtout des sistres d'Isis... » Le 8 avril, Sylvia vient coucher chez elle pour l'aider à combattre un état dépressif qui s'est installé et qui s'aggrave. En mai et en

juin, elle sent que le mal s'aggrave et elle donne des consignes par écrit pour sa sœur Marie Monnier. Ses livres iront à la Bibliothèque Municipale du 16^e arrondissement, sa correspondance d'écrivains et ses livres dédicacés à l'Université de Paris. Enfin, elle laisse un « plan » pour Maurice Saillet, son exécuter testamentaire, qui a la mission de faire paraître un livre de souvenirs qui s'intitulera « rue de l'Odéon ». C'est après sa mort, survenue le dimanche 14 juin 1955, que l'on a trouvé ce texte daté du mois de mai : « Je mets fin à mes jours, ne pouvant plus supporter les bruits qui me martyrisent depuis huit mois, sans compter les souffrances et la fatigue que j'ai endurées ces dernières années.

Je vais à la mort sans crainte, sachant que j'ai trouvé ma mère en naissant ici et que je trouverai une mère également dans une autre vie ».

A ce moment de mon discours, j'éprouve une certaine inquiétude parce que j' imagine que vous avez un sentiment de frustration. Ne vous ai-je pas dit, en effet, que si

j'avais choisi pour thème « Adrienne Monnier », c'était d'abord parce qu'elle était savoyarde.

Il est vrai que les documents qui se rattachent à cette racine ne sont pas très nombreux. Pas très nombreux, sans doute, mais de quelle importance...

D'abord, elle était considérée par toute cette intelligentsia parisienne qui l'environnait, comme une savoyarde par son parler, son vêtement, par son caractère aussi. Si vous lisez les gazettes d'Adrienne, vous y trouvez des références à la Savoie. C'est ainsi que l'une de ces gazettes s'appelle « Berthier », un grand ami d'Apollinaire. Et ce Berthier se trouve curieusement Chef Ingénieur à « l'Aluminium » à Chambéry et il habite Montmélian.

Une autre chronique se nomme « Esquisse des Déserts ». Il y est question du Margeriaz, de la terrasse du Nivolet et du Revard, de la brume bleue de l'horizon, de la couleur turquoise du lac du Bourget et des routes qui sont comme des veines de lait, du col de la Féclaz comme un aigle immense et enfin d'un village

magique, celui des Déserts.

Mais ce qui est la traduction la plus éclatante de son attachement à la Savoie, c'est qu'elle reviendra chaque été y passer quelques semaines, comme si elle célébrait en revenant en Savoie un rite de retour aux sources. Les Déserts sont en effet le berceau de la famille Sollier, la famille de la grand'mère maternelle d'Adrienne. Alors, elle raconte ses montées aux Déserts avec l'arrivée en gare de Chambéry, puis la route des Déserts soit avec la carriole de la Mère Simon, soit une vieille mule qui s'arrêtait devant le café de Saint-Jean-d'Arvey et n'acceptait de repartir que lorsqu'on lui avait apporté une miche de pain trempée dans un litre de vin. « On quittait », dit-elle « Chambéry à la brune, les fillettes dans la cariole, les grandes personnes montant à pied, pour arriver sur le plateau à la pointe du jour ». Dans les premières années, elle venait avec sa sœur Marie, surnommée « Rinette » et elles allaient à « La Ville », un hameau des Déserts : « mais on avait là-bas certaines habitudes. On passait quelques jours chez tante Victorine,

puis on gagnait le chalet de l'Oncle Grégoire, où les bergères et les bergers faisaient du feu dans les rocailles et chantaient ». Quelques années plus tard, elle viendra avec Sylvia Beach qui est si enthousiaste du lieu qu'elle y achètera un chalet, devenant ainsi citoyenne des Déserts. Leur présence ne pouvait passer inaperçue, et malicieusement les « Désertiers » les avait surnommées les « américaines ». Les américaines, quand il pleuvait, prenaient leur douche sous le tuyaude la gouttière, et quand il faisait beau, elles se promenaient sur le plateau de la Féclaz, observant au loin la chaîne des Belledonnes avec ses montagnes plaquées de neige, ou bien elles accompagnaient les bergers qui allaient avec leurs bêtes passer les mois d'été dans les chalets du plateau de la Féclaz. « On ne se lasse pas » dit Adrienne « de rester devant ces espaces qui n'ont rien d'effrayant et qui donnent à l'âme de vives éclaircies et l'inclinent vers de faciles renoncements... Cependant que d'un village magique invisible, projeté dans une sorte d'espace intérieur, s'élève un son de cloche ».

Et c'est peut-être aux Déserts que l'on doit les pages les plus intéressantes de ce qu'a pu écrire Adrienne Monnier : ce sont « les Fableaux », 76 pages écrites entre 1924 et 1929, qui me paraissent si originales, que je voudrais m'y attarder un instant.

Le premier « fableau » s'intitule « Les Commère s ». Il s'agit de Barbe et de la grosse Jeanne : « On les voit qui avancent l'une vers l'autre avec un des petits de leur fils dans les plis de leur robe. La grosse Jeanne va dans les maisons, assiste aux naissances et aux décès, retarde ou précipite les promesses de mariage, provoque les disputes, s'entremet pour les réconciliations, se prononce sur les maladies des vaches et boit du café à toute occasion. Barbe, elle, se tient immobile, assise à son balcon, ne bougeant qu'une ou deux fois par jour pour aller à la fontaine. On vient vers elle. On vient parler avec elle ». Adrienne les connaît bien puisque Barbe et Jeanne habitent comme elle « La Ville ». « C'est là » dit Adrienne « que se trouve le génie du lieu ». Et pourtant « La Ville » ne contient ni l'église, ni la mairie, ni l'école, ni la poste, ni même l'auberge

ou la boulangerie, habitacles où se meuvent des êtres sans durée, fonctionnaires ou passants soumis à d'autres lois que celles de la commune. Les âmes sont tout entières contenues dans Barbe et Jeanne qui savent nommer tous les gens, toutes les bêtes et n'importe quel endroit, pâte et levain où s'étendent les morts, où se lèvent de nouveaux vivants. La grosse Jeanne a mis au monde quatre garçons que l'on appelle « l'économe », « le chef », « le sergent de ville », « le saïgon ». C'est l'économe qui a fondé « Le Coin du Feu », première auberge sur le plateau de la Féclaz. Et c'est « le chef » qui a cédé un des chalets à Sylvia Beach. Adrienne a une source d'informations sur le plateau, sa propre commère. C'est « Fine », Madame Jocelyne Gay. Elle avait été blanchisseuse à Paris et logeait quelquefois Adrienne au cours de ses séjours. « Fine » la tenait au courant de la vie sur le plateau pendant l'année et elle va lui fournir la matière première de la plupart des « fableaux » : dans « le Bailleur », elle parle « du père Bouvard qui a la rage d'acheter la terre et ne se

laisse plus vivre». Et plus loin : « du nouveau bassin qu’ils veulent faire construire au lieu de continuer à aller au Repat ». Ou encore : « des messes à 5,50F pour les défunts et à 11,50F le jour de leur anniversaire ». Ou bien de la politique, avec « ceux qui votent pour cafard ou pour socialo ». « Le Bailleur » conclut : « Ils te prennent le pognon d’une main, et ça sort par l’autre ».

Dans«L’homme buvant du vin»,c’est la critique du progrès. L’électricité va venir dans la commune et celle-ci doit emprunter 80 000,00 Francs au Crédit Foncier : «tu vas voir les impôts, déjà 70F de plus que l’année dernière. Et c’est pas fini. On a commencé à poser les fils dans les maisons d’en bas, des machines à faire venir la foudre. Les enfants y toucheront : c’est du danger. Les montagnards, l’été, se couchent avec la pleine lune et l’hiver, n’ont rien d’autre à faire que s’occuper des lumières. 20 F de pétrole et deux litres d’huile. Tu en voies la farce.

Tu verras ce que ça te coûtera, avec ton électricité ». La bouteille de vin descend pendant qu’il parle. Cela

aide à la réflexion. « L’homme, ça devrait vivre seul. Ça devrait savoir faireda cuisine,recoudreses boutons, et blaguer avec les copains, et prendre ce qui se présente. Bonjour, bonsoir. Les femmes, toujours à vous reprocher le tabac, et le vin, et tout. A la tienne, Etienne ! »

Un autre personnage des « Fableaux » est « Le Bourru » : « Est-ce que je les aime, est-ce que je les crains ? Et eux, ont-ils souci de moi ? Ce n’est que du raflafla et ils mériteraient d’avoir la tête ou ils ont le ... Plutôt dire bonjour à mon chien, c’est un gars qui ne fait qu’un avec moi. Attendez-voir un peu que je vous enfonce mes doigts dans les mollets, que je vous pisse contre vos portes, que je vous aboie la nature de mon naturel ».

Dans « La Servante en colère », la servante s’est fait traiter de voleuse pour une histoire de perles et se fait injurier par sa patronne. Elle est révoltée. Elle exprime toute sa colère : « Ah ! Je te... je te... que tu... que tu tombes au fond des cabinets et que je te fasse tout mon besoin sur la tête. Que le blanc des yeux te

fonde et que l’os du cul te pèle. Je te veux tant de mal, laide femme, qu’il finira bien par t’arriver ». Et elle est décidée, pour en finir, à vendre son âme au diable, s’il le faut, et elle se réjouit parce qu’elle pense qu’ainsi, elle sera de « ceux qui font cuire les autres dans les chaudières, qui crèvent les yeux, qui arrachent les dents avec des tenailles et les replantent avec des marteaux, qui rabotent le nez, qui enfoncent une aiguille à tricoter par une oreille, jusqu’à ce qu’elle ressorte par l’autre, qui piquent une fourche dans le ventre comme une fourchette dans le boudin. Je coupe, je scie, je tranche, je désosse un bon morceau de plat de côtes qui vous ferait un bon bouillon, une bonne épaule roulée, du sel, du poivre dedans avec un joli os de jarret pour faire le jus ». On croirait en écoutant Adrienne, voir le tableau du « Jugement Dernier » de Roger Van Der Weyden.

Dans « Le Château du Mendiant », le pauvre homme rêve d’habiter une tour, une tour de Notre-Dame. « Ce serait une tour très belle, avec l’eau, le gaz, du linoléum, des buffets remplis d’assiettes, aux murs des

calendriers avec des salopines qui fument, et puis dans les pièces des vases avec des fleurs et puis sur les meubles, des cochons avec des centimètres dans le ventre, et puis, aussi des cabarets à liqueurs, enfin tout, quoi. Et pas du rayon à 13 sous. Et puis aux murs... » Aux murs, il rêve qu’il y aurait du papier bleu ciel et ce papier lui fait penser à la dame, la vraie « celle qui est par-dessus les toits » et à laquelle il pense. Alors « le mendiant » pour s’évader plus loin « se ficelle l’œil » comme il le dit « à une des fumées au-dessus du toit, le long de la robe de la dame et la voit ». Mais à ce moment de son rêve, le « mendiant » retourne à des ambitions plus simples : « le plus beau, dans la tour, ce serait la chambre, la chambre à coucouche. Des rideaux de dentelle. Pas de la neige, mais des plumes plein le matelas, plein l’oreiller et plein l’édredon. J’en ai par-dessus la tête » dit-il « par-dessus la parole. Vous ne voyez plus, vous n’entendez plus ».

Dans « Les Vierges folles », un long « fableau », il y a « Augusta, Jeanne, Lili, Titine et Odette qui vont à l’auberge. La porte est ouverte. On

entend de loin le piano mécanique qui joue la « Valse brune, des chevaliers de la lune... » A l’auberge, il y a déjà Jules, Edmond, Michel, Armand, le beau Milo, en bras de chemise, veste et ceinturon au dos de la chaise. Cigarette au coins des lèvres et bonnet de police à l’oreille. Et aussi Albert. L’auberge s’appelle « Le Rendez-vous des Chasseurs ». C’est un lieu où se rencontrent de toute éternité » écrit Adrienne « les filles folles et les garçons dissipés ». Nul n’ignore que dans la grange de l’auberge, tout et plus se passait. Une fille qui avait fréquenté là devait faire son deuil de mari, à moins d’aller ensuite se placer un bon nombre d’années dans la capitale et de revenir avec de sérieuses économies. « Les filles fument, les hommes jouent au piquet, boivent une anisette ou une fine. De temps à autre, ils font danser les filles sur l’air de «Cœur de Lilas», l’air préféré de tout le monde, dont on a eu les paroles grâce au beau-frère de Charles, qui est bistrot à Paris. C’est triste, mais tout à fait bien. L’horloge a sonné onze ou douze coups. Les garçons donnent des bourrades aux

filles, les embrassent dans le cou, les pincement, leur attrapent les nichons, leur soulèvent les jupes. Elles rient sans arrêt. Terriblement. Leurs rires grouillent, grimpent, dégringolent, comme un troupeau de diables dans toute la ratatouille de ses ébats ».

Enfin, « Vierge Sage » : « il est difficile de faire le mal, il est difficile de faire le bien, pense-t-elle. Mais tout vous garde avec tant de douceur et de force : la voûte de mon front, le fichu croisé sur ma gorge, la pierre bleue de ma bague, la couleur blanche du linge qui tâche mon corps et la moindre agrafe de mon vêtement... De temps en temps » dit-elle « je lève les yeux sur mon ouvrage et je regarde autour de moi. Que c’est beau, une maison et tout ce qu’il y a dedans. La table, les chaises, l’armoire, le grand nombre des objets. Il me semble qu’il y a dans n’importe lequel d’entre eux des milliers de petites vertus qui chantent avec une petite bouche ronde, sans aucun souci qu’on les entende. Si peu qu’on y prête l’oreille, les mains se joignent et les larmes viennent aux yeux. Que de raison ».

Pour bien connaître Adrienne, il m’avait paru indispensable de vous rappeler très brièvement ces quelques pages oubliées.

Depuis sa mort, depuis ce qui a été sa deuxième mort, je veux dire le volume paru au Mercure de France et qui lui avait été consacré entièrement - bel hommage, mais dernier hommage rendu par la France - personne n’a plus parlé d’elle. Si... Richard Mac Douglas, qui a publié à New-York en 1976 le seul, l’unique ouvrage qui parut sur Adrienne Monnier, et dont vous avez pu voir lors des projections la couverture. Il s’intitulait : « Les riches heures d’Adrienne Monnier ».

De riches heures que celles où Adrienne vivait, entourée d’une pléiade d’écrivains célèbres. C’est qu’elle savait l’importance de la pensée dans un monde qui déjà était profondément déchiré par les guerres franco-allemandes, pensée dont elle attendait un renouvellement non seulement dans les Lettres et les Arts, mais dans la vie. Son ouverture à tous ceux dont elle pressentait qu’ils apporteraient quelque chose d’original était exceptionnelle.

C’était l’ouverture à la nouveauté.

Aussi avait-elle réussi à faire d’une minuscule librairie un lieu exceptionnel pour la langue française, devenue médiateur d’une culture qui avait encore des ambitions d’universalisme.

Vous m’avez fait, Messieurs, l’honneur de m’accueillir parmi vous, dans un lieu ouvert à tous les richesses de la Savoie. Au moment où j’en franchis le seuil, j’éprouve un sentiment de reconnaissance et de joie pour m’avoir donné, le temps d’un discours académique, la chance de faire revivre ces riches heures d’Adrienne Monnier. Depuis qu’elle a quitté le 7 rue de l’Odéon, le monde a changé : le livre qu’elle aimait tant est devenu pour certains un banal objet de consommation, au même titre que les boîtes de sardines et les paquets de pop corn. Il faut demeurer vigilant et garder à l’esprit le message qu’Adrienne Monnier nous a laissé : celui de défendre et de faire rayonner ce que gardent les livres, et qui est sans doute ce qu’une nation a de plus précieux : sa langue et à travers elle, sa culture.

André Gilbertas. Discours en l’honneur d’Adrienne Monnier prononcé à l’Académie Savoisienne en 1995. Avec l’aimable autorisation de l’Académie Savoisienne.



Adrienne Monnier et André Gide, deux amis au service d'une même cause

Quand Adrienne Monnier commence sa carrière de libraire, la vie de Gide est sur le point de prendre un nouveau départ. On est encore au cœur de la guerre, mais l'espoir d'un renouveau, de voir éclore un siècle régénéré, est partagé par nombre de Français. Pour ceux qui croient à l'urgence d'un art nouveau, d'un langage renouvelé, la boutique de la jeune femme va vite apparaître comme un lieu de rencontre et d'effervescence privilégié. Le grand brassage social de la guerre a mis fin à la prééminence des salons aristocratiques que Proust lui-même ne fréquente plus que pour en décrire le déclin ; chez Adrienne Monnier, fille de postier et institutrice, c'est l'amour de la littérature qui tient lieu de lettres de noblesse, et la vocation commerciale qui veut que cet amour soit contagieux.

Précisément, dans les dernières années de la guerre, la situation et la figure de Gide changent brusquement. Ses *Nourritures*

terrestres, dont il ne s'était vendu que cinq cents exemplaires en vingt ans, deviennent un manifeste essentiel pour toute une jeunesse qui a le sentiment de renaître à la vie, et c'est pour tenter d'obtenir un exemplaire de ce livre devenu introuvable qu'Adrienne Monnier va, le 15 décembre 1916, prendre contact avec Gide. À cette époque, celui-ci traversait une période d'angoisses et de doutes, et cette demande fut certainement pour lui un signe important.

Il faut tout de même attendre encore deux ans pour qu'il devienne pour elle un partenaire idéal. D'abord, la liaison amoureuse avec Marc Allégret l'entraîne vers un optimisme rajeuni, qui le met en résonance avec les nouveaux créateurs, dadaïstes en tête ; Marc va parfois être son émissaire auprès d'Adrienne dont il fréquente volontiers la boutique, au point que Gide en fait l'annexe de son salon, quand il y donne rendez-vous au jeune Jean Paulhan, en mars 1919.

Ensuite, la reparution de *La NRF* en 1919, la republication de ses œuvres antérieures, ses prises de position sur l’avenir de l’Europe, sa participation aux décades de Pontigny contribuent à sculpter la statue de celui que bientôt Rouveyre appellera « le contemporain capital ». Quand Gide se rend à *La Maison des amis des livres*, il n’y va pas seulement pour rendre hommage à son ami Paul Valéry, ou pour échanger avec Léon-Paul Fargue, mais aussi pour retrouver de jeunes admirateurs, aux surréalistes versatiles succédant les Saillet, Thomas et Levesque.

Enfin, loin de se satisfaire de ce rôle confortable, Gide est décidé à innover encore, et ses réflexions sur le roman à venir trouvent, dans ce petit temple où fréquentent Larbaud et Joyce, de quoi stimuler sa foi. Lui-même se charge de révéler aux fidèles d’Adrienne l’œuvre de Raymond Roussel.

Cela ne signifie pas que, pour Adrienne Monnier, Gide soit le roi de sa fête. Il est un des chevaliers de sa table ronde, qui peut, à ses yeux,

commettre des fautes, comme lorsqu’il publie son *Corydon*, manifeste homosexuel résolument viril, dans lequel les femmes ne pouvaient trouver leur compte. Mais il est un collaborateur plein de bonne volonté, qui prête sa voix à de nombreuses lectures, participe à des causeries, ou préface un catalogue quand le peintre Cornilleau expose ses aquarelles dans la librairie en mars 1920.

Et puis, il y a, entre la jeune libraire et le mandarin des lettres, des affinités évidentes. Même s’il n’est pas précisément un féministe, Gide est, depuis son adolescence, habitué au commerce des femmes, un commerce avant tout intellectuel, dans lequel il donnait la réplique à ses trois cousines avec qui il entretenait un véritable salon littéraire. Par la suite, il avait connu des femmes qui, en matière de littérature, pouvaient lui tenir lieu d’interlocutrices, et parfois de consœurs. Il connaissait ainsi, depuis le début du siècle, Aline Mayrisch, critique littéraire occasionnelle, traductrice et

même auteur d’un récit qu’il devait faire accepter au comité de lecture de la très masculine NRF. Il connaissait aussi l’amie de cœur d’Aline, Maria Van Rysselberghe, qui ne tenait pas encore la plume, sinon en secret, mais se montrait déjà lectrice clairvoyante et critique impitoyable, dont il suivait le plus souvent les conseils. On pourrait établir ici la longue liste des adoratrices de Gide, mais l’important serait surtout de souligner qu’envers ces femmes, il fit toujours preuve d’une équanimité affectueuse, réservant ses coups de griffe ou ses révoltes à des confrères. C’est ainsi qu’avec Adrienne Monnier, il entretint, trente ans durant, un dialogue de plus en plus amical, et même complice, passant du « *chère Mademoiselle* » à « *chère amie des livres* » puis à un « *chère amie* » qu’Adrienne, renonçant enfin au « cher Maître », finira par lui accorder en retour. Et s’il lui arriva de critiquer certains vers d’Adrienne, il appréciait beaucoup, plus encore que ses jugements, le style dans lequel elle les présentait, au fil de ses gazettes. Par exemple, le 8 février 1940, il peut lui écrire :

« *Je ne sais pas comment vous faites pour garder, dans votre écriture, un ton de voix si parfaitement naturel ; plus même que dans la conversation. On vous sent à la fois si sensée et si aimablement potasson... C’est délicieux. À vous lire, je reprends goût à la vie.* »

Mais il a donc fallu attendre que la guerre les sépare pour que cette complicité, et même le besoin qu’ils ont l’un de l’autre, se manifestent dans leurs lettres. C’est d’abord l’aide qu’Adrienne, usant de ses relations, apporte à Gide pour faire sortir certains prisonniers des camps de concentration, en 1939. Puis ce sont les échanges de renseignements à propos des jeunes amis mobilisés, Saillet et Thomas en particulier :

« *Et quelle joie de retrouver, sous votre aile, les poussins amis Thomas et Saillet.* »

Enfin, avec l’isolement qu’entraîne l’exil de Gide à Nice, puis en Tunisie, la chaude intimité des Amis des livres apparaît comme un carrefour amical, une oasis lointaine et désirable,

dont les Gazettes se font parfois l’écho :

« *On vous bénit de permettre, à notre imagination du moins, d’assister à ces réunions, d’en être – ah ! et de tout cœur.* »

Et Gide savait aussi flatter les goûts d’Adrienne quand, d’Algérie, il lui envoyait un colis :

« *Si vous saviez combien votre exquise lettre de fin d’année m’a donné de bonheur. Et avec quelle avidité je me suis jetée sur les dattes, délicieuses, plus moelleuses que n’en eus jamais. Idée splendide d’avoir mis aussi des amandes : c’est ici d’une rareté folle ; je n’y ai pas encore touché ; quand vous serez là, nous ferons un de ces gâteaux aux amandes !* »

Et en retour, Adrienne lui manifeste un constant attachement ; elle qui s’est disputée avec Fargue, brouillée avec Larbaud, n’eut jamais de grief contre Gide. Et quand il mourut, elle trouva, pour exprimer son émotion, des images qui construisaient une même métaphore :

« *J’ai eu avec lui trente-cinq ans de relations littéraires qui occupent les coins les plus chers et les plus éveillés de ma mémoire.* »

« *Personne, je crois bien, n’aura eu dans ma librairie figure à la fois si grande et si amicale.* »

« *Nous savons qu’il avait le génie de la Littérature, qu’il était là chez lui.* »

Pour Adrienne Monnier, la Littérature, sa librairie et sa mémoire étaient trois espaces superposables, un même temple qu’elle avait édifié contre les divisions que la vie imposait, et il fallut que ce soit Gide, l’insaisissable Protée, qui en soit le génie unificateur.

Pierre Masson



Les Déserts dans l'odyssée littéraire de la France au XX^{ème} siècle

Regards sur Adrienne et Sylvia, citoyennes savoyardes

C'est à une aventure sans équivalent dans le monde des lettres, couvrant la première moitié du XX^{ème} siècle, que la commune des Déserts restera à jamais associée, cela par le truchement de deux de leurs plus illustres résidentes, Adrienne Monnier et Sylvia Beach. Les historiens et les biographes ont rendu justice au singulier destin d'Adrienne, cette parisienne de grand-mère savoyarde née aux Déserts, qui, de son pré-carré de la rue de l'Odéon, *La Maison des Amis des Livres*, allait devenir un des témoins clé et une actrice exigeante de la vie littéraire parisienne du siècle passé. De fait, la trajectoire d'Adrienne deviendra rapidement inséparable de celle de Sylvia Beach, dont le destin recouvrira jusqu'à la mort celui d'Adrienne. La jeune américaine en errance, sera bien vite conquise par le Paris du jeune XX^{ème} siècle, où elle se posera définitivement, échappant ainsi à l'atmosphère presbytérienne familiale de Princeton.

C'est Adrienne qui convaincra Sylvia, tentée à son tour par une vocation impatientedediffusiondelalittérature, sans connaissances particulières du monde des livres, d'ouvrir une librairie anglo-saxonne, dénommée *Shakespeare and Company*, d'abord sise rue Dupuytren puis finalement rue de l'Odéon, en vis-à-vis de *La Maison des Amis des Livres*. Le destin de *Shakespeare and Company* allait profiter d'une série de circonstances favorables qui allait décider de la mise en mouvement d'une vibrionante communauté transatlantique d'écrivains. L'expérience mal vécue du retour des soldats américains dans leur pays, au terme de la Grande Guerre, l'effervescence intellectuelle de la vie parisienne, la perspective d'une vie bon marché loin du spectre de la Prohibition, autant de facteurs qui décidèrent cette poignée d'auteurs en devenir à franchir le pas et à s'installer définitivement à Paris, où ils furent reçus par Sylvia Beach, et sur le trottoir d'en face par Adrienne Monnier.

Lorsqu'on tente de scruter le long de la rue les souvenirs de cette étonnante entreprise bicéphale, il ne reste guère qu'une plaque indiquant que Ulysse, de James Joyce, a été édité pour la première fois par *Shakespeare and Company*, grâce à la ténacité de Sylvia Beach. Cet ouvrage, d'un accès difficile, révolutionnera les canons de la littérature universelle du XX^e siècle, et restera longtemps interdit tant en Grande Bretagne qu'aux Etats Unis pour obscénité. L'irlandais Joyce, exilé en Europe continentale pour fuir le provincialisme étouffant de son pays natal, passa de longues années à Paris, où il deviendra un proche des deux femmes.

Outre Joyce, c'est aussi une pléiade d'écrivains confirmés ou en devenir qui allait se transformer en fidèles paroissiens de la Rue de l'Odéon, qu'une autre américaine, véritable papesse des lettres Outre Atlantique, elle aussi fixée à Paris, Gertrude Stein, allait dénommer la « génération perdue », et dont les plus célèbres représentants seront Scott Fitzgerald, John Dos Passos, Ezra Pound, Ernest Hemingway qui trouva à Paris l'humus fertile duquel allaient surgir ses premières œuvres, lui qui venait très régulièrement se nourrir des ouvrages que Sylvia mettait à sa disposition, qu'il dévorait, n'ayant pas les moyens de payer.

Ses souvenirs des années de vaches maigres, qu'il compte parmi les plus heureuses de sa vie, sont consignés dans un bref ouvrage posthume, *Paris est une fête*, dans lequel le baroudeur des lettres s'épanche avec émotion. Il y relate sa participation à la libération de Paris, dans le sillage du Général Leclerc, et comment, débarquant de sa Jeep, il tombe dans les bras de Sylvia au milieu de la rue, réclame à Adrienne une soupe, avant de partir « libérer la cave du Ritz.... ».

Hemingway admirait Joyce, qu’il avait connu par le truchement des deux femmes, dont l’ombre planera pendant un demi-siècle, et par les auteurs qu’il entraîna dans son sillage, dont un autre irlandais devenu célèbre plus tard, Samuel Beckett. Après *Ulysse*, il y aura cet énigmatique point d’orgue, *Finnegan’s Wake*, qui aboutit à une déconstruction complète du langage, ou plutôt des langues malaxées par Joyce en un sabir dont quelques clercs parviennent à décrypter les clés. Si *Ulysse*, paru en 1922 en version originale, participe également de cette révolution de l’écriture, il n’en a pas moins connu une fortune inimaginable, au vu des procès en sorcellerie dont son auteur a été la victime. C’est à un Joyce découragé que Sylvia proposa un jour d’accepter d’être son éditrice, ce à quoi il répondit par un sobre « I will ». Ainsi va une version contestée, mais il est sûr, que Sylvia sera l’éditrice revendiquée d’un seul ouvrage, cas unique dans l’histoire de la profession ! Le livre, qui se calque sur l’Odyssée d’Homère, décrit une série d’événements se situant en un seul jour à Dublin, le 16 juin 1904.

Aujourd’hui encore, les lecteurs d’*Ulysse* constituent une sorte de confrérie planétaire, et tous les ans, dans le monde entier, d’Anchorage à Auckland, de Buenos Aires à Martha’s Vineyard, est célébré *Bloom’s Day*, victoire posthume pour l’irlandais rebelle. On rappellera ici l’énergie avec laquelle Adrienne tenta de susciter la traduction de l’ouvrage, véritable défi pour l’intellect, en sollicitant tout d’abord Valéry Larbaud, épaulé par le jeune Benoist-Méchin, tentative qui échoua tout d’abord, mais que la ténacité d’Adrienne finit par mener à bien, en éditant à la *Maison des Amis des Livres* la version française en 1929. On peut réécrire le roman de cette époque en imaginant les discussions entre les représentants, célèbres ou méconnus, de cette communauté de talents réunis chez Adrienne, les Paul Valéry, André Gide, Jules Romain, Valéry Larbaud, plus tard le timide Aragon, sans oublier un adolescent curieux, un certain Jacques Lacan.

En parcourant *Rue de L’Odéon*, ouvrage inachevé, la composition de cet aréopage donne littéralement le vertige, tellement sont nombreux tous ceux qui, au cours de quatre décennies, sont venus se presser soit directement mais plus sûrement guidés par des amis d’Adrienne pour former le ban et l’arrière ban des lettres françaises et de langue anglaise. Dans *Rue de L’Odéon*, on trouve de passionnantes esquisses, croquées par l’auteure, autant de précieux témoignages. Particulièrement bienvenu sera le portrait de Walter Benjamin, au destin tragique, et qu’une très profonde amitié lia à Adrienne jusqu’au suicide poignant à Port Bou de l’écrivain allemand.

Pour bien comprendre la vie de ce petit monde, il convient de rappeler également qu’Adrienne et Sylvia ont formé un couple dont la longévité s’est forgée au feu des événements à la fois exaltants de la vie littéraire parisienne, mais aussi tragiques de la Seconde Guerre Mondiale. Cette parfaite complémentarité entre la jeune fille rangée de la côte Est et la parisienne audacieuse, allait produire un détonnant dialogue à travers les années, qui aura pour cadre non seulement la rive gauche, mais aussi les Déserts où Sylvia, ne possédant aucun bien sur terre, se décidera avec la bénédiction d’Adrienne à s’installer dans un chalet dont elle fera l’acquisition. On se prend à imaginer tous les manuscrits qui y étaient entreposés pour lecture pendant les séjours d’été, et parmi lesquels se trouvait assurément *Ulysse*. Son auteur n’a jamais consenti à effectuer le pèlerinage aux Déserts, hypothèse qui aurait pu être tout à fait plausible, puisqu’il s’était déjà rendu à Rocfoin (Eure et Loir) dans la maison paternelle d’Adrienne. Mais Joyce rejetait radicalement l’idée de se retrouver perdu dans ce bastion isolé des Alpes, dont il redoutait l’altitude et la difficulté des communications.

Sources :

Beach, Sylvia, Shakespeare and Company, New York, Harcourt, Brace et World, 1959 ; Hemingway, Ernest, A moveable feast, The restored edition, London, Arrow Books, 2011 ; Mc Court, Frank et Sheffer, Isaiah, Yes I said yes I will Yes – A celebration of

Sylvia a bien montré à cet égard dans *Shakespeare and Company* le désarroi de l’auteur d’*Ulysse*, à l’approche de l’été, lorsque les deux femmes s’apprêtaient à prendre le chemin des alpages, voyage qu’elles n’auraient manqué pour rien au monde. Sylvia et Adrienne ont décrit avec bonheur et empathie les rude conditions d’existence des habitants des Déserts, en symbiose avec les animaux de la ferme, et redoutant le courroux du ciel, au plus fort de l’orage. Adrienne offre la description dans *Les Gazettes d’Adrienne Monnier*, non pas d’un lieu, mais bien plutôt d’un écosystème complexe, dirait-on aujourd’hui, entre le Margériaz et le Revard, la Croix du Nivolet, La Féclaz et le massif des Bauges. Dans cet univers aussi grandiose qu’austère, s’écoulait la vie de ces deux femmes, qui ne rechignaient pas à couper du bois ou à se mettre aux fourneaux, conversant en patois avec les paysannes de la région, et tous ces habitants des Déserts, dont certains sont encore parmi nous...

James Joyce’s, Ulysses, and 100 Years of Bloomsday, New York, Vintage Books, 2004 ; Monnier, Adrienne, The very rich hours of Adrienne Monnier, translated, with an introduction and commentaries, by Richard McDougall, Introduction by Brenda Wineapple, Lincoln, University of Nebraska Press, 1996 ; Monnier, Adrienne, Rue de

Dans cette pudique ébauche, on devine tout l’attachement de la savoyarde de deuxième génération à ce coin de montagne où elle et Sylvia passeront, à peu de chose près, tous les étés pendant près de quatre décennies. Après Jean-Jacques Rousseau aux Charmettes, la Savoie apparaît une fois encore intimement liée aux plus belles pages de notre littérature. Et dans cet espace en miroir de la *Rue de l’Odéon*, cette ruche à l’activité si bien décrite par Jacques Prévert, la cuisine gourmande d’Adrienne faisait merveille, cuisine roborative, à la fois bourgeoise et savoyarde, riche en graisse. Fidèles à l’alternance pendulaire des saisons, à cette association nomade entre les alpages et l’asphalte parisien, nos deux femmes feront que Les Déserts deviendra la chambre d’écho de ce bruissement d’idées qui parcourra tout le XX^{ème} siècle.

Jacques Galinier

l’Odéon, Paris, Albin Michel, 2009 ; Murat, Laure, Passage de l’Odéon, Sylvia Beach, Adrienne Monnier et la vie littéraire à Paris dans l’entre-deux-guerres, Paris, Fayard, 2003 ; Riley Fitch, Noel, Sylvia Beach and the lost generation – A history of literary Paris in the twenties and thirties, Norton and Company, New York, 1985.

Mireille Gonthier évoque ses souvenirs de rencontres aux Déserts avec Adrienne Monnier, sa sœur Marie et Sylvia Beach

« Ma pauvre Germaine, tu vas me faire mourir avec ton gratin aux œufs. Heureusement que le Dr. Foray habite à côté et pourra me secourir si nécessaire ! ». Ainsi s'adressait Sylvia Beach à Germaine Gay, la grand-mère maternelle de Mireille Gonthier, qui nous conte ses souvenirs de rencontres avec Adrienne Monnier, Marie Monnier dite Rinette, et Sylvia Beach. Tous les 15 août, nous montions à La Féclaz au chalet des « Américaines », comme on les appelait au village, poursuit-elle, le regard perdu dans ses souvenirs d'enfance. Je les aimais bien, et, pour moi, elles représentaient un autre monde, bien différent de celui de la Savoie d'alors : la littérature, la culture, l'air de Paris en somme. Elles venaient tous les ans passer des vacances dans le village natal de la grand-mère d'Adrienne

et Marie, Françoise Sollier, sans oublier d'acheter lors de leur passage à Chambéry des tomes aux « artusons », sortes de vers qui, paraît-il, rehaussaient le goût des fromages et garantissaient leur qualité. Je me souviens aussi qu'avant d'habiter le chalet de La Féclaz, elles logeaient chez Yves Pierre Bal dit l'Econome, puis chez mes arrières grands parents, Marie et Joséphine Gay. Et puis, un jour, ma grand-mère m'a annoncé le décès d'Adrienne Monnier, c'était en 1955, et j'en ai été bien triste. Le souvenir de Sylvia, d'Adrienne et de sa sœur Marie restera à jamais gravé dans nos cœurs, a-t-elle ajouté non sans une certaine nostalgie de cette époque à la fois lointaine et tellement proche...

(Propos recueillis par
Sylvain Jacob)



Ci-dessus :
Sylvia Beach, Adrienne Monnier, Marius Bal
Germaine Gay (grand-mère de Mireille Gonthier),
Jacques Bal (frère de Mireille Gonthier), Zoé Bal
Marie Monnier dite Rinette au milieu de Marie et Joséphine
Gay, arrières grands-parents de Mireille Gonthier

Ci-dessus :
Fermes des Bauges. Photographie
René CLAUDE, 2018.

Poésies offertes à Adrienne Monnier

Jaillissement

Faire part : 15 novembre 1915
Sous un ciel bleu horizon,
A Paris, 7 rue de l’Odéon
Adrienne Monnier 23 ans
Donne naissance à une maison,
libre, et à la marge.

Vivants, et vacants, des milliers de mots
S’offrent à qui en pousse la porte.
C’est la Deuxième année de la guerre
Celle qu’on appellera « la Grande Guerre »
par ses milliers de morts.

Amoureuse, passionnée,
Adrienne rêve.
C’est la première année de la guerre.
Écrire, lire, lire encore et encore.
Partager les mots, s’enivrer des rythmes,
S’emparer des idées, les faire ricocher.
Souffler sur les pages,
Déployer les ailes des écrivains,
Adrienne en rêve.

Les hommes meurent,
La vie en elle éclate.
Engagée, hors combat,
Elle n’écoute que son cœur,
son amour pour les livres.
Elle s’embarque pour la terre
fertile de ses désirs.
Construire sa demeure.

Par la porte ouverte, 7 rue de l’Odéon,
Passant, qu’entends-tu, un murmure, un chant ?
Non,
Juste la force d’une voix juvénile qui se pose
Sur les mots d’un poète...
C’est la deuxième année de la Grande Guerre,
Sous un ciel bleu horizon.

La maturité

Rue de l’Odéon, mercredi soir.
Passant entends-tu glisser sur le
pavé et sur le bout de la langue
des notes en forme de poire ?
Satie joue.
Paul Robeson chante.

Passant vois-tu dans la lumière des chandelles, vaciller les
visages penchés des poètes ?
Ils lisent.
Valéry lit la Jeune Parque, de sa voix de « *crible machinal* »
dites-vous,
Et Paulhan de sa voix « *de flûte d’un charmeur de serpent,
fait se dresser l’idée comme un cobra* ».
Nous sommes, chez Adrienne, au temple de la littérature.

Rilke, Madame, vous
dédie son poème
« *Le Grand Pardon* ».
Et vous pleurez.

Vous, vous dédiez vos amours aux livres.
Vous leur faites des ailes.
Le souffle de vos désirs les emporte, poussière d’or, entre les
doigts des lecteurs.
Et Saint-Exupéry s’envole, pour la première fois par vous publié.
Vous écrivez, éditez, diffusez.
Poésie en forme de *Fableaux*,
Revue, le Navire d’argent est lancé sur l’océan des nouvelles
littéraires,
Gazettes, vous commentez la vie...
Les idées jaillissent, les mots foisonnent.
Votre amour est volcanique, vos yeux aquatiques.
Vous unissez les contrastes de la Savoie et de Paris.
Vestale du temple de la vie intellectuelle et littéraire, vous êtes
un robuste sapin.

La tempête

Le monde est posé sur les vagues de
l'histoire, avis de vents force 5 et tempêtes.
Votre librairie aussi tangué.
Certains de vos admirateurs, réalistes ou
malveillants disent :
Vouée à la faillite votre ferme-couvent...
Ils vous connaissent mal.
Les valeurs s'échappent, les publications
s'arrêtent.
Et le bleu de vos yeux, Adrienne, ne fléchit
pas à l'approche de l'échec.
Votre cœur assuré depuis toujours de
l'amour paternel bat sans se rompre.

Seule la maladie coupe le fil. Elle fait un
brouhaha niagaresque dans votre tête.
Elle prend la place des mots, des livres.
C'en est de trop.
19 juin 1955,
Vous trouvez le silence.
Nous ne verrons plus l'azur de vos yeux
Nous ne ressentirons plus votre
chaleur volcanique.
Dans la déconstruction, et la mort de la
guerre vous aviez construit votre maison
avec l'immortel : les livres.
Vous êtes partie, mais votre flamme veille,
Les livres aussi.
Veuillez accepter nos hommages, Madame.

Isabelle Chaveneau

Pages suivantes :

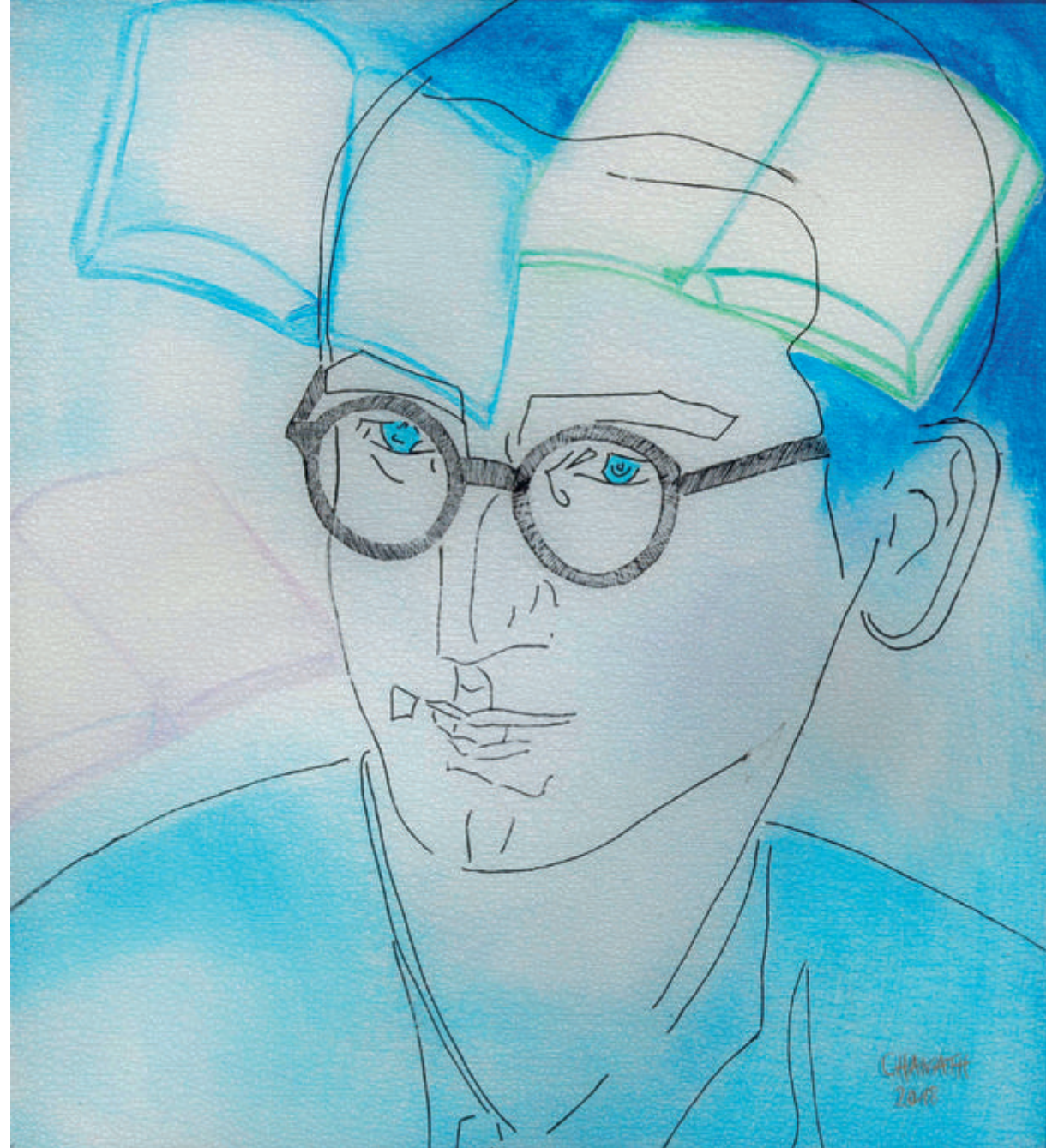
CHANATH. *Chalet de Sylvia Beach, refuge d'été*. Fixé sous verre, 34,4 x 57,5 cm, 2018
CHANATH. *Chalet de Sylvia Beach, refuge d'hiver*. Fixé sous verre, 31,7 x 50 cm, 2018



Edmond Charlot

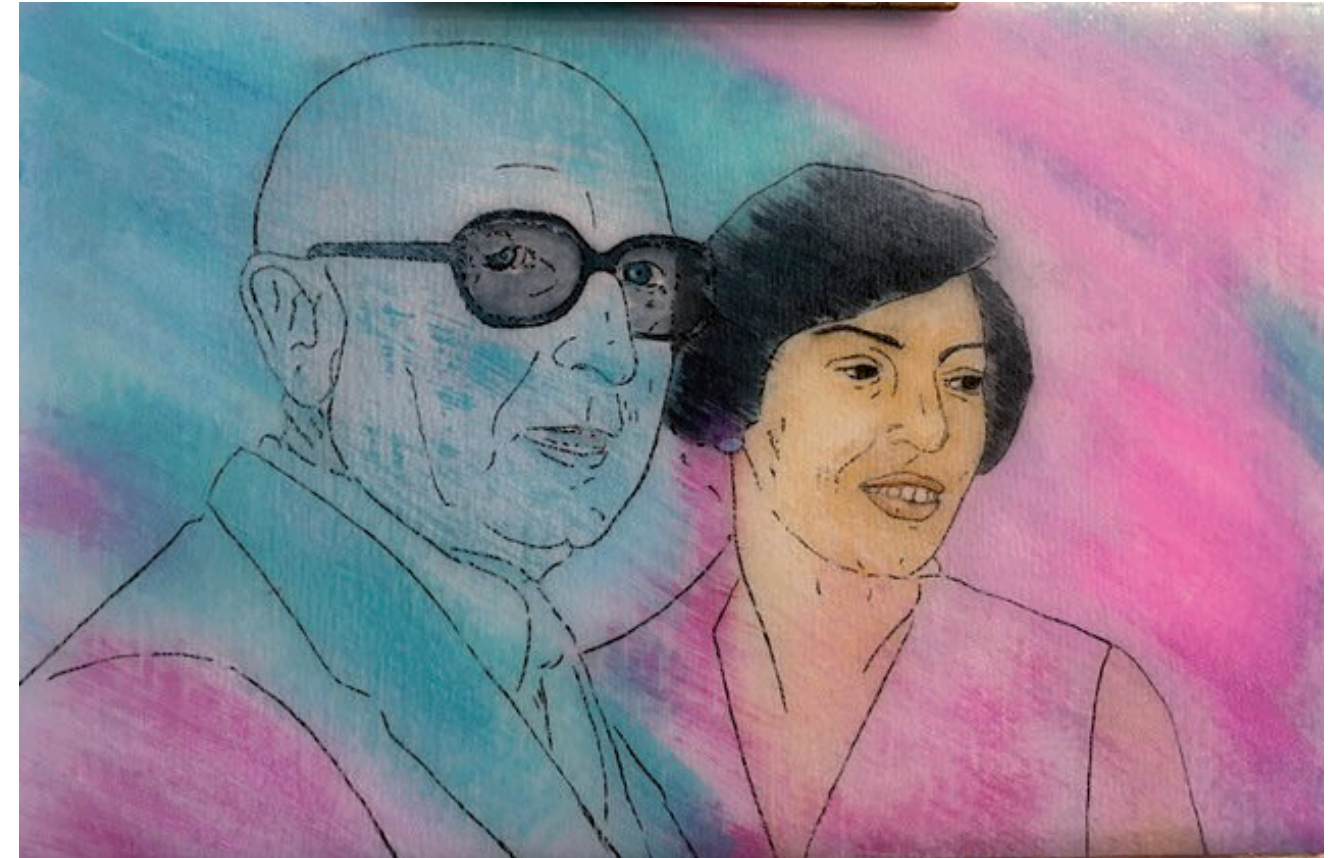
**Nous fûmes son rêve ;
par moment, il m'arrive
de me demander si
nous avons été assez
dignes de lui.**

Jules Roy



Edmont Charlot

Page précédente :
CHANATH. *Edmond Charlot- Emergence*. Fixé sous verre, 41 x 46 cm, 2018



Page suivante :
CHANATH. *Edmond Charlot et Marie Cécile Vène*. Fixé sous verre, 41 x 61.5 cm, 2019

Évocations biographiques : Edmond Charlot

Au temps des Vraies Richesses

« *Ce fut une période extraordinaire, se souvenait Edmond Charlot. Dans les années 30, Alger brassait les langues, les races, les cultures, les religions. La faculté des lettres était remarquable, avec de jeunes professeurs éminents...* » Durant les années 1937-1938, de nombreux réfugiés politiques s'y installent, ajoutant au bouillonnement de la ville. Reste que l'immense majorité des Algériens musulmans est réduite au rang de « sujets ». Le maire d'Alger, Augustin Rozis, élu en mai 1935, est un admirateur de Maurras et de Franco, et un adversaire du Front populaire.

Edmond Charlot

Né le 15 février 1915 à Alger. Élevé par une tante, puis par ses grands-parents qui habitaient au parc d'Hydra. Scolarité chez les Jésuites puis au lycée d'Alger. Crée en novembre 1936 la librairie *Les Vraies Richesses*. Fin 1944, s'installe à Paris. En 1948, revient à Alger où il ouvre la librairie-galerie *Rivages*. En 1961, sa librairie est plastiquée par l'OAS. Travaille ensuite à la radio. De 1966 à 1980, occupe des postes culturels à Alger, Izmir et Tanger.

S'installe à Pézenas en 1980, conseiller bénévole de la librairie Le Haut Quartier, créée avec Marie-Cécile Vène. Meurt le 10 avril à 89 ans.

Aux origines d'une vocation

Edmond Charlot a été marqué par la lecture de Jeunesse de la Méditerranée, de Gabriel Audisio (1935), comme toute une génération d'intellectuels qui vont croire à la grande réconciliation des peuples de cette mer. Le jeune Charlot a été aussi influencé par Jean Grenier, son professeur de philosophie au lycée Bugeaud. L'enseignant lui a conseillé de se tourner vers la librairie ; il lui a même promis un livre s'il se lançait dans l'édition. Jean Grenier veillera d'un œil tutélaire sur les débuts du jeune éditeur et lui confiera le manuscrit du premier livre d'Albert Camus, son ancien élève.

Camus chez Charlot

Albert Camus, né en 1913, est de deux ans l'aîné d'Edmond Charlot. Il fréquente très vite la librairie Les Vraies Richesses. Charlot l'associe à ses activités comme lecteur puis conseiller littéraire. Leur collaboration a débuté dès mai 1936, à l'occasion de la publication de la pièce Révolte dans les Asturies, interdite par le maire d'Alger et que Charlot publie sous ses initiales.

L'Envers et l'Endroit, en 1937, et Noces, en 1939, paraîtront également chez Charlot.

Passage en revues

Avec Rivages, dont le premier numéro est publié en 1938, Charlot veut faire une « revue de culture méditerranéenne paraissant six fois par an ». Camus en rédige le manifeste. Mais le troisième numéro sera saisi et détruit par les autorités de Vichy, dès 1939. Max-Pol Fouchet crée la même année une collection chez Charlot.

L'Arche, éditée par Charlot sous le patronage de Gide, s'impose à partir de 1944 en l'absence de la NRF qu'elle tente de supplanter.

Un éditeur en Résistance

Edmond Charlot connut de nombreux déboires avec la censure exercée par le régime de Vichy et fut jeté en prison pour ses activités éditoriales. Après le débarquement allié du 8 novembre 1942, il est rappelé par le Comité français de libération nationale, détaché au service de l'information comme adjoint de l'amiral Barjot. Sous les drapeaux, il édite les livres de la France en guerre. Dans sa maison d'édition, il publie L'Armée des ombres de Kessel et Le silence de la mer, de Vercors.

L'aventure parisienne

Si dès les débuts, Charlot, éditeur d'inspiration méditerranéenne, souhaite faire entendre la voix singulière d'une littérature de langue française née en Algérie, il a surtout l'ambition de dépasser le môle d'Alger, et d'atteindre la capitale, Paris. Il tente cette aventure dès la fin de 1944, alors qu'il est encore officiellement sous les drapeaux, à la compagnie du gouvernement militaire de Paris. En juin 1945, il publie notamment Le mas Théotime, d'Henri Bosco, qui obtient en décembre le prix Renaudot. La concurrence avec les grandes maisons sera rude...

Le métier d'éditeur

Corrections, collections, traductions... Préfaces, maquettes et couvertures... Signer des contrats. Faire imprimer – et trouver du papier ! –, diffuser. Edmond Charlot débute à Alger en publiant des plaquettes à petit nombre d'exemplaires. A Paris, certains titres connaîtront le succès et de forts tirages. L'éditeur s'intéresse à la littérature mais aussi aux livres d'art et aux ouvrages pour la jeunesse. Il avait « mille idées par jour » (Emmanuel Roblès). Éditeur complet et inventif, il fut un pionnier de la quatrième de couverture moderne.

Après les éditions Charlot

A la fin de 1947, Edmond Charlot est contraint de laisser la direction de la maison d'édition à Jean Amrouche, qui ne parviendra pas à éviter la faillite. Il retourne à Alger où il crée, en 1948, la librairie-galerie Rivages. Pendant la guerre d'Algérie, classé parmi les Libéraux, il devient une cible pour l'OAS ; Rivages est plastiquée en septembre 1961.

Charlot travaille ensuite à Radio Alger, puis à l'ORTF. En 1966, Stéphane Hessel le rappelle à Alger pour lui offrir un poste de « chef du service des échanges culturels à la Mission de coopération ». Sa carrière aux affaires culturelles le conduira à Izmir puis à Tanger.

Edmond Charlot et les arts

Dans ses librairies successives et ensuite à la Galerie Comte Tinchant, Edmond Charlot a proposé, de 1936 à 1961, les œuvres de la plupart des peintres et sculpteurs d'Algérie : Bénisti, Galliéro, Bénaboura, Bouqueton, René Sintès, Maria Manton, Nallard, Jean de Maisonseul...

Il a présenté en 1955 la première exposition de Freddy Tiffou. A l'éphémère galerie Pilote, en 1966, encore des œuvres de Baya, Mohammed Khadda et Aksoh. Il faudrait citer près d'une centaine d'artistes, présents dans ses ouvrages ou dans ses galeries...

Page suivante :
CHANATH. *Adrienne Monnier – Edmond Charlot, transmission*. Fixé sous verre, 54,2 x 55,6 cm, 2018.



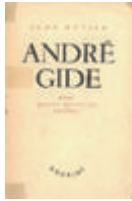
Inventaire des œuvres exposées : Edmond Charlot

Œuvres publiées par Edmond Charlot



600 – Albert CAMUS. *Le Minotaure ou la halte d’Oran*. Édition originale, exemplaire sur Rives N° 625.

Preuve de leur fidélité réciproque, Charlot édite l’ouvrage en 1950, alors que la maison est au plus mal. Certains grands papiers demeurent très recherchés, quoique l’ouvrage soit largement repris de textes antérieurs à la guerre : « *Et justement, le pick-up annonce Amar, « le coriace Oranais qui n’a pas désarmé » contre Perez, « le puncheur algérois ». (...) Au vrai, c’est bien une querelle qu’ils vont vider. Mais il s’agit de celle qui, depuis cent ans, divise féroce­ment Alger et Oran. Avec un peu de recul dans les siècles, ces deux villes nord-africaines se seraient déjà saignées à blanc, comme le firent Pise et Florence en des temps plus heureux. Leur rivalité est d’autant plus forte qu’elle ne tient sans doute à rien. Ayant toutes les raisons de s’aimer, elles se détestent en proportion.* » (AMF)



601 – Jean HYTIER. *André Gide, avec quatre portraits inédits* – Charlot, 1946. Édition originale.

Reproduction de huit conférences de Hytier données à la faculté des lettres d’Alger de février à mai 1938, grâce à Pierre Martino, doyen honoraire et recteur de l’Académie d’Alger. Jean Hytier expose huit facettes de l’écriture de Gide où s’expriment ses désirs et leur satisfaction, sa ferveur, son aspiration au bonheur, l’adhésion à la vie, le thème héroïque du besoin de se dépasser. (AMF)



602 – Rainer Maria Rilke. *Le livre de la Pauvreté et de la Mort*. Traduction d’Arthur Adamov. Collection Fontaine, Édition Charlot, 1944.

Texte assez improbable du poète européen, « sans patrie », par l’écrivain-traducteur polyglotte... On notera que par un singulier concours de circonstances, l’édition originale de cette traduction en 1941 porte bien la mention des éditions Charlot, mais que la reprise en 1944 présentée ici, ne mentionne que le nom de la collection Fontaine, abritée par les éditions Charlot... Y-a-t-il un lien avec les démêlés d’Adamov, interné au camp d’Argelès-sur-mer, avec le régime de Vichy ?



603 – Albert CAMUS. *Noces*. Charlot, 1945 (1939).

Tipasa, ce lieu de jeunesse, ensoleillé de sensualité, dont Camus dit : « *Je comprends ici ce qu’on appelle gloire : le droit d’aimer sans mesure. Il n’y a qu’un seul amour dans ce monde. Êtreindre un corps de femme, c’est aussi retenir contre soi cette joie étrange qui descend du ciel vers la mer.* » « *... ce soleil, cette mer, mon cœur bondissant de jeunesse, mon corps au goût de sel, et l’immense décor où la tendresse et la gloire se rencontrent dans le jaune et le bleu* ». (AMF)



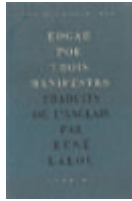
604 – Georges-Emmanuel CLANCIER. *Quadrille sur la tour*. Collection Fontaine, sous la direction de Max-Pol Fouchet. Charlot, Alger 1942. Édition originale (mention de 3^e édition).

Dans ce premier roman G.-E. Clancier décrit la quête de deux jeunes garçons, à la recherche d’un trésor. L’auteur est inspiré par l’énorme tour du village de son enfance et des récits qui l’entourent. Au pied de celle-ci mourut Richard Cœur de Lion, de retour de croisade, il était venu s’emparer des statues d’or du château. Bien que le thème de la quête soit celui du roman initiatique G.-E. Clancier n’écrit pas un voyage de l’âme, mais plus une exploration du rêve et du domaine de l’inconscient. (AMF)



605- Arthur KOESTLER. *Le yogi et le commissaire*. Traduit de l’anglais par Dominique Aury et Jeanne Terracini. Charlot, 1946.

Dédié à Malraux, ce volume d’A. Koestler réunit une série d’essais, dont une partie avait été écrite pour des revues américaines. L’auteur traite de sujets difficiles de politique ou de psychologie, « *ils sont en conséquence ardu et compliqués* ». Il imagine deux spectres de comportement social : le commissaire qui croit en la révolution pour changer la société, la fin justifiant tous les moyens, et à l’autre extrémité du spectre, le yogi qui ne croit qu’en l’effort spirituel de l’individu relié au cosmos, en la valeur de l’éducation mystique, la fin étant imprévisible, seuls comptant les moyens. (AMF)



606– Edgar Allan POE. *Trois manifestes*. Traduit par René Lalou, collection cinq continents dirigée par Philippe Soupault. Charlot, 1946. Édition originale.

Ce volume reprend deux conférences et un article d’E. Poe, qui constituent la charte de la poésie pure. Alors jamais traduits intégralement, désormais le lecteur français pouvait dès lors juger de la valeur théorique de la pensée d’E. Poe dans une traduction se voulant impartiale, différant de la traduction de Baudelaire de Philosophie de la composition jugée en certains points tendancieuse. (AMF)

Inventaire des œuvres exposées : Edmond Charlot



607 –Federico Garcia LORCA. *Anthologie poétique*, textes choisis et traduits avec une introduction par Félix Gattegno, dessins de Federico Garcia Lorca. Charlot, 1946. Édition originale, exemplaire n°1928.

« *Sa personne était magique et brune et apportait le bonheur* ». Félix Gattegno dans son introduction fait vivre Federico Garcia Lorca, qu’il loge à l’Olympe des « vrais dieux » de la poésie. Lorca a aussi le goût de la musique, du dessin et du théâtre : ses camarades le surnomment le dernier aède. Il rencontre Manuel de Falla, qui l’oriente vers la musique populaire des mélodies simples agrestes de Castille aux mélodies andalouses brûlées de l’âme arabe ; elles nourrissent avec le folklore et la tradition son courant poétique. (AMF)



608 – André GIDE. *Deux interviews imaginaires, suivies de feuillets*. Charlot, 1947.

« *J’abandonne donc aux sujets profanes mes interviews imaginaires et verserai dans ce carnet les ratiocinations dont les lecteurs du Figaro n’ont que faire....* ». Gide, qui fut très proche de Monnier et Beach, est un des quatre Prix Nobel de Charlot. Parues dans le Figaro en 1941 en précisant : « *Je n’aime pas les interviews* ». (AMF)



609 – Pierre EMMANUEL. *Jour de colère*. Charlot, 1942. Édition originale, ex. 859. Porte le visa de la censure.

Une nouvelle fois un témoignage du courage et de l’éclectisme des éditions Charlot qui publient un très jeune poète, chrétien de gauche et gaulliste tout à la fois... « *Et quand ce moi, souillé/ plus que les linges de la faute la plus basse, / portant les plis de l’adultère, les parfums/ répandus, et le sang de la victoire mâle/ et l’image de la putain ouverte encor/ (...) daigne O visage aimé baiser ce lin d’ordure/ imprimes-y Tes traits d’horreur défigurés/ sois mon Enfer O Visage supplicié (...).* » (AMF)



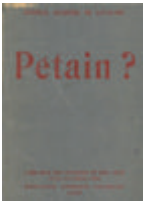
610 – Jean GIONO. *Manosque des plateaux*. Charlot, 1941. Porte le visa de la censure.

Charlot publie en 1941 cet ouvrage déjà édité en 1931 par Emile-Paul. On se souvient qu’il lui emprunta l’enseigne de sa librairie, ‘les Vraies richesses’ ... Quoique de l’autre côté de la Méditerranée, les descriptions de Giono et son appel aux sens et au cœur, sans fard, retrouvaient les valeurs sans détours de nos méditerranéens. (Prêt AMF)



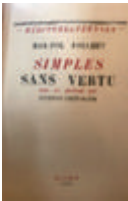
611 – André PICHETTE. *Apoèmes*. Charlot, collection Fontaine, 1947. Édition originale.

C’est le texte d’un très jeune homme de 23 ans que publie ici Charlot, dont la carrière va démarrer avec ses *Epiphanies*, mises en scène par Gérard Philippe et Maria Casarès... Et l’ouvrage est précédé d’un gris-gris d’Antonin Artaud : l’éclectisme de Charlot est manifeste - lui qui vient d’imprimer « Liberté » d’Eluard - autant que sa proximité avec l’entourage de Camus ! (Prêt AMF)



612 – Général CHADEBEC DE LAVALADE. *Pétain ?* Librairie des sciences et des arts, Paris. Éditions Edmond Charlot, Alger, 1946. Édition originale.

Rédigé dès 1942 par un général Commandant des Forces Françaises Libres en Orient, cet ouvrage veut jeter un regard lucide sur l’homme qui alors dirige le pays, ce volume étant consacré à la Grande Guerre. On notera des précisions sur l’action du général de Castelnau à Verdun. De Gaulle dira de l’ouvrage : « *Courageux ouvrage, aussi modéré dans la forme que justicier dans le fond, il contribuera efficacement à éclairer les esprits.* » (Prêt AMF)



613 – Max-Pol FOUCHET. *Simples sans vertu*. Charlot, 1937. Édition originale avec un envoi de l’auteur.

Ecrivain, poète, homme de médias, Max-Pol Fouchet sera lié à Charlot puisqu’il animera la Revue Fontaine et à Camus qui épousera celle qui fût sa fiancée, Simone Hié. Dans ce recueil de jeunesse, il égrène les sourires et corsages des jeunes filles d’Alger ... Son épouse disparût peu de temps après son mariage dans le tristement célèbre naufrage du *Lamoricère* au large des Baléares, en 1942 (Prêt AMF)

Inventaire des œuvres exposées : Edmond Charlot



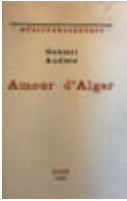
614 – Emmanuel ROBLES.
Les hauteurs de la ville.
Charlot, 1948.

Né en 1914 à Oran, Roblès orphelin tôt et pauvre retrouve à Alger Albert Camus, Edmond Charlot, Jean Hytier, René-Jean Clot...
Ce roman dénonce la société coloniale et les rapports de domination qui la fondent, jusqu'à la torture. Il obtint le prix Fémina. Sa pièce *Montserrat* eût un retentissement supérieur encore. Il est l'un des écrivains les plus engagés publiés par Charlot en même temps qu'un ami très proche de Camus et l'éditeur de Ferraoun. (Prêt AMF)



615 – André Gide. *Notes sur Chopin.* 10 lithographies originales de Marie Vitton. L'arche, 1948. Édition originale n° 935.

C'était au temps où aimer la musique signifiait aimer en jouer... Gide consacra ainsi quelques pages à son goût de Chopin, dont une bonne partie écrites dans les années 20, au moment où il fréquentait la librairie d'Adrienne Monnier. Quelques notes ont une portée quasi-politique : « ...cette vérité que je tiens pour acquise, que presque tous les grands esprits que nous glorifions aujourd'hui, que presque tous les créateurs, que presque tous ceux qui se sont levés au-dessus de la masse, sont des produits d'hybridation ou, tout au moins, de déracinement... » (Prêt AMF)



616 – Gabriel AUDISIO. *Amour d'Alger.* Charlot, Méditerranéennes, Alger, 1938. Édition originale, N° 23. Grandes marges non massicotées. Reliure de ? Rhogmi, relieur à Rabat.

« On accordera une signification plus profonde au fait qu'il existe dans cette Algérie (que d'aucuns prennent encore pour un pays de brutes héroïques) une boutique de librairie qui ait su s'appeler « Aux vraies richesses », c'est-à-dire où l'on a le sens de la pauvreté matérielle et du rachat des succès temporels par le désintéressement et la pureté ». (Prêt AMF)



617 - Philippe SOUPAULT. *Souvenirs de James JOYCE.* Charlot, Collection Fontaine, 1945. Édition originale.

Soupault avait participé à l'aventure des traductions de Joyce, comme Monnier. Et c'est chez Charlot qu'il publie ces souvenirs, véritable hagiographie de Joyce : « Je n'ai pas le courage de me moquer de ceux qui ignorent l'œuvre, le nom, le sens de James Joyce »...
A noter que la collection Fontaine éditée par Charlot n'a pas de rapport direct avec la revue Fontaine de Max-Pol Fouchet, même si les éditions Charlot l'abritèrent un temps. (Prêt AMF)

618 – G.-E. CLANCIER.
La couronne de vie.
Charlot, 1946.

Pendant la guerre, Clancier a déjà publié chez Charlot. Il récidive avec ce roman populaire dont témoigne la couverture, une des premières illustrées par Brantonne pour Charlot. Brantonne est le dessinateur principal des éditions Fleuve Noir et ... l'inventeur du logo de la marque « Esso », dans un rond. (Prêt AMF)

Inventaire des œuvres exposées : Edmond Charlot

Sont regroupés sous ce vocable les ouvrages qui ont pu être préparés par Charlot et vendus par d’autres, ou inversement, avec autre particularités, et dont François Bogliolo a bien voulu nous offrir un panorama significatif...



619 – Charles MORGAN. *Ode à la France*. Traduit de l’anglais par Andrée de Lalène Laprade. Charlot, 1942. Trois exemplaires présentés, dont l’édition originale en français, n° 2.

Trois exemplaires de ce seul recueil de poésie de l’écrivain britannique Morgan sont présentés imprimés soit à Alger, soit à Paris, l’éditeur étant toujours Charlot.
« *Tu es, ô France, la sagesse dans la connaissance, le sel de toute joie. Qui meurt pour toi meurt pour la rédemption de l’homme...* ». Le 27 octobre 1944, son *Ode to France* est lue à la Comédie Française en présence du général de Gaulle. Peu après, Charlot édite le rapport Tubert sur les massacres de Sétif, au nom d’une certaine idée de la vérité...et de la France sans doute. (Prêt AMF)



620 – Jules Roy. *Chants et prières pour des pilotes - poèmes*. Nrf Gallimard, 1946. Edition originale n° 1784.

Pilote lui-même, Jules Roy livre ici des poèmes écrits pendant la guerre et sous le choc des armes, en précisant en avant-propos : « *Méconnue, méprisée parfois, presque toujours équipée d’un matériel périmé, l’Aviation française a su, lucide et froide, aller sans défaillance à des combats désespérés...* » Ici aussi, le tirage initial a été réalisé par Charlot, et l’édition finale reprise par la Nrf... (Prêt AMF)



621 – Vincent AURIOL. *Hier Demain*. Charlot, service de l’homme, 1945. Edition originale. Envoi de l’auteur.

Vincent Auriol mariait dans ce texte ses souvenirs d’homme politique, de résistant et de prisonnier et ses ambitions pour la France, puisqu’il allait être candidat à la magistrature suprême, qu’il occupa de 1947 à 1954. Cet ouvrage était un de ses moyens de communication, et Charlot fit le maximum pour l’imprimer en de très nombreux exemplaires à une époque de papier rare et de finances difficiles. Mais une loi interdisait la publication des ouvrages de ce type en amont d’une campagne présidentielle et l’ouvrage ne put être diffusé, aggravant les difficultés de Charlot. (Prêt AMF)



622 – Jean Hytier. *L’Iran de Gobineau*. Cafre, Alger 1939. Edition originale n°190. Charlot, Alger, 1939. Edition originale n° 35.

Les éditions CAFRE prennent quelques mois semble-t-il le relais des éditions Charlot, en se servant de l’imprimeur Fréminville, CAFRE étant l’acronyme de CAMUS et de FREminville. Deux éditions de ce texte coexistent donc, la même année avec ces deux éditeurs. Dans ce recueil d’essais sur l’Iran, on trouve une idée dont Malraux assurera la postérité : « *Un tel ensemble ne se conçoit qu’avec une fois très vive (...) dès qu’elle est ébranlée, de tels spectacles sont voués à la décadence la plus prompte.* » C’est de Fréminville qui poussera Camus à s’inscrire au Parti communiste, ce qu’il fera brièvement avant-guerre. (Prêt AMF)

623 – Pierre LOISELET. *La fille de l’ouest*. Univers édition ; l’impression avait été prévue pour Charlot et son nom subsiste malgré le rejaquettage. **Edition originale.**

Ouvrage assez étonnant, puisque déjà publié en 1930 (éditions les Étincelles), roman d’aventures sombres toutes banales et où la valeur ajoutée de Charlot n’est pas manifeste. Il ne conservera pas le titre. A noter que La dame de l’ouest, de Pierre Benoît, est postérieur (1936). (Prêt AMF)

624 – Paul TUBERT. *L’Algérie vivra française et heureuse*. Charlot, 1946. Edition originale.

Très étonnant ouvrage. Suite aux massacres de Sétif, le gouvernement français constitua une mission d’enquête dont le général Tubert, proche des indépendantistes et des communistes, fut chargé. Son rapport ne fut pas publié. Charlot l’édita mais en mentionnant des dates fictives sur la couverture et à l’intérieur (1943), ce qui endormit sans doute la censure : « *Il y a ainsi, en Algérie, chez les Européens et les indigènes indistinctement, une double course individuelle à l’enrichissement illicite : celle des colons et celle des fonctionnaires également ruineuses à la collectivité coloniale et également indépendantes de l’Eglise et de l’Islam.* » (Prêt AMF)

Inventaire des œuvres exposées : Edmond Charlot

Ouvrages à « histoires »



625 – Claude DE FREMINVILLE. *A la vue de la Méditerranée*. Charlot, Alger 1937 ? Édition originale N°81.

Ami de Camus, de Fréminville fait paraître ce court texte où l’on retrouve l’ambiance du Tipasa du jeune Camus comme des Iles de Grenier : « *Grande pureté du ciel au-dessus des maisons lointaines, douceur du sang au toucher du monde, oh ! Plus seulement une promesse mais une réponse déjà dans le miracle de notre présence. Ce qui m’attire c’est ce goût de la vie, cette permanence de la vie.* » Cet exemplaire, imprimé par de Fréminville, comporte tant d’erreurs qu’il ne fut pas vraiment distribué par Charlot.... Un autre tirage, édité aussi par Charlot, et sans doute antérieur....omet même le nom de l’auteur en couverture...Aucun des deux n’est paginé...(Prêt AMF)



626 – Jules ROY. *La vallée heureuse*. Julliard, 1946. Édition originale. Envoi de l’auteur.

Récit des « *presque premières amours* » de l’auteur, préfacé par Pierre Jean Jouve : « *Nous étions quelques-uns. Nous sommes quelques-uns à avoir cru, et quelques-uns à croire encore. Car en vérité, dans un apocalypse universel qui déroule son cours de flammes et de destruction morale, c’était une affaire de foi.* » La particularité de cette édition est que la couverture est de Julliard, mais le texte porte la mention : Charlot. (Prêt AMF)

Autographes



650 – deux enveloppes au timbre humide des éditions Charlot, d’octobre et décembre 1944.

(Prêt AMF)

651 – deux enveloppes de 1942 et 1943, en provenance de Casablanca et Rabat (?) adressées à Monsieur Charlot, éditeur.

(Prêt AMF)

652 – Lettre d’Edmond Charlot à M. Bénisti à en-tête de la librairie de Pézenas « Le haut quartier ».

(Prêt JPB)

Inventaire des œuvres exposées : Edmond Charlot

Varia – autour de nos héros



660 – L'Arche. N° 1 et N° 6. Revue éditée par Charlot et dirigée par Amrouche.

Cette revue qui dura de 1944 à 1948, portant en lieux d'édition Alger-Paris, comportait bien des auteurs de premier plan, Gide, Bosco, Etiemble ou Pierre Jean Jouve. Elle devait remplacer la NRF, un peu trop compromise avec l'occupant, mais la puissance de la maison Gallimard eût raison de la jeune pousse. Michel Puche note que certains numéros étaient tirés à 30 000 exemplaires. (AMF)



661 –Gabriel AUDISIO. Blessures. Collection Analecta, opuscule III, Fontaine-Alger, 1940. Exemplaire original avec envoi à Jean Amrouche.

Ces seize poèmes datés de 1939 sont écrits quelques années après la rencontre d'Audisio avec Camus, Grenier, Prévost. Le thème de la mort est omniprésent.
« *La cigale peut chanter
Les paniers d'amour sont vides
La cigale peut chanter
Les premiers morts sont
bien morts* ».
L'œuvre d'Audisio débute par la poésie dès 1923 (*Hommes du soleil*), il est aussi romancier essayiste et auteur de théâtre. Amrouche dirigera plus tard les éditions Charlot à Paris. (AMF)



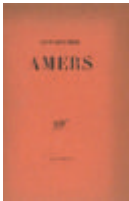
662 – Mouloud FERAOUN. Le fils du pauvre. Les cahiers du nouvel humanisme, 1950.

Le sous-titre, *Mourad, Instituteur Kabyle*, indique l'objet de ce texte, largement autobiographique. On aurait attendu de Charlot, ouvert à toutes les cultures méditerranéennes, qu'il publiât Feraoun. De fait, le manuscrit lui a bien été envoyé...mais comme Feraoun l'apprendra lui-même à Charlot, Amrouche l'avait éconduit sans en avoir la légitimité : rivalité kabyle sans doute...
Feraoun sera assassiné par l'OAS en 1962. (Prêt AMF)



663 - Gabriel AUDISIO. Ulysse ou l'intelligence. Gallimard, 1947. Edition originale n° VI. Envoi de l'auteur.

Cet ouvrage de lyrisme et d'érudition, fécondé par la *méditerranée* pour approcher l'homme universel, constitue une ici une sorte de symbole : familier de Monnier, Audisio l'Algérois de Marseille sera édité par Charlot mais c'est chez Gallimard que paraît son Ulysse, vingt ans après celui édité par Beach et traduit par l'entremise de Monnier. (AMF)



664 – SAINT-JOHN PERSE. Amers. NRF Gallimard, 1957. Edition originale.

Presque quarante ans après avoir franchi le seuil de la Maison des amis des Livres, plus de trente ans après avoir débattu avec Adrienne Monnier de son nom de poète – choisi contre son avis -, Perse fait paraître *Amers*, où l'on retrouve sa force et sa vision de toujours de la grandeur et de la mission de l'homme :
« *Celui qui, dans la nuit, franchit la dune de mon corps pour s'en aller, tête nue, interroger sur les terrasses Mars rougeoyant et fort ainsi qu'un feu de marche sur la mer, je dis qu'il n'a de femme ni l'usage ni le soin.* » (AMF)



665 – Paul VALÉRY. Discours au Collège de Sète. Edités par les Amis du Collège de Sète, 1936. Edition originale, 1936. Exemplaire n° 144.

Texte mythique du « vieil académicien », ami de toujours de la Maison des amis des Livres : « *Je remonte le long de la chaîne de ma vie ; je la trouve attachée par son premier chaînon à quelqu'un de ces anneaux de fer qui sont scellés dans la pierre de nos quais. L'autre bout est dans mon cœur.* »
Cinq ans après, par un soir brumeux, dans Paris occupé, Valéry ira lire les premières épreuves de 'Mon Faust' chez Adrienne Monnier... (AMF)

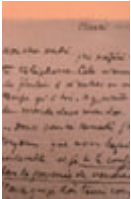


666 – René CHAR. Lettera amorosa. Collection espoir, dirigée par Albert Camus, Gallimard 1953. Ex-Libris Chabert.

Fameux texte de Char, voisin, ami, frère de Camus. L'érotisme du texte, « *chant de l'amant pour l'absente* » comme le dit Marie-Claude Char, a souvent été célébré : « *Ce fut, monde béni, tel mois d'Eros altéré, qu'elle illumina le bâti de mon être, la conque de son ventre : je les mêlai à jamais. Et ce fut à telle seconde de mon appréhension qu'elle changea le sentier flou et aberrant de mon destin en un chemin de parélie (sic) pour la félicité furtive de la terre des amants.* » (AMF)

Inventaire des œuvres exposées : Edmond Charlot

Varia – autour de nos héros



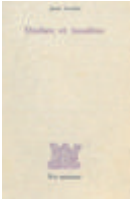
667 – Paul VALERY. Lettre autographe signée à André Lebey, 16 janvier 1917.

Nombre de correspondances de Valéry nous sont parvenues, mais celle avec André Lebey est exceptionnelle tant par sa longévité (1895-1938) que par l'intimité des deux amis : « *Heureux qui comme nous, peuvent tout se dire* » écrit Valéry, à quoi Lebey répond que c'est là « *le meilleur, le rarissime de la vie* »... (AMF)



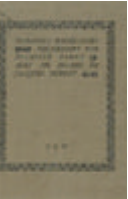
668 – Jean GRENIER. *Prières*. Fata Morgana, 1983. Édition originale.

Grenier achève en 1971 un parcours philosophique qui fait la part belle aux orientations taoïstes et aux questions métaphysiques fondamentales : « *Que je sois gai sans avoir de raison de l'être mais par le seul fait que je n'ai pas de motif particulier d'être triste / Puisque je continue d'exister et que je l'accepte, je dois adhérer à ce qui me soutient.* » (AMF)



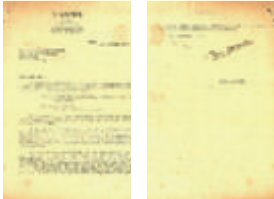
669 – Jean GRENIER. *Ombre et lumière*. Fata morgana, 1986. Édition originale.

Le professeur de philosophie qui rapprocha Charlot de Camus et influença tant ce dernier fit paraître chez cet éditeur montpelliérain reconnu ce texte qui « boucle » autant avec ses lles de 1933 qu'avec les premiers textes de Camus, Noces ou L'Été : « *Pour ma part, je ne puis aimer que les pays où la lumière se donne tout de suite et sans réticences, où, à peine éclairé, le paysage semble baigner dans une coupe de cristal. Je n'aime pas, je n'aime plus ces matins frileux où la Nature s'attarde paresseusement dans un demi-sommeil. Peut-être sont ils plus favorables au travail ; à coup sûr ils sont ennemis du bonheur. La Méditerranée seule peut nous donner ce bonheur qui comble nos désirs sans excéder nos forces* ». (AMF)



670 – Evariste de PARNY. *Chansons madécasses recueillies* par E.P. avec 6 images de Jacques DUPONT. GLM, 1937. Exemplaire original n° 381.

Au moment de la création de ses éditions, bien des maisons d'édition de caractère sont déjà implantées : témoin cette édition des poésies du gentilhomme de La Réunion par Guy Lévis Mano dont Char dira : « *L'oasis GLM sur la carte de la Poésie, c'est l'oasis des méharistes de fond.* » (AMF)



671 – L'Arche – Lettre de Jean Amrouche à Edmond Charlot, 15 octobre 1947 (fac simulé).

Les éditions Charlot connaissent après-guerre de graves difficultés et Charlot va devoir laisser la place à Amrouche. Dans ce courrier, Amrouche dicte ses conditions à Charlot ; elles apparaissent, aujourd'hui en tout cas, léonines : Charlot paie tout, Amrouche dirige la publication, les bénéfices sont partagés à moitié entre le deux... (AMF)



672 – Lettre Moderne Librairie – Éditions Charlot. (Prêt JPB)



673 – Lettre du commandant Delaye avec flamme de la Fédération Marocaine de ski et d'alpinisme à Edmond Charlot, éditeur. (Prêt AMF)

Inventaire des œuvres exposées : Edmond Charlot

Varia – autour de nos héros



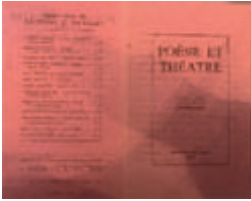
674 – Edmond Charlot. *Une année d'édition 1941-1942*. Edmond Charlot éditeur.

Prospectus destiné à obtenir les commandes des clients habitant en France, aux Colonies et à l'Etranger... On y trouve de grands noms (Giono, Corbière, Soupault, Pierre Jean-Jouve...) des algérois (Audisio, Hytier, Roblès et Camus) et aussi une jeune actrice algéroise qui fut l'amie de Camus, Blanche Balain. A noter l'inclusion de la collection Fontaine, sous la direction de Max-Pol Fouchet. (Prêt AMF)



675 – Catalogue de la « *Librairie d'Art 'Les Vraies Richesses'* », 2 bis rue Charras à Alger.

Prospectus intéressant, qui présente les nouveautés de la Librairie de février-mars 1942 et propose aussi, au-delà des éditions Charlot et de la vente de livres, le service d'abonnement de lecture, comme le faisait Adrienne Monnier (Voir ci-dessus le catalogue de sa bibliothèque). On y relève aussi bien Duhamel que Drieu la Rochelle, Vladimir Pozner que Rainer Maria Rilke... signe de l'immense tolérance de Charlot. (Prêt AMF)



676 – Éditions Edmond Charlot. *Poésie et Théâtre*. Prospectus. 1946 ?

Ce prospectus présentait la collection Poésie et théâtre, dirigée par Camus. Une petite dizaine de titres y figurent, dont Lorca, Shakespeare, François d'Assise, et, déjà parus, Hytier, Corbière, Audisio... Camus conclut sa présentation ainsi : « *On aura déjà compris que cette collection tente de définir une esthétique* ». Coquille sur le nom du poète belge Haulleville ? (Prêt AMF)



677 – Photo : André Gide et Jean Amrouche. Tirage argentique, Paris, 1949.

Jean Amrouche inaugure avec André Gide et d'autres intellectuels (Bachelard, Blanchot, Caillois, Bousquet...) des entretiens de longue durée : 34 avec André Gide, qu'il a rencontré pendant la guerre. Le dialogue est fécond et sans concession. La photo montre les deux hommes pendant une séance de travail. A la même époque, Amrouche dirige les éditions Charlot après l'éviction de celui-ci et son retour à Alger. (Prêt AMF)



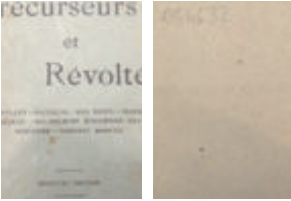
678 – Jean AMROUCHE. D'Elseneur à Sidi-Bou-Saïd, ou comment André GIDE a traduit « HAMLET ». *Le littéraire*. 26 octobre 1946.

L'amitié de Jean Amrouche et d'André Gide se manifeste aussi dans cet entretien d'octobre 1946, où Amrouche rappelle les durs moments de guerre et les angoisses de l'écrivain : « *Me reste-t-il quelque chose à dire ? Quelque œuvre à accomplir ? A quoi puis-je être bon désormais ? A quoi puis-je être réservé ?* » Dans le même numéro, Arthur Koestler tente de se sortir des accusations de « *vipère lubrique* » que les communistes lui attribuent pour avoir décrit la réalité soviétique (Cf. *Le Yogi et le Commissaire*, publié par Charlot). (Prêt AMF)



679 – Jean-Pierre ROQUE (Dir). « Alger au temps des « vraies richesses ». *Loess*, numéro spécial par Frédéric Jacques Temple, 1985.

Emouvant numéro organisé par le poète toujours vivant et témoin des premières années des éditions Charlot : « *Alors que Charlot publiait le premier numéro de l'Arche, je me trouvais déjà loin d'Alger, en Italie, avec le Corps Expéditionnaire où se mêlaient Arabes et Pieds-Noirs. J'avais laissé aux « Vraies Richesses » le manuscrit d'un recueil de poèmes qui paraîtrait en 1946. Grâce à cette plaquette, j'ai pu, un jour, me voir rattaché à l'Ecole d'Alger. C'est la seule décoration que je porte* » (Prêt JPB)



680 – Edouard Schuré. *Précurseurs et révoltés*. Librairie académique Perrin, 1918. Notre exemplaire porte un stick « Librairie Rivages », 92, rue Michelet, Alger.

Cet ouvrage de l'auteur très célèbre en son temps des « Grands initiés » atteste de l'activité de vente de livres d'occasion dans la librairie Rivages qu'ouvrit Charlot à Alger de retour de Paris, après avoir laissé Amrouche aux commandes des éditions Charlot. (AMF)

Inventaire des œuvres exposées : Edmond Charlot

Varia – autour de nos héros



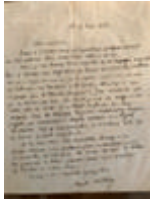
681 – Jean-Pierre PERONCEL-HUGOZ. « Edmond CHARLOT ou les vraies richesses de la culture pied-noir » et « La nostalgie est un droit universel ». *Le Monde*, 6 février 1987.

« ... Cette Algérie-là, morte, archimorte, plus précisément celle du demi-siècle 1900-1950, fut d'une foisonnante fécondité. » Contre les relectures hâtives, réductrices, à l'occasion d'une rencontre avec Edmond Charlot, J.-P. Péroncel-Hugoz atteste de la vivacité de cette culture pied-noir, « greffe latine implantée à vif dans la chair arabo-berbère ». (Prêt JPB)



682 – Paul VALÉRY. *Mon Faust. Ébauches*. Gallimard, 1946. Mention de septième édition.

C'est ce texte que Valéry lut, par fidélité à Adrienne Monnier un soir de 1941 à la Maison des amis des livres. En adressant des fragments à une amie d'Amérique latine, il en disait ceci : « *Mon Faust à moi est un être qui a épuisé tout ce que la vie peut donner et qui en a fabuleusement assez. Mais il est condamné à vivre. Il domine entièrement mon Méphistophélès, qu'il considère comme un pauvre diable, sans cervelle, et que les transformations du monde moderne déroutent et déprécient.* » (AMF)



683 – Paul VALÉRY. Lettre autographe signée. 17 mai 1939.

Mise en regard du texte *Mon Faust*, cette lettre évoque la complicité impressionnante d'Adrienne Monnier et de Paul Valéry, qui écrit à son interlocuteur toute l'impossibilité qu'il est de distraire de son temps pour telle ou telle conférence, arguant aussi de son âge : « *J'ai trop dépensé dans des travaux toujours impromptus, toujours urgents, qui traversent à chaque instant ma ligne de pensée.* » Il viendra quand même à la maison des amis des livres pour en donner lecture quelques temps après. (AMF)



684 – Gabriel AUDISIO. *La guirlande ABD-EL-TIF. A compte d'auteur*, 1927. Mention du lieu de vente : librairie Clerre (ex-Notre-Dame), 37 rue Michelet à Alger. Exemplaire original, enrichi d'un envoi de l'auteur à Albert Marquet.

Quelques poèmes du jeune Audisio laissent entrevoir ce goût de l'amitié, de la Méditerranée, de l'art bien sûr et de l'union des peuples dont il se fera le chantre pendant 50 ans. La Villa Abd-el-Tif fut, de 1905 à 1962, un mélange de villa Médicis et d'abbaye de Thélème où les artistes métropolitains, nommés sur concours, passaient un an ou deux sans comptes à rendre ni gestionnaire à contenter. Elle fit beaucoup pour le rayonnement artistique de l'Algérie, et Marquet influença ses pensionnaires dans les années 20 et 30. (Prêt AMF).

Choix de textes publiés par Edmond Charlot

Jean Giono

« La vie, c'est de l'eau. Si vous mobilisez le creux de la main, vous la gardez. Si vous serrez les poings, vous la perdez.

Les jours commencent et finissent dans une heure trouble de la nuit. Ils n'ont pas la forme longue, cette forme des choses qui vont vers des buts : la flèche, la route, la course de l'homme. Ils ont la forme ronde cette forme des choses éternelles et statiques : le soleil, le monde, Dieu. Nous avons oublié que notre seul but c'est vivre, et que vivre nous le faisons chaque jour et tous les jours et qu'à toutes les heures de la journée nous atteignons notre but véritable si nous vivons. Tous les gens civilisés se représentent le monde comme commençant à l'aube, ou un peu après ou longtemps après, enfin une heure fixée par le début de leur travail ; qu'il s'allonge à travers leur travail pendant ce qu'ils appellent 'toute la journée' puis qu'il finit quand ils ferment les paupières. Ce sont ceux-là qui disent 'les jours sont longs'.

Non les jours sont ronds.

Nous n'allons vers rien, justement parce que nous allons vers tout, et tout est atteint du moment que nous avons tous nos sens prêts à sentir. Les jours sont des fruits et notre rôle est de les manger, de les goûter doucement ou voracement selon notre nature propre, de profiter de tout ce qu'ils contiennent, d'en faire notre chair spirituelle et notre âme, de vivre. Vivre n'a pas d'autre sens que ça... »

Jean Giono. *Rondeur des jours*.
L'imaginaire Gallimard, 1994. Texte publié en
350 exemplaires par Edmond Charlot en 1936.

Albert Camus

« La pierre d'Ariane

Voici la petite pierre, douce comme un asphodèle. Elle est au commencement de tout. Les fleurs, les larmes (si on y tient), les départs et les luttes sont pour demain. Au milieu de la journée, quand le ciel ouvre ses fontaines de lumière dans l'espace immense et sonore, tous les caps de la côte ont l'air d'une flottille en partance. Ces lourds galions de roc et de lumière tremblent sur leurs quilles comme s'ils se préparaient à cingler vers des îles de soleil.

O matins d'Oranie ! Du haut des plateaux, les hirondelles plongent dans d'immenses cuves où l'air bouillonne. La côte entière est prête au départ, un frémissement d'aventure la parcourt.

Demain, peut-être, nous partirons ensemble. »

Oran 1939.

Albert Camus. *Le minotaure ou la halte d'Oran*.
Charlot, 1950.

Choix de textes publiés par Edmond Charlot

Jean Grenier

« La perfection n'est pas de ce monde, mais dès qu'on entre dans ce monde, dès qu'on accepte d'y faire figure on est tenté par le démon le plus subtil, celui qui vous souffle à l'oreille : puisque tu vis, pourquoi ne pas vivre ? Pourquoi ne pas obtenir le meilleur ?

Alors ce sont les courses, les voyages mais quels beaux instants que celui où le désir est prêt d'être satisfait.

Il n'est pas étrange que l'attrait du vide mène à une course, et que l'on saute pour ainsi dire à cloche-pied d'une chose à une autre. La peur et l'attrait se mêlent, on avance et on fuit à la fois ; rester sur place est impossible. Cependant un jour vient où ce mouvement perpétuel est récompensé : la contemplation muette d'un paysage suffit pour fermer la bouche au désir. Au vide se substitue immédiatement le plein. Quand je revois ma vie passée, il me semble qu'elle n'a été qu'un effort pour parvenir à ces instants divins....

Fleurs qui flotez sur la mer et qu'on aperçoit au moment où l'on y pense le moins, algues, cadavres, mouettes endormies, vous que l'on fend de l'étrave à mes îles fortunées. Surprises du matin, espérances du soir, vous reverrai-je encore quelques fois ? Vous seules qui me délivrez de moi et en qui je puisse me reconnaître... »

Jean Grenier. *Les îles*. Gallimard l'imaginaire, 2016 (1933).

Ce texte eût une influence certaine sur le jeune Camus, dont Grenier était le professeur de philosophie. Il en préfacera la réédition augmentée en 1959.

Edmond Charlot et les peintres



Edmond Charlot, le célèbre éditeur algérois fut un animateur culturel très important à Alger à partir du jour où il ouvrit sa librairie « les

Vraies Richesses » en 1935 jusqu'au moment où il fut nommé attaché culturel, dans les premières années de l'Algérie Indépendante. Si l'on retient chez Charlot le premier éditeur de Camus et le grand éditeur de la France libre, il ne faut pas

oublier qu'il a été également un protecteur des artistes plasticiens et qu'il a permis aux différents créateurs algérois de se rencontrer.

René Jean CLOT. *Paysage de Neige*. Gouache (?) sur papier. 21 x 31 cm.

Edmond Charlot et les peintres

La vie intellectuelle et artistique à Alger dans les années 30

Au moment de l'arrogante célébration du centenaire de la conquête de l'Algérie, Alger commence à devenir une capitale artistique.

Des courants littéraires et artistiques voient le jour. Ces courants, comparables à ceux d'une ville de province française, prennent de l'importance en raison de la situation insulaire de l'Afrique du Nord, territoire cerné par les deux déserts du sable et de la mer, comme le disait Albert Camus. Cette position insulaire a permis et parfois imposé aux artistes et écrivains de ce pays de rester sur les lieux, alors qu'en France métropolitaine, il était possible de « monter » facilement à Paris. C'est ainsi qu'Alger devint un foyer de haute culture.

Le courant pictural officiel est jusqu'à présent dominé par les peintres qui se disaient Orientalistes. Cet orientalisme académique a vite été contesté par les peintres pensionnaires de la Villa Abd-el-Tif¹, véritable Villa Médicis algéroise, qui se situait au-dessus du Jardin d'Essai non loin de la grotte où vécut, selon la légende, le plus célèbre

visiteur d'Alger, c'est-à-dire Cervantès. Les pensionnaires, souvent attirés par la douceur du climat et la lumière du pays, s'installent en Algérie, après leur séjour dans cette villa. On y a invité des peintres et des sculpteurs de métropole qui ont apporté à Alger un peu de nouveauté parisienne. C'est alors qu'un jeune peintre catalan, Alfred Figueras (1900-1980) arriva à Alger accompagné d'un sculpteur et peintre catalan lui aussi, Rafel Tona (1902-1987). Une académie permettant aux jeunes peintres de venir étudier et d'avoir des modèles est fondée, selon le modèle des académies parisiennes.

Figueras, excellent peintre doublé d'un très bon pédagogue, avait un enseignement d'avant-garde pour l'époque, puisqu'il était Cézannien (selon l'expression de Jean de Maisonseul), alors que Dinot était un élève de Bouguereau. On peut situer les gens qui fréquentaient l'Académie Figueras et qui constituaient un groupe d'aficionados, des jeunes peintres ou des personnes qui étudiaient la peinture comme Henri Caillet, Suzanne Delbays, Georges Delbays,

Louis Bernasconi, Maurette, Oscar Spielman, Louis Bénisti, Maisonseul, René-Jean Clot, Pierre Bourlier, Suzon Pulicani, Annie Tiné.

Bénisti (1903-1995) se lia tout de suite d'amitié avec Jean de Maisonseul (1912-1999) et ce dernier lui présenta un de ses anciens camarades de classe qui s'appelait Max-Pol Fouchet (1913-1980), qui à son tour leur présenta un certain Albert Camus. Cette rencontre que Fouchet raconte dans *Un jour, je me souviens*, et que Bénisti a rapporté dans *On choisit pas sa mère*² a eu l'importance que l'on sait, je n'insisterai pas sur la discorde entre Camus et Fouchet qui eut lieu peu de temps après, vous vous reporterez aux ouvrages que je viens de citer.

Se joignirent à ce groupe (Bénisti, de Maisonseul, Camus et Fouchet), un jeune étudiant en architecture, Louis Miquel

(1913-1987), que Maisonseul avait connu dans la classe de son professeur Léon Claro et René-Jean Clot (1913-1997), peintre et futur écrivain.

Albert Camus et Max-Pol Fouchet, qui ont été tous les deux élèves de Jean Grenier, s'intéressent non seulement à la littérature, mais aussi à la musique et à la peinture. Ils écrivent des articles sur les peintres : Albert Camus écrit dans *Alger-étudiant*³ des articles sur Bénisti, Clot, les Abd-el-Tif et Assus. Dans le même journal Fouchet écrit un article sur Clot.

Camus et ses amis fondent une troupe théâtrale, le Théâtre du Travail, qui deviendra plus tard le théâtre de l'Équipe. Les peintres Marie Viton, Suzanne Delbays et Louis Bénisti et les architectes Louis Miquel et Pierre André Émery participent à la réalisation des décors.

Peu de temps après les célébrations du centenaire de la conquête, s'ouvre le Musée National des Beaux-arts, dont le directeur Jean Alazard, aidé par Max-Pol Fouchet son adjoint, constitue une importante collection d'artistes locaux et aussi de grands maîtres impressionnistes et modernes. Le musée, situé près de la Villa Abd-el-Tif et du jardin d'Essai, comprend une remarquable galerie de sculptures, avec notamment des Bourdelle, Maillol, Despiau, Belmondo, mais aussi Caujan, Damboise et le buste de Clot par Bénisti.

Le Corbusier (1887-1965) se rend en Algérie pour la première fois en 1931. Jean de Maisonseul le conduit dans la Casbah. Par la suite, Le Corbusier fit un voyage au M'zab et il a pu apprécier l'architecture de ce territoire. Il fit différents projets urbanistiques à Alger. Ces projets, on le sait, n'ont pas été réalisés.



Louis BENISTI – *Deux femmes*. Encre de chine (?). 28 x 23 cm.

Les Vraies Richesses

Un évènement important a été l'ouverture en 1936 d'une petite boutique à l'enseigne des *Vraies Richesses* dans laquelle s'installait comme libraire Edmond Charlot. Camus et Fouchet le connaissaient parce qu'ils avaient tous les trois, mais à des époques différentes, été élèves de Jean Grenier. Charlot, à la fin de ses études, fut orienté par Jean Grenier vers la librairie et l'édition, profession qui manquait à Alger. Le groupe Camus-Fouchet se mit à fréquenter régulièrement cette boutique dans laquelle ils allaient chercher les meilleurs livres.

En 1936 Charlot publie sans préciser le nom de l'éditeur le texte de la pièce de théâtre de Camus, *Révolte dans les Asturies*, dont le maire d'Alger avait interdit la représentation. Il édite ensuite Camus, Grenier, Audisio, Fréminville⁴ et la boutique sert de lieu de rendez-vous. On y achète les places de théâtre pour les spectacles de l'Équipe et on peut voir de petites expositions dans la mezzanine de la boutique : Bonnard, Bénisti, Clot, Assus, Bosserdet etc. La boutique est fréquentée par des professeurs comme Jean Grenier, Jean

Hythier et Jacques Heurgon. On y rencontre des musiciens comme Frank Turner et des architectes comme Louis Miquel et Pierre-André Emery, qui avaient été élèves de Le Corbusier. Jean Grenier amène dans la boutique ses amis artistes : le peintre Harry Bloomfield⁵ et des pensionnaires de la Villa Abd-el-Tif : le peintre Richard Maguet (1896-1940) et le sculpteur Damboise (1903-1992).

Le miniaturiste Mohamed Racim (1896-1975) qui voulait renouer avec les grands miniaturistes et calligraphes arabes et persans est un familier de la boutique. Il en est de même pour Armand Assus (1892-1977) qui est un peintre de grande qualité, fils du caricaturiste Salomon Assus. Ce dernier avait travaillé depuis 1870 environ, d'abord dans la peinture de portraits puis était devenu le caricaturiste attitré des journaux quotidiens d'Alger. Armand Assus avait auparavant fréquenté la

librairie de Benjamin-Constant⁶, dont il était l'ami intime. Il a eu deux enfants André et Jacqueline qui ont fréquenté le théâtre de l'Équipe. Son atelier, près du square Bresson a servi souvent de lieu pour les répétitions du théâtre de l'Équipe.

L'exigüité de la boutique ne permet pas d'organiser de grandes expositions, mais la librairie reste un important lieu de rendez-vous. Les artistes exposent dans d'autres lieux comme la galerie de Thomas Rouault et la galerie de l'Atelier du Minaret.

Les livres édités par Charlot sont quelquefois illustrés comme *Santa Cruz* de Jean Grenier qui est illustré par RJ Clot. Les poèmes de Max-Pol Fouchet, publiés sous le titre *Simple sans vertu*, sont illustrés d'un portrait de Max-Pol Fouchet par Étienne Chevalier (1910-1982) et les poèmes de Blanche Balain⁷, *la Sève des jours*,

sont ornés d'un dessin de Marie Viton (1893-1950).

En 1938, Charlot suspend ses activités. Camus et son ami Claude de Fréminville prennent le relais pour un temps des éditions Charlot et fondent les éditions CAFRE qui publient la *Ville Chante*, poèmes de Christian de Gastayne⁸ (1909-1969) illustrés par l'auteur.

En 1939, Charlot fonde la revue Rivages dont la couverture est dessinée par Emery. À cette occasion Camus publie un manifeste dans lequel il définit une culture méditerranéenne : « *Notre tâche est de réhabiliter la Méditerranée...Un mouvement de jeunesse et de passion pour l'homme et ses œuvres est né sur nos rivages. De Florence à Barcelone, de Marseille à Alger, tout un peuple grouillant et fraternel nous donne les leçons essentielles de notre vie* » Il n'y eut que deux numéros.



Sauveur GALLIERO. *L'enfant au gilet rouge*. Aquarelle. 13,5 x 17,5 cm.

Les éditions Charlot pendant la guerre.

Charlot poursuit ses activités éditoriales. Il continue à publier des livres, malgré la censure du Gouvernement Général aux ordres du Gouvernement de Vichy. Il diffuse la revue de poésie : *Fontaine*, dirigée par Max-Pol Fouchet, qui publie le célèbre poème d'Éluard : *Liberté*. Les peintres exposent peu.

Le célèbre peintre Albert Marquet vient s'installer à Alger dans une villa voisine de la villa de Louise Bosserdet⁹. Les artistes sont heureux de rencontrer Marquet, et l'on a pu dire que si Marquet n'était pas venu à Alger, la peinture en Algérie eût été différente.

Pendant ce temps à Oran, Robert Martin, qui a été dessinateur et élève d'Assus et qui a fait le dessin du bateau symbolisant la collection *Méditerranéennes* des éditions Charlot, fonde dans le même esprit que la librairie des *Vraies Richesses* d'Alger, une autre librairie galerie : la galerie *Colline*. Cette galerie exposera Launois, Adrey (1899-1950), Orlando Pelayo (1920-1990), Bénisti, Galliero et plus tard Guermaz (1919-1996). Parmi les habitués de la Galerie Colline, il y a Camus et sa femme Francine, ses amis Bénichou et des intellectuels comme le pharmacien et futur écrivain Georges Elgosy (1909-1989) ou le poète Jean-

Paul de Dadelsen (1913-1957).

Le célèbre peintre Jean Launois⁹ (1898-1942) qui habite à Oran, a eu l'intention d'illustrer *le Minotaure* et *Noces* de Camus ; mais de passage à Alger en novembre 42, il devait y décéder dans un hôtel minable de la rue de Chartres et n'a pas pu réaliser ce travail.

Le 8 novembre 1942, les forces alliées débarquent à Alger. Dans Alger ralliée à la France libre, les éditions Charlot deviennent les éditions de la Résistance. La Revue *Fontaine* de Max-Pol Fouchet connaît un immense succès. Elle avait déjà publié, en bravant la censure, le célèbre poème de Paul Éluard, *Liberté*. Alger devient à nouveau le passage d'illustres voyageurs. Le général De Gaulle vient à Alger et fonde le gouvernement provisoire de la République Française. Différentes personnalités politiques comme Mendès-France, Louis Joxe, Jacques Soustelle, René Pléven, Georges Gorce, Eugène Claudius-Petit, Gaston Defferre sont à Alger. Un certain Monsieur Hyvert,

qui travaille chez un marchand d'instruments de musiques, Paul Collin, suggère à Bernasconi d'organiser des expositions de peintures dans sa boutique située rue Dumont d'Urville. C'est ainsi que sont d'abord organisées des expositions de groupe de peintres qui étaient très liés par des liens d'amitiés, à tel point qu'on les avait appelés « les Copains ». Faisaient partie du groupe : Assus, Bénisti, Bernasconi (1905-1987), Terracciano (1908-1981), Tona, Louise Bosserdet, Chouvet (1906-1987), Caillet (1897-1959) et de plus jeunes comme Galliero (1914-1963), Jar Durand (1914-2001), Louis Nallard (1918-2016) et Maria Manton (1910-2003)... Il y a eu ensuite des expositions particulières. La Galerie Collin prenait le relais artistique de la Librairie des *Vraies Richesses*, car à cette époque Charlot très occupé par l'édition, ne pouvait plus organiser d'expositions. Quelques livres édités sont illustrés : René-Jean Clot publie un récit *l'Escalier* illustré de trois dessins. *Les Chants et prières pour des pilotes* de Jules Roy sont illustrés d'un portrait de

Jules Roy par Clot, *La parodie* du Cid d'Edmond Brua est illustrée par Brouty.

André Gide est à Alger et joue souvent aux échecs avec Albert Marquet et Jean Amrouche. Ce dernier fonde une nouvelle revue littéraire *L'Arche*, qui sera diffusée par Charlot.

Charlot publie beaucoup, malgré la pénurie d'encre et de papier. Il devient le grand éditeur de la France Libre.

Charlot, après succès éditoriaux dans Alger, capitale de la France libre, part à Paris pour essayer de poursuivre son métier d'éditeur. Les artistes s'organisent à Alger autour de différents groupes. La galerie Collin fermée, les artistes exposent à la galerie Pasteur, puis au *Nombre d'or*, dont le directeur Monsieur Stiebel part à Paris et laisse la galerie à Paule Parenteau.

Le groupe des peintres de Collin reste soudé et les artistes s'entraident et se réunissent fréquemment en dehors des salles d'exposition.



Retour à Alger

Vers la fin 1950, Charlot après les déconvenues de ses aventures parisiennes, retourne à Alger et ouvre une librairie rue Michelet qui prend le nom de *Rivages*, du nom de la revue qu'il avait créée. La nouvelle boutique de Charlot était une boutique de livres. Charlot réservait toujours à ses visiteurs un accueil aussi chaleureux. Il accrocha des expositions de peinture dans le sous-sol de cette librairie. C'est ainsi qu'il exposa les peintres de la revue *Soleil*, puis Sauveur Galliero, Louise Bosserdet, le céramiste Maurice Chaudière, JAR Durand, Charles Brouty (1897-1984), Maria Manton, Diamantino (1912-1961), Christian Caillard, Simon Mondzain (1890-1979). La galerie *Rivages* étant trop exiguë pour exposer des peintures de grande dimension, on y exposait surtout des dessins et des aquarelles. Les expositions de peintures de plus grandes dimensions se sont faites au *Nombre d'Or*, boulevard Victor Hugo, à quelques mètres de la librairie *Rivages* et les visiteurs faisaient le va et vient entre les deux galeries, s'arrêtant quelquefois au carrefour des deux rues à la Brasserie Victor Hugo, l'abreuvoir des deux galeries... Au *Nombre d'or*, il y eut les expositions de Assus, Tona, Bénisti, Sauveur Galliero, Sauveur Terracciano et bien d'autres...

Des revues littéraires et artistiques avaient vu le jour. *Rivages* que Charlot avait édité avant-guerre n'eut que deux numéros. *Fontaine* de Max-Pol Fouchet et *l'Arche* de Jean Amrouche, revues nées à Alger, terminèrent leurs carrières à Paris. *Forge* dirigée par Roblès et Safir eut une existence éphémère. En 1950, Sénac crée la revue *Soleil*, revue se voulant littéraire et artistique. *Soleil* paraîtra jusqu'en 1952, la couverture est dessinée par Galliero (1914-1963). Des peintres comme Galliero, Baya, André Acquart¹¹ qui sera plus tard un célèbre décorateur de théâtre, Bachir Yelles, Pélayo, Maisonneville, Marcel Bouqueton illustrent la revue de leurs dessins. En 1953, *Soleil* disparaît et laisse la place à *Terrasses*. La parution de cette revue créée par Sénac et qui ne devait avoir qu'un seul numéro, fut un événement considérable dans la vie littéraire et artistique de l'Algérie. On a oublié que *Retour à Tipasa* de Camus ouvrait cette revue aux côtés de

textes d'écrivains aussi divers que Mohamed Dib, Mouloud Feraoun, Emmanuel Roblès, Jean Daniel, Kateb Yacine, Jacques Lévy, Francis Ponge. Ce numéro fut une véritable anthologie de la littérature d'Algérie.

Peu de temps après la parution de la revue *Terrasses*, Jean Sénac organise au *Nombre d'Or* une exposition collective du 21 au 31 octobre 1953, qui eut un très grand retentissement. Participaient à cette exposition : Marcel Bouqueton (1921-2006), Hacène Bénaboura (1898-1961), Baya (1931-1998), Louis Nallard, Maria Manton, Henry Caillet, Jean de Maisonneville, Jean Simian (1910-1991), Sauveur Galliero. Dans la préface, Jean Sénac écrit : « *Nous n'avons ni la naïveté, ni la prétention de croire (...) à une École d'Alger mais nous sommes dans le feu de tendances dont il nous paraît salutaire de distinguer les plus certaines. Nous affirmerons donc un parti pris, d'autant plus librement que seule la qualité*

plastique d'une expression et sa résonance dynamique dans le fait pictural contemporain ont provoqué ce choix. » Pour la première fois, on exposait à côté d'artistes reconnus, un peintre de la tradition de l'art brut : Baya et un peintre que l'on pourrait qualifier de naïf, Bénaboura (1898-1961), qui obtiendra le Grand Prix Artistique de l'Algérie l'année où Camus eut le prix Nobel. Baya était une jeune femme révélée par Marguerite Caminat¹² (devenue Benhoura par la suite), Marguerite protégea cette petite fille nommée Baya, qui se mit à dessiner, et devant la beauté des dessins de cet enfant, Marguerite lui fournit du papier et des couleurs, et Baya fit des chefs d'œuvre. Par la suite Marguerite partit avec Baya à Paris pour la présenter à Picasso et à d'autres peintres. Au cours d'une exposition de Jean Peyrissac, Aimé Maeght rencontra Baya et exposa ses œuvres dans sa galerie parisienne. Baya fit aussi des modelages et des sculptures

polychromes que Madoura, céramiste de Vallauris, édita.

Charlot reste toujours éditeur et il publie, en collaboration avec Bacconier, un recueil de dessins de Brouty¹³, Un certain Alger, préfacé par Emmanuel Roblès.

Vers 1954, Charlot déménage de nouveau. Il quitte la librairie de la rue Michelet à l'angle du Boulevard Victor Hugo pour s'installer dans la galerie-passage d'un immeuble en haut de la rue Michelet, à l'angle de la rue Claude Debussy. Il avait une bibliothèque très importante, bibliothèque surtout faite de vieux bouquins. Et à ce moment-là, Charlot a pris aussi possession d'un hall de commerce de la société Comte et Tinchant, hall dans lequel on pouvait organiser des expositions. Charlot s'occupait à la fois de la boutique de la rue Michelet et de l'organisation, deux fois par mois, d'expositions de peinture. C'est ainsi que Assus, Bénisti, Tona, Galliero, Burel (1922-2000), Rollande, Maria Moresca (1924-1995), Bénaboura, Bouzid (1929-2014), Émile Claro (1897-1977),

Henry Caillet, Louise Bosserdet, Suzanne Delbays (1907-1994) Freddy Tiffu (1933-2002), René Sintès (1933-1962), François Fauck (1911-1979), Durand qui faisait souvent tandem avec le sculpteur Chouvet, la sculptrice Nicole Algan (1925-1986), le céramiste Maurice Chaudière sont exposés chez Comte-Tinchant. Il y eut aussi l'architecte Roland Simounet (1927-1996) qui exposa ses dessins, une exposition de reliure de Jacques Lafon et une exposition des maquettes de décor de théâtre de l'Équipe théâtrale d'Henri Cordreaux (1913-2003), metteur en scène remarquable qui essayait de diffuser en Algérie les conceptions de Vilar. C'est ainsi que l'on a pu admirer les travaux pour le théâtre de Galliero, Roland Simounet, Marie Fontanel et surtout d'André Acquart, qui par la suite rejoindra Vilar.

En 1961, la guerre d'Algérie rentre dans sa phase finale. Les activités culturelles sont interrompues. Il y eut cependant une exposition des peintres amis de Camus pour l'inauguration du Centre Culturel d'Orléansville¹⁴ (Chlef aujourd'hui)

dessiné par Louis Miquel et Roland Simounet, qui devait prendre le nom de Centre Culturel Albert Camus. Cette exposition ne devait durer qu'une journée. Dans le hall du centre, il y avait des peintures et sculptures de Clot, Galliero, Caillet, Assus, Nicole Algan, Jean Degueurce (1913-1962), Bénisti, Damboise, Marie Viton, Maurice Girard, Thomas-Rouault, Étienne Chevallier, etc. ...

À la fin de l'année 1961, la librairie de Charlot est plastiquée. Charlot interrompt ses activités de libraire et de galeriste et s'entretient avec les peintres à Radio Alger. La galerie Comte-Tinchant cesse ses activités et devant l'actualité pesante, la vie artistique s'interrompt. Une des dernières expositions organisées par Charlot a été celle de René Sintès, trois mois avant sa tragique disparition.

Charlot ferme sa librairie et réalise des entretiens pour la radio. Il devait interviewer les peintres tels que Bernasconi, Bénisti, Galliero... Sintès évoquera Bénaboura, qui était décédé en 1961 après avoir été renversé par une motocyclette.



Guy BROUTY. *Paysage à l'âne*. Gouache sur papier. 21 x 31 cm.

Après l'Indépendance de l'Algérie.

Le 1^{er} juillet 1962, l'Algérie devient indépendante. Edmond Charlot quitte Alger pour Paris en décembre 1962. Des artistes quittent le pays, d'autres arrivent et il est à remarquer que si les activités artistiques s'interrompent momentanément, il n'y a pas de rupture au niveau de la création.

Jean Sénac ouvre une galerie avenue Pasteur qui prit le nom de Galerie 54, il n'y eut seulement que cinq expositions : Zerarti, une exposition de groupe avec Martinez, Maisonseul, Aksouh. Sénac fut étonné de voir des visiteurs qui n'étaient jamais rentrés dans une galerie et qui étaient vierges de toute culture esthétique, admirer des œuvres non figuratives.

Malgré la présence d'artistes, les expositions sont rares. Edmond Charlot, revenu à Alger en 1985, tente d'ouvrir une galerie et expose dans l'éphémère galerie Pilote : Baya, Khadda et Aksouh.

La pénurie de salles d'exposition rendait les expositions difficiles. Il y eut cependant une bouffée d'oxygène apportée par le Centre Culturel Français, dirigé par Pierre Delarbre puis par René Gachet,

sous l'impulsion d'Edmond Charlot devenu attaché culturel. Après deux expositions posthumes consacrées à Jean-Michel Atlan et à Galliéro et Sintès, Maisonseul, Baya, Khadda (1930-1991), Diaz Ojeda (1888-1968), Bénisti exposèrent. Les catalogues étaient imprimés par l'imprimerie de Khadda.

En 1969, Charlot quitte Alger et devient attaché culturel à Izmir jusqu'en 1973, puis à Tanger. Il s'installe en 1981 à Pézenas où il ouvre avec sa compagne Marie-Cécile Vène une librairie-galerie : Le Haut-Quartier. Des artistes algérois comme Jean-Pierre Blanche ou Jean de Maisonseul exposèrent dans ce lieu.

Jean-Pierre BÉNISTI

Article paru dans *l'IvrEsq*, revue littéraire algérienne, n°38, février-mars 2015. Numéro spécial consacré à Edmond Charlot, pour le centenaire de sa naissance, dirigé par Hamid Nacer-Khodja (1953-2016)

1. Gabriel Audisio (1900-1978) célèbre la Villa Abd-el-Tif en 1927 dans un texte intitulé la Guirlande Abd-el-Tif. Il en parle aussi dans ses souvenirs : *l'Opéra fabuleux*. (Julliard 1970) Albert Camus a écrit un texte sur les Abd-el-Tif dans Alger-Étudiant Abd-el-Tif Alger-étudiant n°177 p.3 1^{er} mai 1934, OC Tome1 p.560
2. Max Pol Fouchet *Un jour, je me souviens* Mercure de France Paris, 1968 et Louis Bénisti : *On choisit pas sa mère* in Algérie-Littérature-Action n°67-68 février mars 2003 Numéro consacré à Bénisti.
3. Voir *À propos du salon des orientalistes* Alger-Étudiant n°172 14 janvier 1934 repris dans Œuvres complètes Tome I (Pléiade 2006 ; Gallimard Albert Camus : *Salon des orientalistes* Alger étudiant n°113 p.6, 10 février 1934 OC Tome1 p.554 AC Les Abd-el-Tif Alger-étudiant n°177 p.3 1^{er} mai 1934, OC Tome1 p.560 et Max-Pol Fouchet : René Jean Clot Alger étudiant n°178, 25 mai 1934 p.2
4. Claude de Fréminville (1914-1966) fut avec André Bélamich et Maurice Perrin, le condisciple d'Albert Camus en khâgne, il publia chez Charlot divers ouvrages dont *A la vue de la Méditerranée et Buñoz*. Il fit dans la « *Revue Algérienne* » en 1938 un article sur Louis Bénisti. Plus tard il collabora à Europe n°1 sous le pseudonyme de Claude Terrien. (Cf. *L'ami de chaque matin* de Jeanne Delais. Édition Grasset.1969)

NOTES

5. Harry Bloomfield (1883-1841) peintre installé à Alger, homme très cultivé, a été un du maître de Jean de Maisonseul. Il fit un portrait de Jean Grenier
6. André Benjamin-Constant (1878-1930), fils du peintre Benjamin Constant, neveu de l'écrivain célèbre était bibliothécaire et aussi libraire à Alger, il publia des recueils de poèmes sous le pseudonyme d'André Baine, notamment « *Vierge Univers* » (Éditions José Corti)
7. Blanche Balain, (1913-2003) Poétesse et actrice au théâtre de l'Équipe. Elle accompagna Camus à Djemila avec son amie Marie Viton.
8. Voir : Guy Basset : *Alger avant guerre, Camus et les peintres*, Bulletin de la Société des études camusiennes, n°86, janvier 2009 p.15-18
9. Louise Bosserdet (1889-1972), avait écrit un livre après un voyage en Russie : *Une Française en URSS*. Cet ouvrage a été le premier livre édité par Charlot aux éditions de Maurétanie en 1937
10. Du Chambon-sur-Lignon, Albert Camus écrit en octobre 1942 à Lucien Bénisti, frère de Louis : « *À titre de curiosité, un essai de moi sur Oran, qui devait paraître en édition de luxe illustrée par Launois, et sur quoi je comptais pour financer la fin de mon séjour ici, n'a pas ledit visa. Il était pourtant inoffensif : il parlait de combats de boxe et de jolies filles (incorrigible, tu vois !)* »

11. André Acquart (1922-2016), décorateur de théâtre, ayant travaillé avec Jean Vilar, Jean-Marie Serreau et Laurent Terzief.
12. Marguerite Caminat (1903-1987), tante de Mireille de Maisonseul, alors qu'elle était mariée avec un peintre écossais Monsieur Mac Evan, connu et aida la jeune Baya à travailler en lui fournissant du matériel et en organisant des expositions à Paris notamment chez Maeght. Elle devint par la suite Marguerite Benhouira
13. Charles Brouty (1897-1984) peintre, dessinateur et journaliste publia des recueils de dessins notamment *Un certain Alger*, préfacé par Emmanuel Roblès aux éditions Rivages en 1953. *Jours de Kabylie*, de Mouloud Feraoun.
14. Centre Culturel Albert Camus voir Jean-Pierre Bénisti *Albert Camus et les architectes d'Alger* Présence d'Albert Camus, revue de la Société des Études camusiennes n°6, 2014
15. René Sintès (1933-1962) peintre disparu en mai 1962, probablement assassiné par l'OAS.



Page précédente :
Louis BENISTI. *Place du Gouvernement*. Gouache (?) sur papier. 49 x 65 cm.



Camus et Charlot

ou l'amitié insoumise

Lorsque Camus meurt sur la route de Villeblevin en direction de Paris, le 4 janvier 1960, il est accompagné de son ami Michel Gallimard qui fut son éditeur tout au long de sa vie. C'est en effet au sein de cette maison d'édition que Camus

connaîtra la notoriété puisque c'est Gallimard qui fera paraître son premier succès littéraire, *L'Étranger* en 1942, maison à laquelle il restera fidèle jusqu'à sa dernière publication. Là, il fut également lecteur et il passa de nombreuses heures de travail dans son bureau du 6, rue Sébastien Bottin. Romain Gary dans *La Promesse de l'aube* évoque d'ailleurs une fugace rencontre entre celui fut Prix Nobel de littérature en 1957 et lui-même.

La scène se situe au début du chapitre XIV. Romain Gary, alors Chargé d'Affaires en Bolivie, se rend à Paris afin de recevoir le Prix Goncourt pour *Les Racines du Ciel*. De nombreuses lettres de félicitations lui parviennent chez son éditeur, Gallimard. Parmi celles-ci, il en est une qui lui donne

« [...] Mon ami, j'ai un tel besoin de ton amitié. J'ai soif d'un compagnon qui, au-dessus des litiges de la raison, respecte en moi le pèlerin de ce feu-là. J'ai besoin de goûter quelquefois, par avance, la chaleur promise, et de me reposer, un peu au-delà de moi-même, en ce rendez-vous qui sera nôtre ».

Lettre à un otage,
Antoine de Saint-Exupéry.

des détails sur la mort de son père : « Mon père avait quitté ma mère peu après ma naissance et chaque fois que je mentionnais son nom, ce que je ne faisais que très rarement, ma mère et Aniela se regardaient rapidement et le

sujet de conversation était immédiatement changé. Je savais bien, cependant, par des bribes de conversation, surprises par-ci, par-là, qu'il y avait là quelque chose de gênant, d'un peu douloureux même, et j'eus vite fait de comprendre qu'il valait mieux éviter d'en parler.

[...] Il n'est vraiment entré dans ma vie qu'après sa mort et d'une façon que je n'oublierai jamais. Je savais bien qu'il était mort pendant la guerre dans une

chambre à gaz, exécuté comme Juif [...]. », écrit Gary. Pourtant, ce jour-là, la lettre précise un fait qui va changer le regard du fils sur son père disparu : « Il n'était pas du tout mort dans la chambre à gaz, comme on me l'avait dit. Il était mort de peur, sur le chemin du supplice, à quelques pas de l'entrée. [...] Je suis resté longtemps la

lettre à la main ; je suis ensuite sorti dans l'escalier de la N.R.F., je me suis appuyé à la rampe et je suis resté là, je ne sais combien de temps, avec mes vêtements coupés à Londres, mon titre de Chargé d'Affaires de France, ma croix de la Libération, ma rosette de la Légion d'honneur, et mon Prix Goncourt.

J'ai eu de la chance : Albert Camus est passé à ce moment-là et, voyant bien que j'étais indisposé, il m'a emmené dans son bureau¹ ».

Le récit de cette anecdote permet à la fois d'évoquer le geste d'amitié de Camus à l'égard d'un autre auteur, geste empreint de compréhension immédiate et de fraternité, mais également la présence de Camus au sein de la maison Gallimard. Car, si les liens entre Camus et le journalisme furent souvent relatés, son appétence et son amour pour l'édition semble peu évoqués. « On a peu dit, on a, me semble-t-il, peu insisté sur l'importance qu'a eue l'édition dans la vie d'Albert Camus. Et pourtant, toute celle-ci, de 1932 à sa mort en 1960, en a été marquée », écrit à ce

propos Edmond Charlot dans un texte paru dans Loess en 1985.

L'origine de cela se situe en Algérie : ses premiers liens avec une maison d'édition ont en effet commencé dans les années 30 auprès d'un homme qui marqua la vie culturelle d'Alger : Edmond Charlot, celui qui fut le premier éditeur de Camus. Né en 1915, Edmond Charlot était le cadet de deux ans de Camus. Ancien élève de Grenier lui-aussi, il décide d'ouvrir une librairie à la sortie du lycée. Se livrant de manière très imprécise au professeur de philosophie, lui expliquant son désir de « s'occuper de livres », celui-ci lui « conseilla de ne pas [se] limiter à la librairie, mais de faire de l'édition puisqu'il n'existait pas d'éditeur algérien ». Il ajouta à ce conseil de se spécialiser dans la publication d'œuvres ayant un rapport avec la méditerranée. Le jeune homme choisit de donner à sa librairie, le nom *Les Vraies Richesses* en hommage à Giono. Assez rapidement, la librairie, qui propose également un service de prêt, devient le lieu où se réunissent les jeunes intellectuels d'Alger – étudiants ou jeunes auteurs –

généralement amis de Camus et au milieu desquels se trouvent Gabriel Audisio notamment.

Dans un texte intitulé « Jeunesse d'Albert Camus », Emmanuel Roblès se souvient de ces moments de partage et il évoque les jeunes années de Camus à Alger. « Je faisais alors mon service militaire et nous nous retrouvions parfois, le soir, dans les cafés autour de l'Université ou dans la petite librairie d'Edmond Charlot, rue Charras, à l'enseigne des « Vraies Richesses » ». Si Grenier avait conseillé à Charlot de se spécialiser dans les textes liés à la Méditerranée, ce n'était pas un hasard. Celle-ci nourrissait déjà la vie et l'imaginaire de Camus et de ses compagnons. C'est ce que dit E. Roblès : « La Méditerranée, ce n'était pas seulement pour Camus cette « fatalité de nature » ni cet humanisme ulysséen dont il nourrissait sa sensibilité et son esprit. C'était aussi la vraie mer, les vrais rivages, ceux de Grèce et d'Italie et ceux de Tipaza, de Palma et d'Ain-el-Turck. C'étaient les joies du corps au soleil et dans les vagues, la Méditerranée vécue comme un amour de chair

1 - Romain Gary, *La Promesse de l'aube*, 1960, Folio, pp. 120-122

et de passion, avec cette hantise du temps qui fuit propre aux amants comblés.

« Patrie Méditerranée ! », s'écriait-il avec Audisio. Pour mieux en faire entendre le chant profond, il avait créé avec Edmond Charlot la revue *Rivages*, qui n'eut que deux numéros mais deux conques dorées que l'on peut encore porter à l'oreille si l'on veut écouter la rumeur harmonieuse. [...] Il faut le dire, dans ces temps-là, nous étions des « Méditerranéens » conscients, presque militants et assez bien organisés autour d'Edmond Charlot qui englobait ses maigres bénéfices de libraire dans l'édition de cahiers, de brochures, tracts, plaquettes et manifestes. Il est vrai que souvent il utilisait les presses de Claude de Fréminville, installé comme imprimeur rue Barbès, en haut de la rue Michelet, et qu'entre eux les comptes devaient s'arranger sans effort, ni l'un ni l'autre n'ayant jamais su manier l'argent de leur vie. Charlot publia donc cette charmante série de « Méditerranéenne s » où parurent [entre autres] *L'Envers* et *l'Endroit*, de Camus

et Santa-Cruz, de Jean Grenier ».

La librairie *Les Vraies Richesses* avait pris pour slogan « Des jeunes pour des jeunes ». Charlot précise qu'elle s'était inscrite dans l'Algérie de 1936, très conservatrice, comme « d'avant-garde ». Cela eut deux effets : attirer les étudiants, les universitaires et les jeunes mais aussi susciter des inimitiés et des oppositions.

Camus en devient très vite un élément important, y passant le plus clair de son temps, aidant, lisant, s'investissant autant que possible. Son goût pour l'écriture, ses avis très sûrs, sa force de travail lui font endosser le rôle de « directeur littéraire » comme l'indique Edmond Charlot dans une entrevue quelques années plus tard : « Ma petite maison se développant, Camus lorsqu'il était à Alger passait plusieurs heures le matin à la lecture des manuscrits qui nous parvenaient de plus en plus nombreux. Jouant le rôle d'un directeur littéraire (un bien grand mot puisque nous n'étions que deux et quelques amis de bonne volonté) Camus fixa les grands axes de notre activité,

prit la direction de la collection « Poésie et Théâtre » et réalisa les manifestes de nos six principales collections. Lorsqu'il était absent d'Alger pour raison de santé je lui envoyai les manuscrits reçus qu'il me retournait avec ses fiches de lecture. Cette activité dura jusqu'au 8 novembre 1942, date du débarquement américain ».

Comme tout ce que faisait Camus, son activité de lecteur était sous-tendue par l'honnêteté et l'objectivité. Il ne se sentait influencé ni par le nom de l'auteur dont il lisait l'œuvre, ni par d'éventuels contraintes politiques ou financières : « Camus passait plusieurs heures le matin à lire les manuscrits arrivés. Il lisait vite avec une intense application que rien, semblait-il, ne pouvait distraire et rédigeait des notes de lectures rapides, précises, souvent mordantes qu'il écrivait d'un jet et pratiquement sans repentir. Je reste malheureusement le seul à avoir eu connaissance de ces notes, ces fiches de lecture ont été détruites dans les plasticages qu'a subis mon affaire en 1961. Elles allaient à l'essentiel, sans tenir compte ou si peu de la personnalité de

l'envoyeur. Devait-on publier ou non ? La proposition était claire, précise. Une seule de ces notes me revient en mémoire. Nette, tranchante. Il s'agissait d'un écrivain connu dont le manuscrit nous était parvenu de Paris. La fiche de lecture disait en matière ceci : « Hélas, oui : publiez-le car il vous fait vivre ». En définitive après discussion le manuscrit fut refusé avec les formules d'usage ».

Mais l'aventure commune des deux jeunes hommes commença tout d'abord par la publication des premières œuvres de Camus par Charlot. En 1936 en effet, Camus, Jeanne-Paule Sicard, Yves Bourgeois et Alfred Poignant se lancent dans « une création collective » inspirée de faits réels : l'insurrection des mineurs asturiens qui commença le 5 octobre 1934 et que l'on appela la Commune asturienne. La volonté des jeunes dramaturges était de créer une pièce politique. La création d'une compagnie théâtrale sous l'égide du Parti communiste, *Le Théâtre du Travail*, offre un cadre d'action pour ce projet.

Les répétitions ont lieu, la pièce est annoncée et doit se jouer le 2 avril 1936... mais le maire, Augustin Rozis, en interdit la représentation. Charlot décide alors de la publier dans une quasi clandestinité : il n'a que vingt et un ans... Révolte dans les Asturies sera donc publiée à 500 exemplaires, par ses soins dans l'édition dite « édition E.C. » et sans nom d'auteur. D'aucuns, ayant reconnu l'écriture de Camus, pensèrent que les deux lettres, E.C. signifiaient « Édition Camus ». L'édition n'est pas non plus datée, mais on sait qu'elle parut en 1936, « A Alger. Pour les amis du Théâtre du Travail ». Après la publication de la pièce, Yves Bourgeois conserva un manuscrit, vraisemblablement entièrement écrit de la main de Camus. Cependant, pendant la Seconde Guerre mondiale, alors qu'une campagne « anti subversive faisait rage en Algérie », sa femme jugea plus prudent de le brûler avec plusieurs papiers de son mari

Une sorte de mise en garde précède la pièce elle-même : « Le théâtre ne s'écrit pas, ou c'est alors un pis-aller.

C'est bien le cas de l'œuvre que nous présentons aujourd'hui au public. Ne pouvant être jouée, elle sera lue du moins ».

Le texte ne sera jamais republié du vivant de Camus.

Le Théâtre du Travail fut quelque temps plus tard remplacé par le *Théâtre de l'Équipe* et les deux compagnies théâtrales eurent leur siège social dans la librairie.

Ce sont ensuite les cinq essais de *L'Envers* et *l'Endroit* qui paraîtront en 1937 dans la collection « Méditerranéennes », où l'on retrouve également les signatures de plusieurs camarades de Camus au lycée et à l'université, ainsi que celle de leur maître, Jean Grenier.

C'est lorsque Camus partit au Chambon-sur-Lignon pour se soigner qu'il prit en mains – pratiquement – la direction littéraire de la petite maison. Charlot lui envoyait les manuscrits qu'il « retournait accompagnés de notes de lectures parfois fort savoureuses » qui furent toutes perdues en 1961 lors du double plasticage de la librairie par l'OAS.

Bien sûr, si l'on parle des éditions Edmond Charlot on cite *Noces*, « Au printemps, Tipasa est habitée par les dieux et les dieux parlent dans le soleil et l'odeur des absinthes, la mer cuirassée d'argent, le ciel bleu écru »... ainsi durant vingt pages de beauté perdue. On va citer *L'Armée des ombres*, Gerbier qu'interpréta Lino Ventura, Mathilde jouée par Simone Signoret. On citera *L'Enfant et la Rivière*, conte immortel que tous les CDI proposent aux élèves des collèges de France. Ces titres des Camus, Kessel, Bosco font la grandeur d'une maison d'édition. Parmi les trois cents autres et davantage que publia cet éditeur aussi bien à Alger qu'à Paris durant sa brève carrière, un peu avant, pendant et juste après la Seconde Guerre mondiale, beaucoup mériteraient un bref rappel.

Laissons ces livres à succès et ceux qui eurent droit à plusieurs rééditions, ceux qui obtinrent un prix littéraire, ceux que l'on retrouve dans d'autres catalogues bien des années plus tard... Écoutons pour une fois les petites histoires de certains livres car ces petites histoires meublent l'envers d'une maison d'édition, grande d'heures de gloire et de déboires. Elles vont nous parler du quotidien d'un éditeur, un œil sur la coquille, les doigts sur le papier, l'esprit sur le compte en banque. Enfin viendra la jaquette surprise : il y en eut une, et d'importance, qui nous parle encore...

et Charlot illustre est encore une fois un lien fait de fraternité, de partage et de respect. On peut dire que les deux hommes, tous deux insoumis, tous deux méditerranéens et ayant tous deux la volonté de servir les textes, s'unirent un temps, celui de leurs débuts, permettant à chacun de naître à sa vocation, avant de prendre un chemin éloigné l'un de l'autre. Une amitié particulière cependant puisque Charlot avait très tôt l'intuition de voir en Camus une sorte de « guide », celui qui savait où les mènerait leur route : « *Camus était notre ami. Mais c'était un peu plus. Dès cette période, il était pour nous aussi un témoin, le témoin majeur. Il nous servait non pas de modèle, ce serait ridicule de penser cela. Mais nous agissions souvent en fonction d'actions communes ou parallèles* »...

Virginie Lupo

le théâtre. Retrouver les mises en scène. Commentaire au plan de Miquel. Présentation. Tout ce qui a trait au théâtre ». + « *Rivages chez Charlot lundi* ».

Lorsque la guerre éclata, les conditions de travail de Charlot devinrent difficiles, voire même impossibles : il manquait de papier, d'encre, la censure veillait, le croyant Résistant, puis Gaulliste... Il passa même trois mois en prison. Lorsque Camus termina *L'Étranger*, c'est Charlot lui-même qui lui conseilla d'en envoyer la manuscrit à Gallimard, considérant qu'une maison d'édition plus prestigieuse conviendrait mieux à l'œuvre de son ami : « *L'Étranger nous apportait [...] une certitude. Un homme, un ami, que nous aimions était capable d'exprimer ce que nous ressentions. De crier un peu à la face du monde notre révolte contre son absurdité* ».

Ce que la relation entre Camus

Le 2 février 1939, Camus envoie une lettre à Jean Grenier sur un papier portant l'en-tête de : « *Rivages, Revue de culture méditerranéenne, Rédaction-Administration 2 Bis rue Charras, Alger C. P.* » « *Les Vraies Richesses* » *Alger, 83-84* ».

Cette revue, *Rivages*, n'a édité que deux numéros, le premier que l'on date de décembre 1938 et le second de février-mars 1939. Son comité de rédaction comptait des figures tutélaires, tels Gabriel Audisio, Jean Hytier, Jacques Heurgon, et trois jeunes écrivains Albert Camus, Claude de Fréminville et René-Jean Clot. Le numéro 3, consacré au théâtre, aurait dû paraître quand éclata la guerre. Un autre numéro, consacré à la mémoire de Garcia Lorca, fut retrouvé et saisi par la police de Vichy en 1941. On retrouve une note concernant ce numéro dans les *Carnets* où Camus écrit : « *Numéro spécial de Rivages sur*

I / Coquilles à la pelle : pilonnage et maquillage

a - Relecture et amitié

En décembre 1937, E. Charlot publie les essais de Claude de Fréminville, *À la vue de la Méditerranée*, collection "Méditerranéennes", 16 x 24,5, 52 p., imprimerie Claude de Fréminville. La coquille appartient à l'édition comme la mort à la vie. Encore faut-il ne pas mourir trop vite. De tout temps les maisons d'édition ou revues ont eu des correcteurs ; les journaux organisent une réunion afin d'harmoniser la relecture et résoudre les problèmes que crée l'arrivée en français de mots nouveaux ou étrangers. À l'origine la coquille consistait à mettre un caractère d'imprimerie (en plomb) à la place d'un autre – mauvais rangement ou mauvais choix – puis la coquille a évolué, aussi bien en faute d'orthographe qu'en non-respect des règles de typographie. André Gide, Boris Vian et Pierre Desproges, sans se concerter, donnent la même origine sonore, celle commise en oubliant le "q" lorsqu'on écrit "coquille"... ce qui somme toute

constitue une erreur grossière.

Le texte sans coquille n'existe pas : de nos jours les grandes maisons d'édition se résignent à la marge d'erreur inévitable et considèrent que le "seuil tolérable" se situe à une coquille pour cent mille signes. Ce seuil les éditions Edmond Charlot le dépassèrent et de très loin – cinq coquilles et plus pour mille signes – dans le livre d'un ami publié entre amis... Comment E. Charlot éditeur et Cl. de Fréminville, auteur et imprimeur, deux anciens étudiants de Jean Grenier et de la fac d'Alger purent-ils établir un tel record ? Nul ne le saura. On peut aujourd'hui constater le résultat sur les très rares exemplaires non pilonnés, survivants des 350 exemplaires sur Alfa de la première édition. La seconde (400 exemplaires sur Condat, 16,5 x 21, 56 p.), celle que vendirent en octobre 1938 les libraires et présente à la Bnf, ne dépasse pas grâce à Dieu le seuil acceptable. Signalons néanmoins à l'amateur de raretés éditoriales que cette fois le nom de l'auteur ne figure pas sur la couverture !

b - Erreurs volontaires

Quand la coquille se fait intentionnelle, au vu de tous, elle devient une arme. L'éditeur maquille pour tromper le lecteur, en l'occurrence pour contourner l'obstacle d'une possible censure.

En mars 1946 E. Charlot publie à Alger un livre du général Paul Tubert, *L'Algérie vivra française et heureuse. Intervention à l'Assemblée consultative, 10 juillet 1943*, 12 x 20, 80 p. 3000 ex.

Pourquoi parler de coquilles volontaires ? Pour qui s'intéresse à la "renaissance" de la France républicaine durant la Seconde Guerre mondiale, les éditions Charlot constituent un bon outil. Le lecteur y trouve la série « Les livres de la France en guerre » ainsi que les auteurs de la résistance édités à Alger : Aron, Bernanos, Druon, Fouchet, Kessel, Soupault Vercors... L'installation du Gouvernement provisoire de la République (juin 1944-janvier 1946, présidé par le général de Gaulle) confirma cette ville durant près de deux ans dans son statut de "capitale de la France libre".

En mai 1945 eurent lieu dans le Constantinois (Sétif, Guelma...) des révoltes, massacres et répressions, qu'aujourd'hui les historiens considèrent comme le prélude de la guerre d'indépendance d'Algérie (1954-1962). Le général de gendarmerie Tubert, député et ancien maire d'Alger, se voit confier par de Gaulle la présidence de la commission d'enquête. Mais ce même Gouvernement provisoire empêcha la diffusion du rapport. En effet, entre autre, le pouvoir ne voulait pas faire connaître l'utilisation des systèmes répressifs non légaux avec lesquels il avait répondu au soulèvement.

Les éditions Charlot donnent à lire le texte, extrait du *Journal officiel*, de l'intervention que fit le président de la commission aux parlementaires français. Craignant la censure, du moins une sanction, l'éditeur désireux de faire connaître l'avis de la commission doit maquiller la date puis en page de titre répète la coquille, 1943 pour 1945. En juillet 43 il n'existait pas d'Assemblée consultative ! Écrire 3 au lieu de 5 élimine d'emblée, si on ne lit que

le titre, toute allusion aux affaires d'Algérie et renvoie à la guerre mondiale. Une autre dissimulation confirme cette volonté d'éviter la sanction en dernière page, l'imprimerie déclarée n'existe pas non plus : "Presses spéciales des éditions Charlot in Algiers". Troisième erreur qui permet au véritable imprimeur de demeurer anonyme.

II / Papier rare... ou histoires de rejaquettages

a – Rejaquettés par E. Charlot

En 1948, on ignorait "la société de consommation". Pour accroître au plus vite leur catalogue, les éditeurs avaient recours à un procédé nommé rejaquetage, qui consistait :

- à racheter un ou plusieurs titres à une autre maison en difficulté ou en faillite ;
- à ne pas monter la couverture de ce livre si cette opération, la dernière, n'avait pas encore été effectuée par l'imprimeur de l'éditeur défaillant et ainsi brocher la couverture du nouvel éditeur. On trouve alors

le nom des deux maisons : la nouvelle en couverture, l'ancienne en page de titre ;

- à rajouter la seconde couverture sous forme de jaquette par-dessus la précédente, quand le nouvel éditeur rachète plusieurs années après sa parution le titre invendu du premier éditeur.

Les éditions Charlot, au moment de leur expansion en 1938-39 à Alger, rachètent plusieurs titres ; E. Charlot désirait ainsi aider des amis tels que René Janon et Edmond Brua, journalistes dont il publia d'autres titres ou Camus-Fréminville fondateurs des très éphémères éditions Cafre (1939) :

René Janon, 1936, *Hommes de peine et filles de joie*, illustration en noir de Brouty dans et hors texte, [Éditions de la Palangrote], 20, 5 x 25, 4, 121 p. Essais, 2200 ex.

Anonyme, 1939, 333 *Coplas populaires andalouses*, collection "Poésie et théâtre" dirigée par Camus, [Éditions Cafre], 11,5 x 18, 122 p. Poésie, 555 ex.

Jean Hytier, 1939, *L'Iran de Gobineau*, [Éditions Cafre],

18,5 x 22,5, 62 p. Essai, 525 ex. Edmond Brua, 1944, *La Parodie du Cid*, [Collection du Cactus 4 éd.], 17,5 x 22, 88 p. Théâtre. b –Éditons Charlot rejaquettées par d’autres maisons

En revanche, lorsque les éditions Charlot durent cesser leur activité, Jean Amrouche, bref successeur, ou le liquidateur judiciaire après dépôt de bilan, cédèrent différents titres à d’autres maisons. On trouve aussi bien les nouvelles maisons d’auteurs ayant repris leurs droits et signé de nouveaux contrats (une quinzaine) que des grossistes soldeurs (une vingtaine de titres acquis).

La pratique du rejaquetage de livres a disparu dans les années soixante ; les éditeurs impriment une nouvelle édition si le titre les intéresse. Toutefois elle persiste de nos jours pour les DVD...

- Bellenand :

Caderón de la Barca, 1946, *L’Alcade de Zalamea*, et 1946, *La Dévotion à la croix*.

John Ford, 1947, *Domage qu’elle soit une putain* ; trois titres traduits par G. Pillement.

- Calmann-Lévy :

Arthur Koestler, 1946, *La Lie de la terre*, dans l’édition revue et corrigée de 1947, tr. J. Terracini. Et 1946, *Le Yogi et le Commissaire*, traduction D. Aury et J. Terracini.

- Gallimard :

Albert Camus, 1939, *Noces*. On retrouve la Nouvelle édition 1945 dans la collection “ Les Essais ”. James Hogg, 1949, *Confession du pécheur justifié*, avant-propos A. Gide, traduction D. Aury. Jules Roy, 1943, *Chants et prières pour des pilotes*, dans son édition de Paris 1945.

Jules Roy, 1947, *Comme un mauvais ange*, que l’on retrouve dans la collection blanche.

- Julliard :

Maurice Druon, 1944, *Lettres d’un Européen*, édition 1945, collection “Service de l’homme”.

Jules Roy, 1946, *La Vallée heureuse*, avant-propos P.-J. Jouve, collection “ Ciel et terre ”.

- Flammarion & Le Seuil :

Alberto Moravia, 1949, *Les Indifférents*, traduction P.-

H. Michel, collection “ Les 5 continents ”. Emmanuel Roblès, 1949, *Montserrat*, pièce en trois actes, collection “ Poésie et théâtre ”.

- Univers-Éditions & Bibliothèque de Noël :

Joseph Hergesheimer, 1947, *La Famille Penny*, traduction B. Thiéblin.

Pierre Loiselet, 1946, *La Fille de l’Ouest*, sous le rejaquetage collection “ De tout pour tous ”. Emmanuel Roblès, 1942, *Travail d’homme*, Roman, dans son édition de 1945.

Emmanuel Bove, 1945, *Départ dans la nuit*, se trouve sous un rejaquetage Bibliothèque de Noël. - **Dans la catégorie soldeur grossiste**, on trouve des titres des années 1946-1949, recouverts d’une nouvelle jaquette illustrée par Yves Brantonne, célèbre affichiste et illustrateur de l’époque, réputé pour ses couvertures de roman de science-fiction. Ce rejaquetage devait aider à attirer les lecteurs :

Marie-Louise Amrouche, *Jacinthe noire* ; Enid Bagnold, *L’Heureuse Étrangère* ; Raoul Celly, *Un ami pour rien* ; Georges E. Clancier, *La Couronne de vie*

et *Quadrille sur la tour* ; Albert Cossery, *La maison de la mort certaine* ; Cl. de Fréminville, Buñoz ; Manuel Gálvez, *Mercredi Saint* ; Andrée de Lalène-Laprade, *Une jeune fille neuve* ; Elisabeth-N. Le Coutour, *Joséphine* ; Nicolas Leskov, *Le Pèlerin enchanté* ; Peter de Mendlessohn, *Les Heures et les Siècles* ; Jean Queyrat, *Soit dit en passant* ; André de Richaud, *Le Mal de la terre* ; Emmanuel Roblès, *Les Hauteurs de la ville* ; Philippe Soupault, *Le Grand Homme* ; Jeanne Terracini, *Un enfant est mort* ; Yves Touraine, *L’Été sur la grange haute* ; Hélène Vinès, *Créature d’un jour* ; Pascal Vitali, *Les Mains pleines*.

- Domens :

Signe d’une nouvelle amitié et d’adieu à la profession, E. Charlot cède les invendus du dernier livre qu’il publia à un éditeur de la place – Pézenas, où il venait de s’installer pour sa retraite. Ce dernier maintiendra vivant au XXI siècle le souvenir de Charlot « éditeur méditerranéen ».

Françoise Escholier, 1984, *La Racine et autres nouvelles*, Pézenas, Éditions Le haut quartier.

III / De bons comptes pour chasser le gaspi

Autre exemple de livres dont l’histoire reflète les espoirs éditoriaux et les difficultés financières : voici trois titres parus à 1 ou 2 exemplaires dont les morasses servirent à d’autres. On peut penser que l’imprimeur impayé refusa le tirage ou que la nouvelle gérance réduisit la voilure. En 1946, les éditions Charlot atteignent leur apogée. Entre rééditions, nouveautés et numéros de la revue *L’Arche*, elles publient la moyenne de deux ouvrages par semaine ! Infernale cadence qui s’avéra contreproductive : le succès rapide, autant que la concurrence, menèrent à l’échec de 1947.

- J.-Paul Coutisson, 1947, *Le Mendiant aux mains pures* ; paru en mai 1948 chez Robert Marin. - Marie-Jeanne Durry, 1947, *Le Huitième Jour* ; paru en janvier 1949 chez José Corti.

- Michel Zéaffa, 1947, *Le Temps des rencontres* ; paru en septembre 1948 chez Albin Michel.

IV / Envers du livre : la petite histoire de la “quatrième de couv.”

Il faut suivre aux éditions Charlot l’évolution – l’aventure – de la “prière d’insérer” traditionnelle, celle qu’adresse l’éditeur aux journaux afin qu’ils insèrent ce petit texte ou des extraits du livre joint en “service de presse”. La “prière d’insérer” eut du mal à se généraliser et s’encarter dans tous les exemplaires – avec un coût supplémentaire ; ce souci financier se manifeste chez Charlot lors- que la prière d’insérer transformée en “vient de paraître” regroupe les livres de même thématique de Dermenghem et Vintéjoux en 1950. L’apport de l’illustration se manifeste avec la photographie, et deux prières d’insérer au moins présentent un portrait, en 1946, celui de Sadoul, célèbre et mystérieux, puis en 1947 celui de Bosco, prix Renaudot un an auparavant.

Chez Charlot la jaquette arrive assez tard ; il faut y voir l’intervention de Pierre Fauchaux, grand maquettiste qui renouvela l’ensemble des couvertures afin de les rajeunir et de faire vendre. La particularité

de la jaquette provient de sa double fonction : le nouvel argument combine esthétique et information. L'esthétique réside dans l'illustration, parfois un peu trop voyante comme celles de Brantonne postérieures à Edmond Charlot et qui relèvent du marketing de soldeur. Charlot- Fauchaux offrent en revanche de belles réussites : jaquettes qui enveloppent les livres de Koestler ou d'Henriques avec un extraordinaire et peu neutre choix de polices ou jeu de couleurs.

L'information trouve sa place dans les deux rabats et dans la "quatrième de couverture" qui va après une évolution chaotique remplacer la vieille "prière d'insérer". De là naît chez Charlot en sept étapes successives (parfois simultanées ou à rebours) la "quatrième" telle qu'on la pratique de nos jours : 4 vierge ; 4 avec nom de l'éditeur ; 4 avec une autre mention (prix public, imprimeur, etc.) ; 4 avec le catalogue de la collection ; 4 avec le catalogue des éditions ; 4 de la jaquette avec publicité d'un autre ouvrage récemment paru (par exemple en 4 de Garnett l'information porte sur Ann Petry et *La Rue*) ; et enfin 4 de la jaquette avec évocation de l'auteur et de l'ouvrage édités : l'actuelle 4 ! On en arrive à la présentation de l'argumentaire de vente dans cette

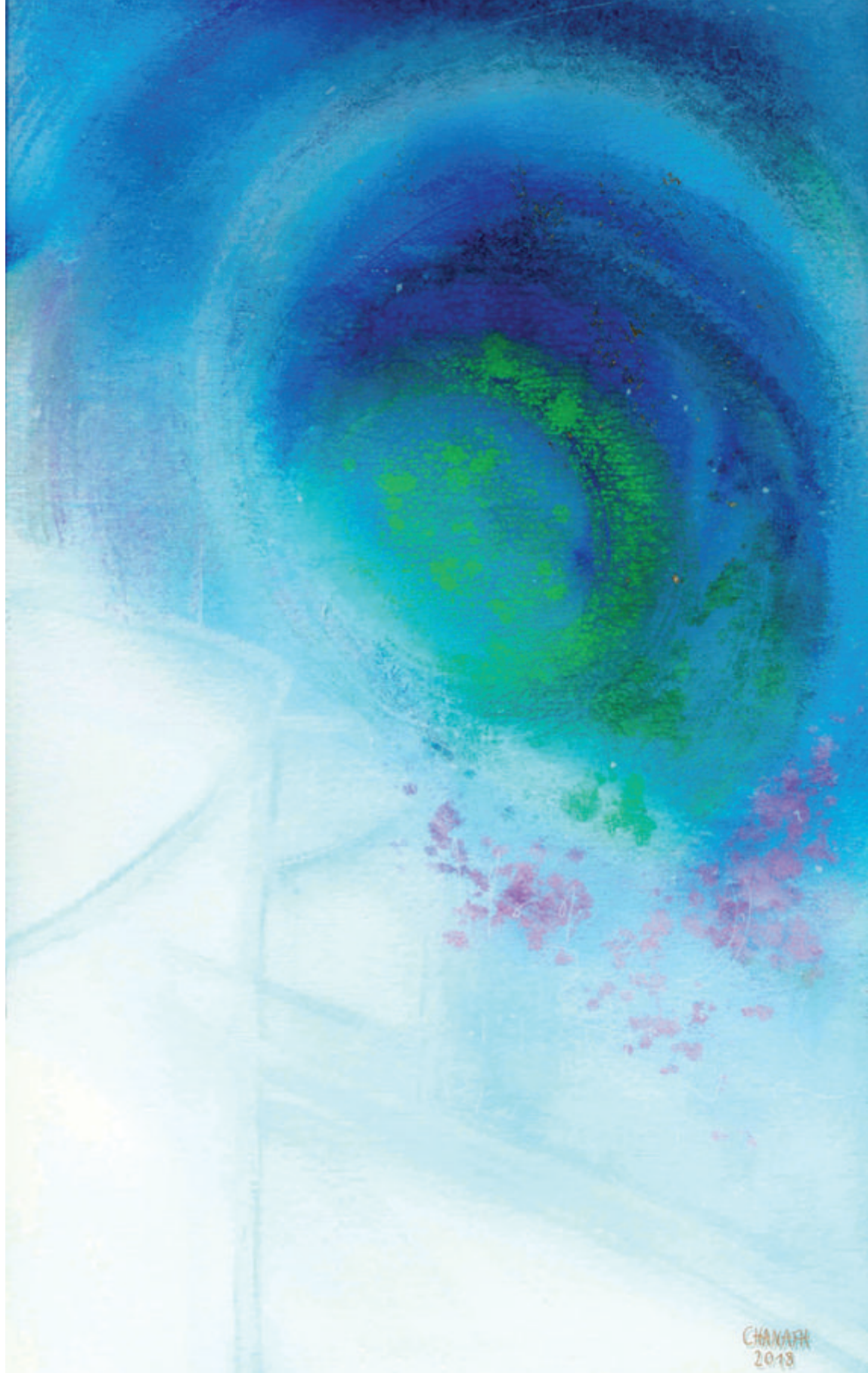
quasi-extension de couverture, voire substitut de couverture puisque souvent la lecture commence à la "quatrième".

Ainsi découvre-t-on aux éditions Charlot entre fin 1948 et début 1949 trois "quatrièmes de couverture" qu'il faut alors considérer comme les trois premières de l'édition française...

De plus, autre surprise, ces trois "quatrièmes de couv." surgissent en établissant le schéma canonique : photographie de l'auteur (Roblès et Moravia), courte présentation biographique, résumé- point de vue sur *Les Hauteurs de la ville* (jaquette El Mekki), *La Belle Romaine* (jaquette illustrée d'un Modigliani), *Les Indifférents* (jaquette anonyme). L'éditeur ayant utilisé les rabats aux fins de présentation d'autres titres de l'auteur dans son catalogue, cela a permis la datation des jaquettes.

Voilà que l'envers du livre en livre le contenu. À elle seule cette page de l'histoire éditoriale aiderait à intégrer les éditions Charlot dans la cour des grands.

François Bogliolo



A la redécouverte du libraire-éditeur Edmond Charlot

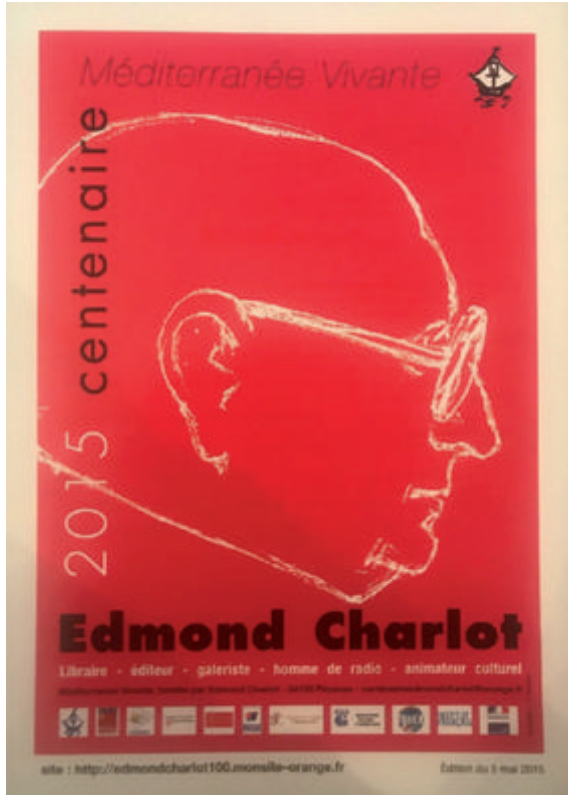
Qui se souvenait encore d'Edmond Charlot (1915-2004), au début des années 1980, en dehors des spécialistes d'Albert Camus, dont il fut le premier éditeur à Alger ? Ses nombreux amis, bien sûr, mais la plupart avaient perdu sa trace alors qu'il faisait de nouvelles escales en Méditerranée, à Izmir puis à Tanger. Et voilà qu'il réapparaît, avec Marie-Cécile, en Languedoc, pour ouvrir en 1981, à Pézenas, une librairie à l'enseigne du Haut Quartier.

Le premier à se réjouir de ces retrouvailles fut le poète Frédéric Jacques Temple dont Charlot avait publié, en 1946, le premier recueil de poèmes. En 1987, dans la revue Impressions du Sud, l'écrivain fait paraître des entretiens avec Edmond Charlot

qui marquent un premier jalon dans la redécouverte du libraire-éditeur. En 1995, paraît chez Domens à Pézenas *Edmond Charlot, éditeur*, première bibliographie commentée et illustrée consacrée à son parcours.

On connaît le rôle que Jean Grenier, professeur de philosophie de Camus puis de Charlot, joua dans les débuts de son ancien élève, qu'il encouragea et aida en lui donnant un texte (*Santa Cruz*). On sait moins qu'une autre rencontre fut déterminante pour celui qui allait devenir un jeune et intrépide éditeur. Vers 1934-1935, à Paris, Charlot n'avait pas encore vingt ans

lorsqu'il découvrit, rue de l'Odéon, la librairie d'Adrienne Monnier.



Affiche du centenaire avec le dessin de Pluche.

« J’avais été très impressionné par une visite que j’avais faite à Adrienne Monnier. J’avais vu cette extraordinaire bibliothèque de prêt qui comportait des dizaines et des dizaines de milliers de volumes, où tout existait. Je m’étais dit que c’était ce qu’il fallait faire en Algérie, mais en petit », a-t-il raconté à Frédéric Jacques Temple (1).

C’est ainsi que démarre l’aventure des Vraies Richesses, en novembre 1936, dans un local minuscule au 2 bis de la rue Charras (actuelle rue Hamani). L’endroit est vite fréquenté par de jeunes et brillants professeurs (Jean Grenier mais aussi Jacques Heurgon ou Jean Hytier) et leurs meilleurs élèves. Albert Camus travaille aux Vraies Richesses et devient lecteur et conseiller littéraire de la jeune maison d’édition de Charlot. Et tout comme Adrienne Monnier, Charlot organise des expositions et propose au public des œuvres de Bonnard, Luce, Monticelli, Signac, Fromentin, et des lithographies de Picasso.

De cette époque, Jules Roy s’est souvenu : « On entrait dans la boutique étroite et on était fasciné par un regard d’oiseau de nuit, à la fois contemplatif et prédateur, par un visage pâle et un peu blême de moine bibliothécaire... » Et d’ajouter : « On ne pénétrait pas dans la petite intelligentsia d’Alger sans Charlot ».

Après le débarquement américain en Afrique du Nord, Charlot devient l’éditeur de la France libre. Fin 1944, il s’installe à Paris, obtient de beaux succès et quelques grands prix littéraires mais il connaît rapidement des difficultés financières. En 1947, il quitte la maison qu’il a fondée et qui ne lui survivra pas longtemps.

Retour à Alger, où Charlot, redevenu libraire, anima plusieurs galeries de peinture. Il y fut aussi un homme de radio, participant à de nombreuses émissions culturelles. A partir de 1966, il se mit enfin au service de la diplomatie culturelle

française dans l’Algérie nouvellement indépendante.

Pour l’histoire littéraire du siècle dernier, Charlot reste comme une figure de libraire-éditeur engagé, emprisonné un temps sous Vichy, qui le tenait pour « présumé gaulliste, sympathisant communiste », puis plastiqué à deux reprises, en 1961, par l’OAS.

Le comité qui présidait aux Commémorations nationales 2015 retint son nom pour célébrer le centenaire de sa naissance. Année faste, pendant laquelle expositions, rencontres, colloques et nouvelles publications se sont succédés. François Bogliolo, collectionneur érudit et passionné, apporta une contribution majeure à cette histoire en publiant, avec Jean-Charles Domens et Marie-Cécile Vène, le riche *Catalogue raisonné d’un éditeur méditerranéen* (Domens, 2015) qui rend enfin justice à l’ampleur du travail de Charlot.

Les festivités du centenaire

terminées, l’effervescence allait-elle retomber ? Bien au contraire. A la rentrée de 2017 paraît *Nos richesses*, le roman de la jeune Algéroise Kaouther Adimi, publié au Seuil et qui obtient notamment le prix Renaudot des lycéens. Ce bel hommage est devenu un succès international puisque l’ouvrage a été traduit en espagnol, en catalan, en allemand, en turc, en italien, en grec et en chinois, et bientôt en anglais, pour les Etats-Unis.

100 ans après sa naissance, une nouvelle « bande à Charlot » s’est ainsi constituée. Il faudrait citer bien d’autres noms qui ont œuvré à cette redécouverte : jeunes chercheurs, bibliothécaires, écrivains d’Alger ou d’Oran, camusiens émérites, éditeurs, journalistes... Mais il ne s’agit pas ici de faire un nouveau catalogue. C’est celui de Charlot qui compte, même si l’historien Jean-Yves Mollier le qualifie de « météore de l’édition française ». Il ne restera pas seulement comme

l’éditeur des premiers livres de Camus (*Noces*, *L’envers et l’endroit*), mais aussi pour avoir publié André Gide, Jules Roy, Emmanuel Roblès, Philippe Soupault, Joseph Kessel, Alberto Moravia, Federico Garcia Lorca, Gertrude Stein... Près de trois cents titres en une douzaine d’années.



Cette redécouverte n’est bien sûr pas terminée puisque une exposition croisée évoque au Musée du Revard les destinées de la librairie de la rue de l’Odéon (à Paris) et du libraire de la rue Charras (à Alger). Un rapprochement inédit et pertinent puisque la première inspira le second. Comme Adrienne Monnier, qui fut une des grandes libraires de

l’entre-deux guerres, à Paris, Charlot, à Alger, à partir de 1936, et pendant la Seconde Guerre mondiale, a lui aussi polarisé la vie intellectuelle de cette autre capitale littéraire.

Les deux ont aussi en commun quelques auteurs, notamment André Gide, qui séjournait à Alger en 1943, et l’Américaine Gertrude Stein. Cette dernière, dont il publia à la fin de 1941 *Paris France*, avait déclaré dans une interview qu’elle avait à Alger un éditeur « qui fait de la résistance »... Longtemps après, Edmond Charlot s’amusait en racontant que c’était « grâce à elle » qu’il s’était retrouvé en prison.

Michel Puche

MUSÉE DU REVARD

MUSÉE DU FIXÉ SOUS VERRE

ENTRÉE GRATUITE

Venez découvrir les oeuvres de Chanath
autour des textes de Adrienne Monnier et
de Edmond Charlot

6 JUILLET 2019

EXPOSITION

Adrienne Monnier & Edmond Charlot
"DES DÉSERTS AU DÉSERT ?"

Venez découvrir les oeuvres de Chanath
autour des textes de Adrienne Monnier et
de Edmond Charlot

Musée du Revard & Salon de Thé La Tête dans les Cimes
Ouverture: un week-end sur deux 13h30-18h30

tél. 04 79 61 96 24



Le Revard, Place du Trappeur à 100 m
au-dessus de l'Office de tourisme
museedurevard.org

Projet d'affiche de l'exposition, mars 2019 – Hugo CHOULET

L'édition en partage

C'est parce qu'il était venu s'installer à Pézenas dans les années 1980 que j'ai eu l'occasion et la chance de rencontrer Edmond Charlot. Ce n'est que progressivement que nous avons pris la mesure de son passé d'éditeur qu'il ne mettait pas en avant.

A l'occasion de l'ouverture de la librairie de Marie-Cécile Vène "Le Haut Quartier" et pour faire réaliser des documents, Edmond Charlot m'a rendu visite à l'imprimerie, un de ces lieux qu'il avait tant fréquentés et dont il aimait l'atmosphère. Sa passion pour la peinture l'a amené à organiser des expositions, et lui a donné de multiples occasions de fréquenter notre atelier. Les plus grands soins étaient apportés à la réalisation des affiches et cartons d'invitations. Nous partageons le goût de la belle ouvrage et des beaux papiers. J'ai toujours été étonné et admiratif devant sa capacité à déceler les moindres imperfections typographiques, malgré sa vue qui l'obligeait à mettre l'épreuve à quelques centimètres de ses yeux.

Nos séances de travail se sont multipliées début 1982 quand Edmond Charlot a créé la collection "Méditerranée vivante", aux éditions Le haut quartier. Pour la publication de *À propos d'Alger*, de Camus et du *hasard* de son ami Jules Roy, il avait préparé la maquette : choix du papier, du caractère (le Garamond qu'il chérissait), couverture à rabats, et format que nous modifierons à partir du onzième titre de la collection.

Quand j’ai décidé de me lancer dans l’édition, je suis allé, non sans hésitation, frapper à sa porte. Nous savions fabriquer des livres – c’est une histoire familiale depuis plus d’un siècle –, j’avais une petite expérience dans la librairie, mais l’édition m’était encore largement méconnue.

Charlot me réserva un accueil bienveillant et fut attentif à mes interrogations. Il y avait entre nous de nombreux échanges, et je profitais de son expérience. C’était bien sûr une chance pour moi.

Notre relation, d’abord réservée, a changé quand Michel Puche a commencé à travailler sur la bibliographie des éditions Charlot. Edmond mettait de côté des informations qui pouvaient nous intéresser et nous ouvrait son carnet d’adresses. Pas de projets aux éditions Domens sans que nous n’en discussions. Pas de visites de ses amis amateurs de livres et de littérature sans que je ne sois informé ou convié. C’est ainsi qu’est née une collaboration amicale. Lorsque des manuscrits lui parvenaient, il les lisait et, éventuellement, me les soumettait. C’est par Jules Roy qu’un texte du journaliste algérien Arezki Metref est ainsi arrivé chez Charlot, qui me l’a ensuite remis. Le recueil de poèmes *Abat-jour*, préfacé par Jean Pélégri, a été publié en 1995 et fut suivi de nombreuses autres publications de cet auteur, ce qui a fait dire à Arezki Metref que nous faisons des livres ensemble depuis toujours.

Grâce à la participation d’Edmond Charlot à nos travaux, mon univers de Languedocien s’est ouvert sur la Méditerranée. Sa collection « Méditerranée vivante », comptait déjà deux volumes. En 1995, Charlot m’a proposé d’accueillir cette collection dans le catalogue Domens. Il en restait bien sûr le responsable. Un honneur pour un jeune éditeur. Nos rencontres sont alors devenues plus fréquentes. Très souvent, il nous conviait à déjeuner. Toujours très attentifs à ses convives, nous découvrons son univers, les tableaux qui l’entouraient, ceux de Benaboura, de Baya...

Edmond Charlot ne concevait ses activités professionnelles qu’à travers une relation amicale. Il y avait longtemps qu’il voulait me présenter à Jules Roy. L’occasion lui en a été donnée au moment de la publication d’un recueil de poèmes de Tatiana Roy. Nous sommes allés, avec nos compagnes, passer un week-end à Vézelay. Nous étions les amis d’Edmond et nous avons été reçus par Jules Roy comme tels. Dans ce prieuré si proche de la basilique Sainte-Marie-Madeleine nous assistions à leurs retrouvailles, très impressionnés par la personnalité de Julius. D’autres voyages nous ont réunis : le salon du livre de Tanger, l’hommage qui lui a été rendu par la bibliothèque francophone de Limoges...

La création de l’association Méditerranée Vivante nous a encore rapprochés, avec l’organisation de conférences et d’expositions. Son énergie était incroyable, toujours tournée vers l’avenir, si bien que nous en oublions souvent son âge. Ses yeux pétillaient toujours...

Depuis la disparition d’Edmond Charlot en 2004, la collection “Méditerranée vivante” s’est étoffée et ouverte sur la Catalogne et maintenant en direction de la Turquie, un clin d’œil à Charlot qui a été en poste à Izmir.

Afin de poursuivre le travail de Michel Puche concrétisé par la publication en 1995 de sa bibliographie commentée et illustrée, nous avons créé un domaine “Essais” dans la collection “Méditerranée vivante”. Huit titres sont consacrés aux écrivains chez Charlot, le dernier, Gide, sous la plume de Pierre Masson. La commémoration nationale du Centenaire Charlot, en 2015 a vu la publication du *Catalogue raisonné d’un éditeur méditerranéen* puis celle des *Actes du colloque de Pézenas-Montpellier*.

Aujourd’hui, au catalogue Domens, plus de dix ouvrages sont dédiés aux éditions Charlot et rendent hommage à cet éditeur. Parmi les écrivains qu’il a publiés, les plus grands ont dit la dette qu’ils avaient envers lui. A mon tour de le remercier pour le chemin tracé.

Jean-Charles Domens

La graine donne de beaux fruits, de Camus à Charlot

Remonter le fil de cette histoire m'oblige à me rendre compte de la fragilité de celle-ci mais atteste aussi de la puissance du livre, formidable vecteur de transmission.

Je suis né en 1962 en région parisienne mais ma famille vient pour l'essentiel d'Algérie, d'Oran plus précisément. J'entretiens avec ce pays un lien particulier qui m'a poussé en 2008 à traverser la Méditerranée, à Alger puis à Oran où j'ai retrouvé des traces conservées précieusement de notre petite histoire familiale.

Je suis libraire depuis 1989 et j'ai ouvert la librairie *Les vraies richesses* à Juvisy-sur-orge, en Essonne, le 10 juin 2009. Ce choix du nom se fit en grande partie, sans que je le décide d'ailleurs entièrement, parce qu'Albert Camus m'a souvent accompagné au long de ma vie, il m'a servi régulièrement de boussole.

C'est beaucoup à cause de lui que le livre et la littérature partagent mon quotidien.

Quand il a eu besoin de trouver un éditeur pour sa pièce de théâtre, Camus a pu compter sur son ami Edmond Charlot, libraire et fondateur de la librairie *Les vraies richesses* en 1936 à Alger, pour lui permettre d'aller au bout de son idée. Il devint donc éditeur pour lui et plus encore.



Il fit un usage de son métier qui reste pour moi un modèle. Sacrifiant tout pour un idéal qu'il porta haut, cette fameuse culture méditerranéenne qui échappe à toute frontière, à toute chapelle. Je viens de cet endroit aussi...

Parler d'Edmond Charlot revient pour moi à rendre hommage à quelqu'un que je n'ai pas connu, qui a été en toute discrétion un serviteur absolu du livre et de la littérature et qui sans que je puisse l'expliquer veille sur moi et sur le cap que je suis pour conduire ma librairie, *Les vraies richesses* de Juvisy.

Philippe Soussan.

Librairie «Les Vraies Richesses»,
Edmond CHARLOT, Droits réservés.



Librairie «La Maison des Amis des livres»,
Adrienne MONNIER, Droits réservés.

Poésies offertes à Edmond Charlot

A l'aube éclatante de ta jeunesse,
L'amour des livres te porte.
Guide et maître, il est toute ta vie.
Et tu graves ces lettres : « Les
vraies richesses » au fronton de ta
première librairie,
Rue Charras.

Santa Cruz et autres paysages
africains, rivages et fontaines, à
l'endroit et à l'envers,
Tous écrasés de Vie.
Le soleil déborde.
Tu édites.

La jeunesse

Alger 1936....
Toute petite est la boutique.
S'y loge la Méditerranée vivante.
Dans le silence des mots écrits, été,
révolte, absurde, sont de noces.

Les années difficiles

Les bombes grondent, la
destruction est en marche.
La résistance aussi.
Les mots sont danger, et
deviennent ennemis.
Interdits on les confisque, on les
brule, on leur tord le cou.
Alors ils s'envolent.
Ils prennent le vent sur les ailes de
ton courage.
Libres.

Portés par des hommes ivres d'exister,
Ivres de les aimer,
Ils continuent de s'écrire.
Le papier manque.
Ils nichent sur toutes feuilles multicolores.

Retour à la paix, retour au papier blanc.
Une autre guerre pointe.
Et les Aurès brulent.
Et à Paris, explose ta librairie.
Et...
20 000 volumes volent en poussière,
Et perdues les notes de ton ami Camus.

Les vraies
richesses
demeurent

Tu rebondis,
L'histoire s'écrit.
Français d'Algérie, passeur de culture,
Tu lies et relies
Bords à bords la Méditerranée vivante.

Puis, tes pas s'arrêtent, en Occitanie.
Là où Molière en transit s'est souvent posé.
« Le haut quartier » est semé,
De livres.
Car tu as aimé.
Enfin tu n'as pas abdiqué.

Isabelle Chaveneau

Postface

Rechercher les traces de ces deux « losers magnifiques », comme j'aime à les appeler, c'est entrer dans une intimité toute relative, tant la somme des documents disponibles, pour être considérable, ne dit peut-être pas le regard porté par nos deux héros sur leur parcours de météores qui reste leur secret, sur le but profond qui était le leur.

Quand on les compare aux autres éditeurs qui ont marqué d'une empreinte forte mais temporaire le siècle, les Maspéro ou GLM (Guy Lévis Mano), ou durables comme les éditions de Minuit (Jean Bruller, Pierre Lescure et Vincent Lindon), nos éditeurs-libraires-bibliothécaires, auteur ou galeriste de surcroît, ont en commun outre cette profusion d'énergie, cette générosité en direction des auteurs et de leurs amis, une ouverture à tous les talents : « Ce fut un peu leur problème », pour paraphraser Georges Steiner, traduisant à sa manière l'aphorisme de Valéry : « J'ai beau faire, tout m'intéresse » : pas d'esprit de chapelle, pas de parti pris autre que la liberté, le goût de la vie et de l'action.

On est aussi, quand on rassemble textes et anecdotes sur des terres déjà bien labourées, à la recherche de correspondances inconnues, de rapprochements saugrenus...
L'un d'entre eux me touche. La première librairie d'Edmond Charlot, qui n'avait guère plus de 20 ans, était située 2bis, rue Charras à Alger. Au même âge, j'entamais une nouvelle activité professionnelle dans le quartier de la Défense, au centre Charras. Anecdote. Je n'ai jamais entendu personne s'inquiéter de ce Charras. Se pouvait-il qu'il soit un personnage indigne du choix de Charlot ?

Militaire républicain du XIX^{ème} siècle ayant participé à la conquête de l'Algérie, il fut exilé par Napoléon III pour ses engagements en faveur de la République. Quelques années plus tard, il décréta une amnistie qui permettait à Charras de revenir sur sa terre natale et retrouver sa famille et son emploi. Ce dernier alors à Zurich lui répondit ainsi : « Vous décrêtez une amnistie, vous pardonnez à ces milliers de citoyens depuis si longtemps jetés par vous sur la terre étrangère, par vous semés à la gêne sous les climats meurtriers de l'Afrique et dans les marais empestés de Cayenne. Ils défendaient contre vous la Constitution issue du suffrage libre et universel, cette Constitution qui avait reçu votre serment de fidélité et que vous avez trahie. C'est pour cela que vous les avez frappés naguère. Maintenant vous les amnistiez. Devant l'opinion publique, devant l'histoire, je ne veux pas me prêter à ce changement de rôle.

A qui viola la loi, il n'appartient pas de faire grâce à qui la défendit. Votre amnistie est un outrage à eux qu'elle atteint. Moi, le représentant du peuple que vous avez violenté, emprisonné, banni, l'officier que vous avez spolié, moi que vous avez persécuté jusque sur la terre d'exil, je le déclare, je ne vous amnistie pas. Certes, loin de la famille, loin de la patrie, la vie a bien des amertumes ; mais dans la servitude, elle serait bien plus amère encore

Le jour où la liberté, le droit, la justice, ces augustes proscrits, rentreront en France, j'y rentrerai. Ce jour-là est lent à venir ; mais il viendra, et je sais attendre. »

Charlot avait bien choisi son lieu. Les combats pour le juste, le vrai, le beau sont éternels, et la culture, une arme de choix.

Au moment où Adrienne Monnier, ruinée, dut vendre aux enchères sa collection personnelle de livres, que tant d'amis écrivains avait rehaussés de leurs envois et dédicaces, le couturier et mécène Jacques Doucet faisait don à la Chancellerie des Universités de sa bibliothèque d'homme de lettres érudit, que Breton et Suarès avaient patiemment constituée depuis la guerre.

Elle est devenue la bibliothèque Jacques Doucet, et une bonne partie des archives d'Adrienne Monnier y ont été versées. Les amis d'Adrienne Monnier rachetèrent les livres ainsi vendus et les lui offrirent. Suarès, lui aussi érudit et ami des livres, avait rédigé dès 1920 un bref texte qui résume le combat commun, que les livres soient édités, donnés, vendus, prêtés...

IL EST POSSIBLE QUE LE LIVRE SOIT LE DERNIER REFUGE DE L'HOMME LIBRE.

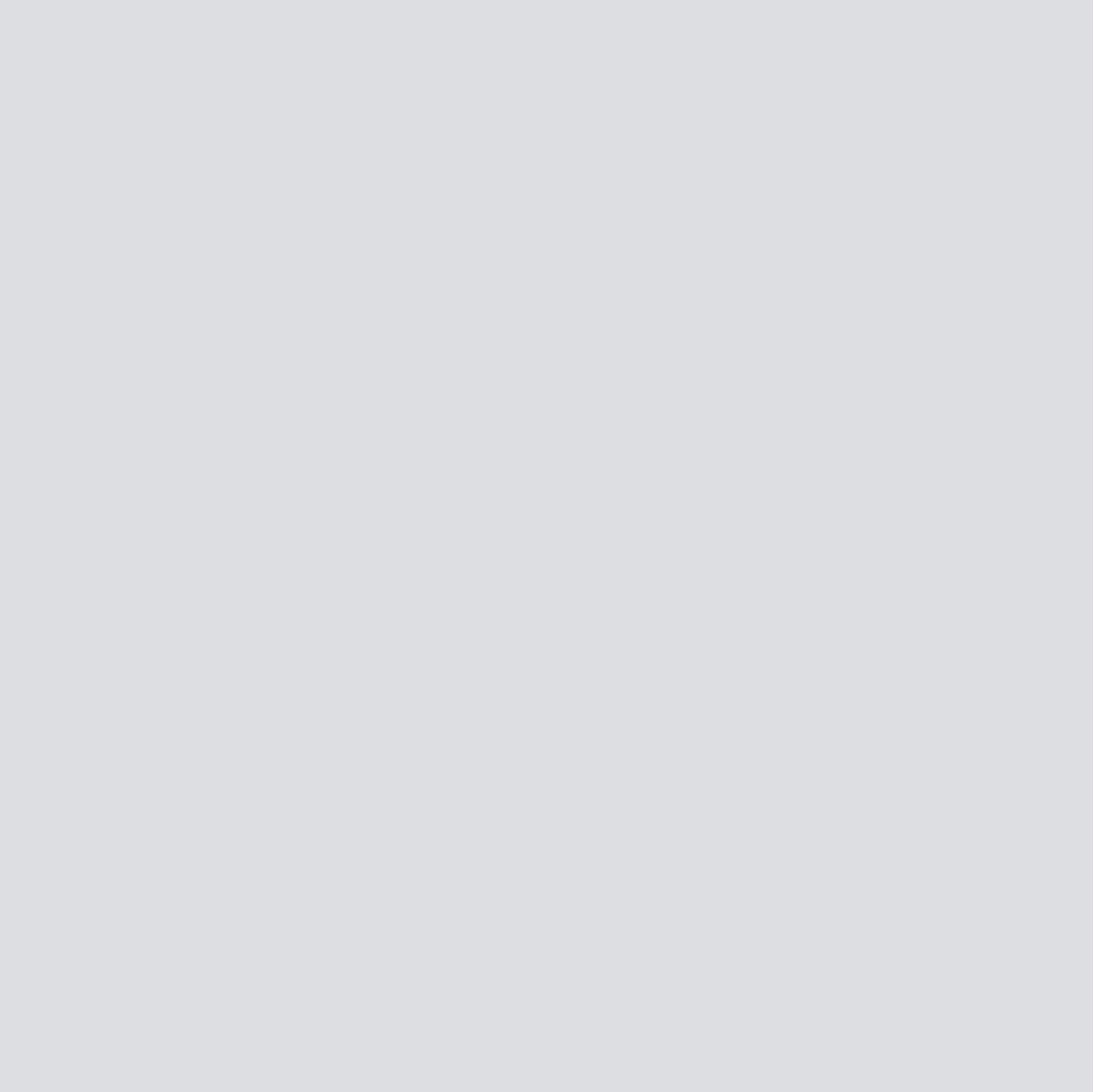
SI L'HOMME TOURNE DÉCIDÉMENT À L'AUTOMATE, S'IL LUI ARRIVE DE NE PLUS PENSER QUE SELON LES IMAGES TOUTES FAITES D'UN ÉCRAN, CE TERMITE FINIRA PAR NE PLUS LIRE. TOUTES SORTES DE MACHINES Y SUPPLÉERONT ; IL SE LAISSERA MANIER L'ESPRIT PAR UN SYSTÈME DE VISIONS PARLANTES ; LA COULEUR, LE RYTHME, LE RELIEF, MILLE MOYENS DE REMPLACER L'EFFORT ET L'ATTENTION MORTE, DE COMBLER LE VIDE OU LA PARESSE DE LA RECHERCHE ET DE L'IMAGINATION PARTICULIÈRES. TOUT Y SERA, MOINS L'ESPRIT.

SUARÈS

1920.

Page suivante :
CHANATH. *Les vraies richesses - Renaissance*. Fixé sous verre, 65 x 31,7 cm, 2018.
Vue partielle de l'exposition au Musée du Revard – Le Musée du Fixé.





CHANATH,

l'amour des livres et des créateurs

Chanath (signature du peintre Chantal Legendre) est une artiste passionnée et sensible, à la peinture toute en nuance et en énergie.

Reconnue dans son esthétique et éthique artistique singulières, elle expose dans de nombreux lieux en France et à l'étranger : exposée en permanence au Musée du Revard-Le Musée du Fixé sous verre, elle accroche en ce moment au Vitromusée de Romont et à l'abbaye de Marnans.

Pour exprimer la richesse de sa création elle emprunte diverses techniques : la peinture, particulièrement la peinture sous verre (également appelée fixé sous verre), la gravure, la sculpture, le vitrail. Elle aime les mots, la poésie, elle écrit, travaille avec des poètes, et donne des images à leurs mots.

Son univers pictural est hommage à la Nature, à la Femme, à l'Amour.

Les corps y sont fluides. Peu ancrés, ils flottent entre ciel et terre unis au cosmos. Si l'on y prête attention, on y rencontre le parfum d'un éternel féminin insaisissable...

Ses paysages mènent à des horizons en cascade, de la lune au soleil, de l'aride au fleuri. L'infini s'y déploie.

Dans l'abstraction, elle fait un festin de couleurs où domine le mouvement.

Au sein de cette exposition « *Pour l'amour des livres* » elle présente 14 œuvres originales, tableaux en peinture sous verre. Cette technique se prête particulièrement bien à l'esthétique et à l'imaginaire de l'artiste.

Aimant les écrits et la poésie, Chanath s’est passionnée pour la vie et l’œuvre de ces deux jeunes gens audacieux follement amoureux des livres qui se lancent dans l’aventure de la librairie et de l’édition : Adrienne Monnier et Edmond Charlot.

Moussorgski dans « *Les tableaux d’une exposition* » compose une promenade musicale autour de 10 œuvres de son ami Viktor Hartman. Dans cette exposition Chanath compose un univers pictural, autour de deux mondes : celui d’Adrienne et d’Edmond.

L’artiste et ses modèles ont en commun une « nécessité intérieure », une vie marquée par le jaillissement de la création, un désir d’absolu et une détermination dans le travail.

Elle met en forme, en mouvement, en couleur le parcours similaire d’Adrienne et d’Edmond. Elle leur donne vie.

Elle passe d’un demi ton insaisissable (*chalet en hiver, la bibliothèque*) où flotte l’évocation d’une atmosphère, à l’éclat sans mesure de la couleur (*jaillissement*).

Son trait à l’encre de chine n’enferme ni ne limite l’espace. Il est un guide qui permet la caresse d’un visage, d’un corps, d’un livre, tout en délicatesse.

Elle évoque aussi chacun des univers par une palette différente.

Chez Adrienne, la coloration du monde est faite de rouge, orangé et jaune, la terre, le féminin... à l’exception de son refuge hivernal aux Déserts.

Chez Edmond le monde est imprégné de bleu, celui infini de la Méditerranée, de son berceau, de Malte à Alger.

Puis toutes les couleurs se retrouvent dans l’arc en ciel pour leur rencontre. Charlot a 17 ou 18 ans. Il monte à Paris... Visite la ***Maison des amis des livres***... Ça y est, il sait : il veut faire comme Adrienne... Ce sera ***Les vraies richesses***...

Chanath a créé cette série de 14 tableaux comme elle sait le faire. Elle pénètre l’univers des personnages, elle suit son inspiration, elle écoute les vibrations des livres, elle est attentive aux rencontres. Elle rebondit sur les mots, les poésies créées aussi pour Adrienne et Edmond.

Laissons-nous porter au seuil de l’intime d’Adrienne et d’Edmond, par la mélodie picturale de l’artiste.

Table des illustrations

CHANATH

Adrienne Monnier au fil des pages. Fixé sous verre, 51 x 46 cm, 2018..... 1, 4, 13

Edmond Charlot- Emergence. Fixé sous verre, 41 x 46 cm, 2018..... 1, 5, 71

Les amis des livres - Renaissance. Fixé sous verre, 65,1 x 31,7 cm, 2018.9

Adrienne Monnier et la création de la Maison des amis des livres. Fixé sous verre, 50 x 40 cm, 2018..... 19

Jaillissement en temps de guerre. Fixé sous verre, 65,4 x 40,2 cm, 2018 30

7 rue de l’Odéon, séance de lecture. Fixé sous verre, 65,1 x 55,1 cm, 2018..... 34

Sylvia Beach dans la passion des livres. Fixé sous verre, 50x40,3 cm, 2018..... 52

Chalet de Sylvia Beach, refuge d’été. Fixé sous verre, 34,4 x 57,5 cm, 2018..... 68

Chalet de Sylvia Beach, refuge d’hiver. Fixé sous verre, 31,7 x 50 cm, 201869, 164

Edmond Charlot et Marie Cécile Vène. Fixé sous verre, 41 x 61.5 cm, 2019..... 73

Adrienne Monnier – Edmond Charlot, transmission. Fixé sous verre, 54,2 x 55,6 cm, 2018. 79

Ambiance algéroise. Fixé sous verre, 33,3 x 61,1 cm, 2018..... 117, 164

Jaillissement sur El Bedia. Fixé sous verre, 65.1 x 40 cm, 2018 130

Les vraies richesses - Renaissance. Fixé sous verre, 65 x 31,7 cm, 2018. 147

Charles Brouty
(1897-1984)

Paysage. Gouache
1960. 21 x 31 cm.

Silence et immobilité dans ce paysage aride en demi-teinte, royaume de l'âne, indifférent à maison fermée couleur de colline. Adossé à la façade, qui est assis en pull rouge et bonnet jaune ?

Louis Bénisti (1903-1995)

a/ Dessin encre de chine (?) sur papier ?
28 x 23 cm.

Deux femmes, peut-être la mère et fille, assises côte à côte. L'une lit, la plus jeune écoute et sourit. Silence entre elles. Elles partagent un espace de rêverie, dans la proximité de leur corps.

b/ Gouache (?) sur papier : « la place du
Gouvernement en 1958 ».

L'œil pénètre dans cette scène urbaine par les conversations des hommes au premier plan, ils se promènent par petits groupes sur le cours ombragé. Comme posée sur le faitage des arbres, la statue équestre du Duc d'Orléans, rappel pacifié de la conquête de l'Algérie, centre la place, entourée d'un côté par la majestueuse grande mosquée de la pêcheurie, de l'autre par un paquebot. Puis le regard glisse sur le front de mer, où se hâtent quelques silhouettes, et il se perd dans la mer et l'horizon mauve des collines. La scène colorée, animée traduit la vie de cette place au cœur de la ville. Cette place a été renommée en 1962 Place des Martyrs, et la statue démontée en 1962.

René Jean Clot
(1913-1997)

Gouache (?) sur papier :
« Paysage sous la neige ».
21 x 31 cm.

Sur un ciel hésitant, presque évanescent, s'impose la présence des hommes par un bâtiment au toit enneigé, peut-être une église. Sans bruit, sans mouvement le temps est suspendu. L'ocre rouge des arbres, le vert du plan d'eau ne réchauffent pas la terre. C'est l'hiver....

Sauveur Galliéro
(1914-1963)

Aquarelle. 13,5 x 17,5 cm.

Un petit garçon seul, semble attendre. L'espace est nu, deux taches de couleur dans cet univers silencieux, son gilet et une porte ouverte. Assis sur une chaise haute devant une table, il regarde sérieux, peut-être inquiet. Attend-il une présence, un repas ? A nous de construire l'histoire

Jean de Maisonseul
(1912-1999)

Deux dessins à l'encre sépia (lavis) :
« le grand Meaulnes ». 23 x 28 cm.

Évocation nostalgique des paysages de Sologne, qui ont bercé le grand Meaulnes. Le premier paysage montre une présence humaine : au bout du chemin un bâtiment de ferme. Est-ce, ce lieu mystérieux où Meaulnes cherche son aimée ? C'est le paysage de l'espoir. Le second est habité par deux arbres, et deux chemins. Un arbre désigne la croisée de deux chemins, l'autre arbre est solitaire en plein champ. Sur les chemins, pas d'horizon, ils disparaissent tout de suite dans les arrondis des collines. Où aller ? Plus d'habitation, le silence du vide. Seule la terre dialogue avec les nuages.... Où chercher l'amoureuse ? C'est le paysage du doute. (Prêt JPB).

Autres
illustrations

Photographies
de René Claude
(ces œuvres
sont exposées
en permanence
au Musée du
Revard) :

Bâtiment du Musée du
Fixé au Revard
Vallée en Bauges
Ferme dans les Bauges
La croix du Nivolet

Photographies
Association des
amis du Musée

Vue partielle de
l'exposition.
Panneau d'entrée
de la Librairie du
Musée : « Nos vraies
richesses », fixé sous
verre de Didier Merlin
créé spécialement pour
l'exposition. Didier
Merlin est exposé en
permanence au Musée
du Fixé sous verre.

Table des auteurs

Jean-Pierre Bénisti est le fils du peintre et ami de Charlot Louis Bénisti.

Jean-Charles Domens, imprimeur depuis trois générations à Pézenas, a débuté l’édition dans les années 1990 et accueilli la collection de Charlot « Méditerranée vivante ». Son catalogue comprend aujourd’hui plus d’une dizaines de titres autour de Charlot dont l’ouvrage de référence, le *Catalogue raisonné d’un éditeur méditerranéen...*

François Bogliolo, agrégé d’espagnol, professeur des Universités en littérature comparée, spécialiste des littératures métisses, reprend dans son texte des formules et idées exprimées dans F. Bogliolo, J.-Ch. Domens, M.-C. Vène, *Catalogue raisonné d’un éditeur méditerranéen*, Pézenas, Éditions Domens, 2015.

Jacques Galinier est directeur de recherche émérite au CNRS, membre du laboratoire d’ethnologie et de sociologie comparative à l’Université de Paris Nanterre.

Isabelle Chaveneau, praticien hospitalier, pédopsychiatre de pratique analytique, écoute les bébés et leurs parents. Elle écrit le quotidien quand les mots s’invitent au festin, quand la vie déborde...quand un papillon lui prête ses ailes.

André Gilbertas, décédé en 2011, chirurgien et maire de Chambéry a mis ses compétences, sa passion et son érudition au service de causes humanistes comme le don d’organes ou la création de bibliothèque. Son discours sur Adrienne Monnier lui a ouvert les portes de l’Académie savoisienne qui a bien voulu autoriser ici sa reproduction.

Sylvain Jacob, ingénieur INSA de Lyon et ancien directeur R&D d’une filiale de Pechiney, fréquente depuis les années 60 la commune des Déserts où les grands parents de son épouse ont été instituteurs fin XIX^{ème}.

Michel Puche, piscénois et parisien, spécialiste du livre, est l’auteur de l’œuvre pionnière « *Edmond Charlot éditeur* », Domens, Pézenas, 1995 et préside l’association Méditerranée vivante à l’origine avec Marie-Cécile Vène des festivités du Centenaire en 2015.

Virginie Lupo, docteur ès lettres, spécialiste du théâtre de Camus et membre actif de la société d’études camusiennes (SEC), enseigne la littérature et le cinéma à Lyon. Auteur de nombreux articles et livres dont : *Si loin si proche, la quête du père dans le Premier Homme* (éditions Sipayat, 2017).

Masson Pierre, professeur émérite à l’Université de Nantes. Président de l’Association des Amis d’André Gide, il a publié une quinzaine de correspondances et quatre volumes d’œuvres de Gide en Pléiade.

Philippe Soussan a ouvert sa librairie « Les vraies richesses » à Juvisy-sur-Orge en 2009, après des études d’histoire et vingt ans de passion du livre au service d’une librairie à Paris.

Eric Verrax a inscrit à l’entrée du Musée du Revard qu’il a fondé le précepte de Valéry, fidèle ami de Monnier : « Il dépend de celui qui passe que je sois tombe ou trésor... ami, n’entre pas sans désir », et se débat avec la maxime de Gide, publié par Charlot : « J’ai beau faire, tout m’intéresse ».

Bibliographie sélective en français

D'Adrienne Monnier

Adrienne MONNIER.
Les Gazettes. Gallimard,
1960.

Sur Adrienne Monnier

Le souvenir d'Adrienne
Monnier. Numéro
d'hommages.
Mercure de France, n°
1109, 1956.

Maurice IMBERT
et Raphael SORIN.
*Adrienne Monnier et
la Maison des amis des
livres*, 1915-1951. Textes
et documents réunis
par MI et RS. IMEC
éditions, 1991.

Laure MURAT. *Passage
de l'Odéon*. Fayard, 2013.

Sur Edmond Charlot

Kaouther ADIMI. *Nos
richesses*. Seuil, 2017.

François BOGLIOLO,
Jean-Charle DOMENS,
Marie-Cécile VENE,
Edmond Charlot,
*catalogue raisonné d'un
éditeur méditerranéen*.
Domens, Pézenas, 2015.

Guy DUGAS (dir). *Des
écrivains chez Charlot*.
Essai. El Kalima Éditions,
Alger, 2016 et Domens,
Pézenas, 2016.

Pierre MASSON. *Gide
chez Charlot*. Domens,
Pézenas 2018.

Michel PUCHE.
*Edmond Charlot
éditeur. Bibliographie
commentée et illustrée*.
Préface de Jules Roy.
Domens, Pézenas, 1995.

Frédéric Jacques TEMPLE.
*Souvenirs d'Edmond
Charlot. Entretiens
avec F. J. T.* Préface de
Michel Puche. Domens,
Pézenas, 2007.

De Chanath (Chantal Legendre)

ADONIS – Chantal
LEGENDRE. *La forêt de
l'amour en nous. Poèmes
d'Adonis*, traduits de
l'Arabe par Vénus
Khoury-Ghata, peintures
Chantal Legendre.
Les éditions de la
Souris, 2012.

Sur le Musée du Revard – Le Musée du Fixé sous verre

Eric VERRAX - Isabelle
RECH LE RECIS. *Le Fixé
sous verre contemporain*.
*Artistes, collections,
enjeux*. Éditions du
Musée du Revard.
Pugny-Chatenod, 2017.



Remerciements et crédits

L'auteur et l'association des Amis du Musée du Fixé (AMF) sont heureux de remercier ceux dont les textes ont permis à cet ouvrage d'exister bien au-delà de ce qui avait été prévu.

Pour les illustrations nos remerciements vont aux collectionneurs privés qui ont prêté leurs documents et autorisé leur reproduction.

Et merci à tous ceux qui, autour de Marie-Cécile Vène, perpétuent quelque chose de l'état d'esprit de la « Bande à Charlot ».



Le texte que vous êtes en train de lire s'appelle « la quatrième de couverture ».

C'est Edmond Charlot qui, par touches successives, inventa cette pratique, devenue si courante aujourd'hui, de donner envie de poursuivre en disant quelques mots rapides sur l'auteur, le sujet...

Pour la première fois sont rapprochés et mis en perspective ces « météores du livre » du XX^{ème} siècle : Adrienne Monnier, la Désertière d'adoption, qui ouvrit sa librairie rue de l'Odéon en 1915, où le tout Paris littéraire se donna rendez-vous pendant vingt ans, pour emprunter des livres, en acheter, participer à des revues ou à des causeries où brillèrent Valéry, Gide, ou encore Aragon.



Edmond Charlot l'Algérois la rencontra et fit de même 20 ans après, avec un égal succès mais en se concentrant sur l'édition. La seconde guerre mondiale fit de lui l'éditeur de la France Libre. Il reste à jamais le premier éditeur de Camus.

L'exposition offre à voir plus d'une centaine de documents originaux (lettres, livres, tableaux...).

Quatorze œuvres originales de Chanath (Chantal Legendre), créées pour l'occasion, illuminent cette page d'histoire de notre meilleur XX^{ème} siècle.

L'ensemble se veut une évocation d'itinéraires de partage et d'élévation à travers l'imaginaire et le talent d'une artisteoureuse des livres et du jaillissement créatif, Chanath.



Le Musée du Revard – Le Musée du Fixé sous verre est le seul musée en France dédié à cet art. Il regroupe plus de 400 œuvres du monde entier et fait une place spécifique à la création contemporaine. Pour cette exposition, l'association des amis du musée (AMF) a regroupé les talents d'une dizaine de spécialistes et témoins.

ISBN 978-2-9567682-0-3



Prix : 19 €